This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

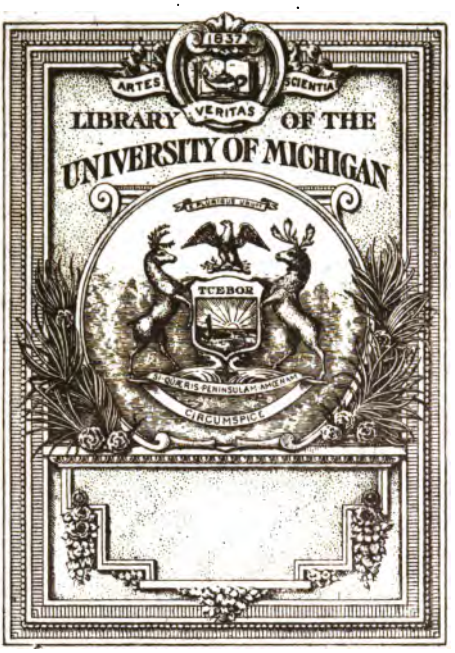
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 vols
2 ed


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DK
32
.G67

L VIE
LIBUR

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES.

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Esprit de l'Économie politique, 1 vol. in-8. .	5 fr. 50
Science de la Politique, 1 vol. in-8.	7 fr.
Discours sur Pierre-le-Grand, broch. in-8. .	1 fr.
Des Économistes et des Socialistes, broch. in-8.	1 fr.
La Russie sous Nicolas Ier, 1 fort vol. in-8. .	7 fr. 50

La librairie Capelle est destinée aux publications d'Économie sociale et politique, de Philosophie, d'Histoire de Littérature et de Législation.

Corbeil, imprimerie de Crété.

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES

PAR M.

IVAN GOLOVINE.

Onij ménia besnouias proklinali !
POUSCHKINE.

TOME PREMIER.

PARIS,
CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue des Grès-Sorbonne, 10, près l'École de Droit.

1847

Au très-honorable

LORD DUDLEY C. STUART.

Hommage de l'Auteur.

Richard 5'7-3d T.B.M

303277

Mylord,

Le souvenir de l'accueil bienveillant que vous m'avez fait à Londres restera profondément gravé dans mon cœur; je suis heureux de pouvoir vous offrir ici un faible témoignage de ma reconnaissance.

Ce livre vous appartient à plus d'un titre. Je l'ai fait pendant mon séjour en Angleterre, et il est plein de cette idée, qui est aussi la vôtre, que les Slaves sont frères et qu'ils doivent être unis pour être forts. Privé de ma patrie, j'ai toujours rêvé pour les Slaves une patrie commune, puissante, éclairée et libre. C'eût été le premier pas vers la destruction de ces barrières politiques ruisselantes de sang, restes de la tour de Babel, qui divisent les nations, retiennent la lumière et abritent la haine.

Les grands hommes qui dirigent les destinées de

votre pays, devenu, par vos soins obligeants, ma patrie adoptive, viennent de renverser les barrières commerciales. Puissent les barrières politiques subir bientôt le même sort ! C'est sans doute un rêve d'utopiste, mais il y a un an à peine, ne croyait-on pas aussi que la liberté commerciale était une idée inexécutable?

Vous avez, Mylord, voué votre existence à la défense d'une nation faible et infortunée, j'ai refusé mes sympathies à un gouvernement qui abuse de sa force et ne s'étend que pour opprimer. Nous avons dû nous rencontrer sur la même route, et je vous remercie de m'avoir tendu une main cordiale qni soutiendra mon courage.

Agréez, MYLORD, *l'expression du respectueux attachement*

De votre dévoué serviteur,

IVAN GOLOVINE.

LONDRES, le 21 septembre 1846.

On a de la peine en Europe à comprendre la Russie, tant ce qui s'y passe est contraire à la vraisemblance et à ce qui existe dans les pays civilisés. Comment en effet concevoir ces quatorze *tchinns*, grades ou rangs qui déterminent la mesure dans laquelle un homme peut se servir de ses capacités pour le bien de sa patrie? Comment comprendre un pouvoir tracassier lorsqu'il est fort, une noblesse sans puissance et sans dignité, un peuple sans droit, recrutable et, *battable* à merci, car pendant qu'on poursuit et punit en pays civilisés les cruautés exercées contre les animaux, les coups forment, pour ainsi dire, la nourriture journalière de la plus grande partie de la population russe? Comment se représenter un pays où l'amour du despotisme s'ap-

pelle honneur, où le chef de l'Etat tolère le vol, sans comprendre qu'il en devient ainsi le complice, où l'ignorance règne et insulte à l'esprit? Comment se figurer soixante millions d'hommes courbés sous le caprice d'un despote, qui se croit plus sage que les plus grands sages, plus habile que les plus grands rois, précisément parce qu'il n'est ni sage ni habile?

Tout ceci fait qu'on ne croit que difficilement ce qui se publie sur la Russie; on suppose dicté par l'aigreur et la partialité ce qui n'est inspiré que par l'amour de la justice, du progrès et de cette même Russie qu'il est dans l'intérêt de l'humanité de voir prendre un autre aspect. Que de fois ne me suis-je pas dit, que si l'Europe connaissait le peuple russe, loin de le haïr ou de le craindre, elle le prendrait en pitié; au lieu de le combattre, elle viendrait à son aide pour lui ôter les langes de fer qui compriment ses mouvements.

L'imagination la plus féconde et la plus brûlante n'inventerait jamais rien au delà des réalités qu'on rencontre en Russie.

La fiction la plus intrépide n'oserait pas représenter une femme fustigée par le gouvernement, pour s'être mêlée de politique; plus d'un exemple prouve cependant que le tzar ne recule pas devant cette atrocité.

Les annales secrètes d'aucun peuple, d'aucun temps n'offriraient rien qui puisse être placé à côté des annales de la police secrète russe. Parmi les documents inappréciables que les Polonais ont trouvés dans les archives du grand-duc Constantin, se trouvait la correspondance du chef de la police secrète Makrot. On a pu y voir que le gouvernement russe ne reculait devant aucune indignité pour faire triompher une cause indigne, pour faire surgir des révoltes et des mécontentements, afin d'étouffer la liberté qu'il avait lui-même sanctionnée. Les papiers de Makrot ont prouvé que, pour perdre des personnes suspectes au gouvernement, des agents féminins se prêtaient à leur faciliter dans la société des intrigues avec des femmes mariées qu'on dénonçait ensuite aux maris, pour amener des conflits. Les mêmes documents ont mis sur la trace de la disparition des personnes compromises dans le complot de 1825, natives de la Wolhynie ou de la Lithuanie, et qui avaient été transportées à Varsovie pour être jugées. Les fossoyeurs de l'armée ont indiqué l'endroit où on les avait enterrées, et là on a trouvé leurs corps dans une position qui a été reconnue, par les hommes de l'art, pour celle de personnes enterrées vives, car elles avaient presque toutes expiré en mordant leurs bras afin d'alléger leurs souffrances.

Des témoins oculaires ont trouvé à Kaluszyn,

tout un sérail de jeunes filles que le général Rozniecki avait enlevées à leurs parents, sous l'intimidation de quelque infâme procès qu'il leur intentait ou qu'il voulait leur intenter. Ces filles étaient gardées par un vieux gendarme et devaient servir aux jouissances de l'infirme général, favori du grand-duc.

Les Russes, peu faits à la publicité, s'indignent outre mesure contre les ouvrages qui dévoilent à l'Europe les turpitudes de leur pays. Ils aiment mieux être insultés par des étrangers que de s'entendre dire des vérités par leurs compatriotes. Ceux mêmes qui voyagent ne prennent souci que de plaisirs matériels et n'ont pas soin de leur instruction. Ils auraient autrement compris peut-être, que la supériorité incontestable des pays comme la France ou l'Angleterre sur la Russie, n'est due qu'à la civilisation et que les écrivains en ont été de tout temps les principaux promoteurs. Or ceux-là n'ont pas pu ne dire à leurs compatriotes que des choses agréables à entendre : la flatterie éblouit, aveugle et n'éclaire point.

A ceux qui voient la patrie dans le tzar, je dirai qu'ils n'ont pas besoin de sortir de leur pays pour se rappeler les souverains qui savaient ne pas s'offenser de la vérité. « La pensée, refoulée par la crainte au fond du cœur, sera-t-elle moins offensante pour moi que les paroles? » disait Ca-

therine II. S'il y a eu du courage de la part de Karamsine à dire à son maître « que les héros de parade étaient des lâches sur les champs de bataille, que les peintres représentaient le souverain sous les traits d'un guerrier armé du glaive et non sous ceux du berger tenant en main un bouquet de fleurs, » — vérités déplacées puisqu'elles s'adressaient à un monarque humain et éclairé, — il y a eu encore plus de mérite de la part d'Alexandre à ne pas en avoir gardé rancune à l'historiographe.

Les vérités que j'ai émises dans mon dernier ouvrage (1) ayant été peu ou mal comprises des Russes, j'ai résolu de leur donner une autre forme, de les traduire en action, et de les mettre, pour ainsi dire aux prises avec les préjugés qui règnent encore. L'ensemble de ces récits, dont le sujet est en majeure partie politique et emprunté à l'histoire contemporaine, présente tout autant de modèles à suivre que d'exemples à éviter. Si malgré tout, les couleurs sombres dominent, il faut en accuser le gouvernement absolu qui pervertit et dégrade les plus beaux caractères.

Pour être juste, je dois dire que les individus des autres nations n'échappent pas à l'effet de cette terreur. Depuis un artiste étranger qui me

(1) La Russie sous Nicolas Ier.

disait ne pas oser se montrer en public avec moi, de peur que Nicolas ne lui interdît l'entrée de ses Etats, jusqu'à ce ministre qui me fit écrire que *ma demande, à l'effet d'établir mon domicile politique en France, n'était pas susceptible d'être soumise à l'agrément du roi,* quel tableau édifiant d'égoïsme et d'intrigue je pourrais retracer, si jamais je publiais mes mémoires! Une considération m'a paru cependant dominer dans les procédés des Russes envers moi : ils ne peuvent me pardonner d'avoir cessé d'être esclave comme eux, sans que les foudres du ciel m'aient anéanti.

Si leur susceptibilité empêchait ma voix de se faire entendre, je prierai les patriotes russes de vouloir méditer ces pages de Bernardin de Saint-Pierre, dont les hautes vertus et les connaissances profondes ne sauraient être contestées.

« Les hommes qui profitent des maux de la « patrie me reprocheront d'en être l'ennemi, « avec leur phrase ordinaire : que les choses ont « toujours été ainsi, et que tout va bien, parce « que tout va bien pour eux, mais ce ne sont pas « ceux qui découvrent les maux de leur patrie « qui en sont les ennemis, ce sont ceux qui la « flattent. Certainement les écrivains comme « Horace et Juvénal qui présageaient à Rome sa « destruction, au milieu même de sa grandeur, « étaient plus attachés à son bonheur que ceux « qui en flattaient les tyrans, et qui profitaient

« de ses désordres. Combien l'empire romain « a-t-il survécu à la prédiction des premiers? « Les bons princes mêmes qui en prirent dans la « suite le gouvernement, ne purent le rétablir, « parce qu'ils furent trompés par les écrivains « contemporains, qui n'osèrent jamais attaquer « les causes morales et politiques de la corruption : « ils se contentèrent de porter leurs réformes sur « eux-mêmes, et n'eurent pas même le courage « de l'étendre à leur famille. Ainsi ont régné les « Titus, les Marc-Aurèle. Ils ne furent que de « grands philosophes sur le trône. Pour moi, je « croirais avoir déjà bien mérité de ma patrie, « quand je ne lui aurais dit que cette terrible vé- « rité : qu'elle renferme dans son sein plus de « sept millions de pauvres, et que leur nom- « bre va en croissant chaque année, depuis le « siècle de Louis XIV.

« Je ne cherche pas à mériter les applaudisse- « ments du peuple, il ne me lira pas ; d'ailleurs « il est vendu aux riches et aux puissants. A la « vérité, il en médit sans cesse, et il applaudit « même ceux qui agissent envers eux avec quel- « que fermeté ; mais il les abandonne dès qu'il les « voit les objets de la haine des puissants ; il « tremble aux menaces de ceux-ci, ou il rampe « à leurs pieds à la moindre marque de bien- « veillance. J'entends par peuple non-seulement « la dernière classe de la société, mais un grand

« nombre d'autres qui se croient bien au-dessus.
« Le peuple n'est point mon idole. Si les puis-
« sances qui le gouvernent sont corrompues, il
« en est lui-même la cause. On se récrie contre
« les règnes de Néron et de Caligula ; mais ces
« princes méchants furent les fruits de leur siè-
« cle, comme de mauvais fruits sont produits
« par de mauvais arbres : ils n'auraient point
« été des tyrans, s'ils n'avaient trouvé parmi les
« Romains des délateurs, des espions, des satel-
« lites, des empoisonneurs, des filles prostituées,
« des bourreaux et des flatteurs qui leur disaient
« que tout allait bien. Je ne crois point la vertu
« le partage du peuple ; mais je la crois répartie
« dans toutes les conditions, rare chez les pe-
« tits, chez les médiocres, et chez les grands, et
« si nécessaire au maintien de tous les ordres de
« la société, que si elle y était entièrement dé-
« truite, la patrie s'écroulerait comme un tem-
« ple dont on aurait sapé les colonnes. »

PROLOGUE.

PROLOGUE.

I

Depuis quelques années, je convoitais une maison et un petit terrain qui en dépendait et qui se trouvaient, pour ainsi dire, enclavés dans mes terres. Ils gênaient mes cultures et surtout mes communications. Adossés à la rivière ils entrecoupaient mes prairies et m'obligeaient à des détours inutiles. Cet État dans mes États me contrariait beaucoup. J'avais fait demander au propriétaire s'il voulait me vendre son bien, mais il me fit répondre sèchement qu'il tenait à y mourir.

Ce devait être un homme étrange. Personne ne le connaissait dans la localité, pas même le curé, car il ne venait jamais à l'église. Je le voyais parfois seulement de mes fenêtres se promener en casquette et en longue redingote dans son petit jardin ou le long de la rivière. Ma lunette d'approche même, ne me fit pas distinguer ses traits et, comme cette propriété avait appartenu de temps immémorial à de pauvres *Odnodvortzi* (maîtres d'une seule maison), je ne m'intéressai que médiocrement à connaître de plus près son possesseur actuel qu'on disait très-peu communicatif.

Un jour, enfin, j'appris qu'il était mort et qu'on allait vendre sa maison aux enchères. J'envoyai mon intendant pour l'acheter et, comme il n'y eut pas de concurrent, elle me fut adjugée à la somme de 12,000 roubles.

J'entrai immédiatement en possession. C'était une vieille maison dont le bois avait entièrement noirci et dont le toit, jadis peint

en rouge, n'avait presque pas conservé de traces de cette couleur et présentait déjà plusieurs crevasses. Je trouvai, dans une des cinq pièces dont elle était composée, un bureau en noyer qui appela mon attention par sa forme ancienne et bizarre. J'ouvris le pupitre et, en faisant sauter un ressort, je découvris dans un tiroir secret un manuscrit que je déroulai. Il était en langue russe, et il me captiva dès les premières lignes.

« Qui que vous soyez, lisez cet écrit et pénétrez-vous de son contenu. Jeune vous y apprendrez à vivre, vieux vous y apprendrez à mourir.

« Je suis né sous une mauvaise étoile, rien de ce que j'ai entrepris ne m'a réussi et j'ai perdu tout ce que je possédais, mais je ne me plains pas du ciel, car si le ciel gouverne les destinées humaines, son gouvernement est à coup sûr le meilleur de tous. Il ne règne point et ne gouverne que de loin, en laissant aux

hommes toute liberté, même celle de ne pas le reconnaître. Bien fous ceux qui veulent tout réglementer et tout ordonner !

« A ceux qui travaillent pour le peuple, il est bien rarement donné de recueillir de leur vivant le fruit de leurs labeurs. J'ai semé dans une terre, sinon inculte, au moins qui n'avait pas encore été défrichée, mais la semence n'est pas perdue. Dieu, en renvoyant le premier homme du paradis lui avait donné le blé qui devait le nourrir; le diable, pour lui ravir cette ressource, l'a enfouie dans la terre, et le blé a poussé. Le tzar a abattu nos têtes et dispersé nos membres, mais le mot d'indépendance, proclamé par nous, revivra dans les siècles, et le sang de nos martyrs ne fera qu'engraisser le champ de la liberté.

« Ceux qui ne savent pas les joies sublimes du sacrifice, n'ont vu en nous que des infortunés, et, dans le sens de ce monde, je n'ai eu qu'un seul bonheur, une femme, un ange des-

cendu du ciel pour me consoler et par qui seule, toute mon existence a été remplie.

« Petit, on me battait pour me faire apprendre, devenu grand, on m'a persécuté pour avoir trop su. J'ai su que le tzar n'était pas l'oint du Seigneur, et que, s'il eût été l'envoyé de Dieu, il y a longtemps qu'il eût péri sous ses foudres vengeresses. J'ai su que les plus coupables n'étaient pas ceux qu'on punissait, mais bien ceux qui punissaient les autres. J'ai su qu'il n'y avait d'heureux que les pauvres d'esprit, que les hommes n'étaient que des animaux égoïstes et passionnés, et les peuples des troupeaux exploités par des charlatans... Que n'ai-je point su ?

« J'étais né d'une famille puissante et riche, il ne dépendait que de moi de le devenir davantage. Il n'eût fallu que me ranger du côté des imposteurs, mais je me crus trop noble pour le faire. Ils m'ont pris mes biens et mes droits de citoyen, mais ils ne m'ont pas pris

la dignité de mon âme ni la force de ma conscience. Ils m'ont jeté dans un cachot noir, j'ai traîné le boulet et subi d'abrutissants travaux; mais mon courage, loin de s'abattre, n'a fait que grandir à ces épreuves. Que ne m'en ont-ils réservé de plus grandes! Qu'avais-je voulu? donner la liberté aux serfs, ils la donneront; donner une constitution au peuple, on la leur arrachera; mais j'avais voulu tout cela trop tôt, le peuple n'avait pas réclamé encore et je fus rejeté de son sein. Ils ont bien fait, car je n'avais rien à voir dans une société si peu éclairée sur ses propres intérêts. Nous avions fait appel à la force contre la force, et la force nous a manqué. Nous n'avions pas à attendre que le peuple se prononçât, nous n'avions pas à invoquer ses lumières, qui étaient nulles, et nous aurions eu trop à faire en voulant l'éclairer. Il nous restait à le devancer en lui laissant des exemples à suivre.

« Nous étions cent vingt, tous gentilshommes.

Quand il y aura trois cents nobles et trois mille soldats qui voudront ce que nous avons voulu, la barrière qui retient le peuple disparaîtra et ses chaînes tomberont. Nous n'étions que cent vingt, mais derrière nous se tenait une légion de prudents ambitieux qui n'attendaient que notre succès pour se prononcer. Il était de ceux-là cet homme enrichi par l'espionnage qui trompe son maître en volant le peuple. Il était là celui dont l'esprit n'est pas plus court que les bras, mais dont le cœur est petit. Et celui aussi dont le frère, qui était des nôtres, a disparu, on ne sait où : ce ministre qui dirige l'esprit du peuple, dont les mains sont pleines d'un or impur et que ses nouveaux amis méprisent autant que ses anciens, ce promoteur de tout mouvement rétrograde, était, n'en doutez pas, assez fin pour préférer une cause libérale, qui aurait fait sa fortune, à la cause qu'il sert aujourd'hui et qui compromet sa réputation. Il n'y avait pas jusqu'à ces deux

jumeaux littéraires, ces deux rénégats, marchands de bons mots et de sales quolibets qui ne fussent derrière nous, prêts à nous soutenir ou à nous trahir. Ils seraient tous passés dans nos rangs si nous avions réussi, et il n'a tenu qu'à bien peu que nous ayons triomphé. Qu'avions-nous besoin d'épargner ceux qui ne nous ont pas épargnés!

« Que ne nous ont-ils pas fait pour nous arracher les noms de nos complices; mais s'il y en a eu qui n'ont pas su garder le secret, d'autres ont subi toutes les tortures en disant qu'ils n'avaient pour complices que ceux qui se présentaient d'eux-mêmes.

« Ils vous diront qu'ils nous ont tous réduits et que, s'ils nous ont laissé nos noms, c'est pour s'en servir comme d'un épouvantail contre quiconque voudrait marcher sur nos traces. Oui, il y avait parmi nous des hommes faibles qui ont regretté ce qu'ils ont fait et qui ont soupiré après l'aisance de leurs premières années.

Ils vous diront les noms de ceux qui, à leurs yeux, se sont abrutis, en épousant des filles de soldats ou de colons, et en se faisant les précepteurs des enfants de Cosaques. Où est le mal? Mais ils vous tairont les noms de ceux qui ont préféré mourir dans l'exil que de devenir soldats, les noms de ceux dont le malheur n'a pas courbé la tête. Ils vous parleront de ceux d'entre nous qui se sont adonnés au mysticisme et n'ont plus quitté l'église et les livres saints. La fausse piété s'élèvera contre la dévotion si bien faite pour confondre nos persécuteurs, car ce n'est pas la faiblesse qui a plié le genou de ceux qui ont mis leur dernier espoir en Dieu. Les uns se plaignaient du souverain de la terre au Souverain des cieux et imploraient son intervention pour les délivrer du tyran. — Vaines prières, Dieu n'aide que ceux qui savent s'aider eux-mêmes! Les autres poussaient leur angélique candeur jusqu'à prier Dieu pour le plus infortuné des

hommes, pour celui que l'égoïsme aveugle et que la passion mène, pour l'homme qui, en proie à un brutal sensualisme, n'a jamais connu les joies divines de l'intelligence, — pour le tzar Nicolas.

« Les hommes du gouvernement se pareront de toutes les demandes en grâce que la souffrance a arrachées à quelques-uns d'entre nous ou que l'amitié a dictées à nos parents; ils se pareront de celles qu'ils ont accordées et ne vous diront pas celles qu'ils ont repoussées par cruauté ou par haine et non par justice. Ils vous parleront de Bestoucheff, auquel ils ont donné le droit de reconquérir avant les autres l'épaulette et de mourir sous le fer de l'ennemi, de Troubetzkoï qui s'est caché le jour de l'émeute et qui le lendemain s'est roulé aux pieds du tzar. Chef improvisé et incapable qui a perdu par sa faiblesse la cause au succès de laquelle son nom devait concourir. Simple instrument, n'a-t-il pas été puni plus

que les têtes et les âmes de notre conspiration, car celles-là sont mortes glorieusement par une peine que l'on croyait rendre infamante, tandis que lui souffre encore dans l'exil avec sa femme et ses enfants? C'est là ce qu'ils appellent la clémence impériale (1). Je ne nommerai pas tous ceux qui ont répondu à la cruauté par le mépris, la colère du tzar les atteindrait dans leurs enfants, car cet homme n'a jamais pardonné !

« Ils ont mis et ils mettront tout en œuvre pour nous perdre dans l'estime de nos concitoyens et pour flétrir notre mémoire. Mais qui pourra dire tout ce qu'ils ont fait, eux, les répartiteurs

(1) M. Gretsch, dans sa réfutation de *La Russie en* 1839, par M. le marquis de Custine, dit s'être adressé au comte Benckendorf pour avoir des renseignements authentiques sur le refus fait au prince Troubetzkoï d'envoyer ses enfants là où ils auraient pu recevoir une éducation convenable. Le comte Benckendorf a fait répondre à M. Gretsch que *le criminel d'État*, Troubetzkoï, n'a jamais demandé une pareille autorisation, et l'eût-il fait, on n'aurait pu lui répondre que la loi à la main, qui dit que les enfants d'exilés étant des enfants de troupe, ne peuvent être élevés que comme enfants de troupe. — Jamais réfutation ne fut plus propre à servir d'appui à l'accusation !

des biens de ce monde, les serviteurs de la justice ? Après nous avoir tenu enchaînés dans des cachots souterrains, ils nous ont conduits, pendant trois mois à travers toute la Russie, à pied et chargés de fers ! Ils voulaient faire voir au peuple qu'ils ne le craignaient pas, et ni le peuple ni les nobles n'ont murmuré ! Et pourtant il y avait parmi nous des Galitzine, des Wolkhonsky, des Rostovsky, autrement nobles que les Gottorp, et les Troubetzkoï enfin, sur la tête desquels avait flotté jadis la couronne, que les nobles russes ont préféré donner à un égal, pour être plus sûrs d'être traités en égaux. Nous voulions une constitution ; mais les Romanof n'en avaient-ils pas trouvé une toute faite et dont ils n'ont plus laissé que quelques articles sur les prétendus droits de la noblesse ?

« Elle s'est donc bien abâtardie, la Russie de nos jours, pour que cent nobles puissent aller en exil et que pas un seul cri d'indignation ne s'é-

lève en leur faveur? Si la noblesse a perdu son empire, qu'a donc gagné le peuple?

« Après quinze ans d'exil, je rentrai enfin dans mon pays. La grâce du tzar me pesait plus que ne m'avaient pesé ses chaînes; qu'ai-je vu, et qu'ai-je trouvé dans ma patrie ? Ils m'ont interdit l'entrée des villes, mais le bruit de ce qui s'y passe vient encore retentir jusqu'à moi. La terreur a eu son effet, et tout le monde s'est docilement courbé sous ce joug que nous avions voulu secouer. L'abattement s'est emparé des cœurs les plus nobles, et les esprits les plus élevés se sont perdus dans des rêves creux et de stériles systèmes, pendant que l'ignorance a continué de régner, le bâton d'une main et le fouet de l'autre! Le sabre, cet argument suprême, ce seul appui de la Russie libérale, ne pense plus et n'est plus même suspendu à la hauteur du cœur. Les fonctionnaires qui ne vivent pas de rapines vivent des aumônes de celui même

qu'ils méprisent et, telle est l'infection de l'atmosphère sociale, que les pères dénoncent leurs fils, qu'ils ont élevés sous leurs yeux, du moment qu'ils les croyent trop libéraux, et que des frères, pour parvenir, ne craignent pas de fouler un frère à leurs pieds!

« A quoi donc a servi notre sacrifice, et le tzar ne m'a-t-il rappelé que pour voir par mes yeux son triomphe et l'inutilité de nos efforts? Oui, son œuvre est entière et la nôtre est en ruine. Qu'avions-nous besoin aussi d'évoquer les conspirations de l'Occident, dans ce pays où la corde et le poison jusqu'ici ont seuls fait justice des rois incapables et cruels? Pour prévenir le retour de pareilles tentatives, eux aussi ont eu recours à une arme étrangère, à la corruption. Après avoir étouffé notre soulèvement à l'aide de l'ignorance, ils ont, par l'appât de l'or, énervé les cœurs et corrompu les consciences. Que ne feront-ils pas à l'aide de ce fatal poison?... Oui, je puis me laisser mourir... »

II.

Ici s'arrêtait le manuscrit.... Quelque chose de vague me faisait croire à une fin tragique de l'auteur. De peur qu'il ne tombât dans des mains indiscrètes, je l'emportai et me hâtai de sortir. J'allais secouer les impressions pénibles que cette lecture avait fait naître, en même temps que coordonner les graves pensées qui se pressaient en moi. Comme j'entr'ouvrais la porte, je vis une femme qui se détourna au bruit que je fis et se glissa le long du mur.

Je l'eus bientôt rejointe et lui demandai ce qu'elle cherchait.

— Je suis, me dit-elle, la femme de celui qui a habité cette maison et, comme je passais ici, j'ai voulu y entrer.

— Son nom, dis-je, son nom, madame?

— Son nom, qu'importe?

Je m'étais découvert et ne la quittais pas des yeux. Sur les traits de cette femme la beauté et la souffrance s'étaient livré un long combat, dans lequel la beauté avait gagné une expression de force et de grandeur et la souffrance avait perdu ce qu'elle a de sombre et de dur.

Je la vois encore, elle était blonde et pâle, ses yeux mornes et pensifs s'animaient d'un vif éclat chaque fois qu'elle les soulevait. Un simple bonnet couvrait sa tête et un manteau en satin noir, qui avait perdu son premier lustre, la garantissait du froid qui commençait alors à se faire sentir, car nous entrions en

automne. Je m'aperçus enfin que je l'embarrassais par mon silence et, me hâtant de le rompre, je lui demandai si elle s'était mariée bien avant 1825?

A cette question, elle fixa ses yeux sur moi et dans ces yeux je vis un monde d'idées et de sentiments, profonds comme la mer et vastes comme le ciel dont ils avaient la couleur. Le regard scrutateur d'une femme bouleverse l'âme qui souvent résiste au regard pénétrant de l'homme. Pour échapper à ma confusion je lui dis :

— Deux motifs, madame, expliquent s'ils n'excusent ma curiosité. Je succède à votre mari dans la possession de cette maison et je viens de lire un manuscrit qui m'en a assez appris, pour que je désire en savoir davantage.

— Que voulez-vous faire de ce manuscrit ? me demanda-t-elle avec précipitation.

— Vous le remettre, si vous craignez que je n'en abuse.

— Non, gardez-le, puisque le sort l'a fait tomber dans vos mains. Et, comme si cette marque de confiance eût détruit toute contrainte, elle continua :

— Vous me demandiez, monsieur, si j'étais mariée avant 1825? Non, je me rendis auprès de *** en Sibérie.

— Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Je ne sais si je l'aimais plus que je n'étais indignée de voir tant de femmes abandonner leurs maris, alors que le malheur les leur rendait si nécessaires, et que le dévouement de ces hommes à la liberté les avait couronnés d'une gloire impérissable? Car quel avait été leur but? —Donner le pain aux pauvres et la dignité aux riches.—Mais ne croyez pas qu'il y avait seulement de l'abnégation de ma part à agir ainsi. J'étais jeune, je rêvais l'amour et je savais que les malheureux en étaient les plus capables. Il y avait, vous le voyez, autant d'égoïsme que de dévouement en moi.

— Vous avez dû bien souffrir?

— J'aimais et j'étais aimée, qu'avais-je besoin de plus? J'ai moins souffert en Sibérie qu'ici, car là bas, il nourrissait une illusion, non pas celle de son pardon, il n'y songeait guère, mais celle de voir un jour son pays libre; de retour ici, il a perdu tout espoir et sans espoir on meurt. Cette âme, si fière dans le malheur, s'était brisée au premier rayon de ce que les autres auraient appelé le bonheur; sa grâce ou son semblant de grâce était pour lui le pire des châtiments. Mon influence sur lui devint impuissante; j'étais partie pour concerter avec sa famille les moyens de le tirer de cet abattement, et je revins quand il n'était plus... — Ici sa voix fut suffoquée.

— Comment est-il mort? demandai-je, appréhendant le suicide.

— Il est mort de langueur, de chagrin, me répondit-elle; c'est un poison comme un autre et c'est même le plus violent des poisons sur

les âmes sensibles, et pourtant, je fus assez faible pour croire un moment qu'un motif vulgaire avait été la cause de son chagrin. Notre fils...

— Vous avez un fils!... où est-il?

Mais elle, sans s'apercevoir de la chaleur que je mettais à cette question, poursuivit :

— Notre fils est le fils d'un exilé, d'un galérien, il n'a ni nom ni droit.

— Son nom n'est-il pas celui de son père et n'a-t-il pas droit à l'intérêt de tous ceux qui pensent et qui ont un cœur?

— C'est un bien petit droit. Je crois qu'il y a encore chez nous assez d'hommes qui sentent et qui pensent, mais ils craignent tant qu'on ne s'en aperçoive !...

— Si vous avez eu le courage de devenir la femme d'un proscrit, votre fils doit être fier de vous et de son père.

— Alors j'agissais en femme et aujourd'hui je pense comme une mère. La perte de mon

mari a bouleversé mes idées... Mais vos paroles me font du bien; vous disiez donc?

— Je disais, madame, que votre fils saura trouver l'estime que son père a méritée, que, si la génération actuelle était aussi dégradée que votre mari l'a pensé, il appartient à celle qui vient la régénérer; votre enfant est notre frère, notre ami, notre fils. Tant qu'il restera ce qu'il est, le fils d'un galérien, il sera un reproche vivant à nous tous, à notre siècle lâche et corrompu, à ce gouvernement qui punit le père dans ses enfants, alors même qu'il a gracié le père. Si, au contraire, votre fils veut rentrer dans cette société que son père a répudiée, il trouvera assez de bras pour le porter au rang le plus haut. — Choisissez, mais quel que doive être votre choix, laissez-moi vous dire que je voudrais être à genoux devant vous, tant je vous crois grande et me sens petit. Vous me réconciliez avec cette société que votre mari a cru perdue, car aussi long-

temps qu'il y aura des dévouements tels que le sien et le vôtre, on serait mal venu de désespérer de l'avenir.

Elle me tendit sa main que j'embrassai avec ferveur.

Mes affaires m'appelèrent à Moscou; je n'ai plus revu ni ma maison ni celle que je venais d'acheter et que je me proposais de démolir, mais que j'ai préféré laisser debout.

Il y a quelques mois, je reçus une lettre d'un professeur russe qui m'apprenait que l'étudiant ***, auquel je m'intéressais, venait de remporter les grades universitaires avec une rare distinction. Il avait ainsi reconquis pour lui-même les droits qu'on avait ravis à son père. Le professeur disait qu'il avait acquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient. Il ajoutait que sa mère venait de mourir et, qu'en mourant, elle s'était souvenue de moi...

Son fils va donc entrer dans cette société pour laquelle son père a souffert et est mort en désespérant de la voir changer. — Qu'est-ce qui l'attend? Va-t-il parcourir la carrière de son père? C'est une gloire que je ne lui souhaite pas. Puisse le sort lui réserver une vie moins agitée! Vous tous, veillez sur lui! et, si son pas, encore chancelant, peut-être, venait à dévier de la route du devoir, amis, ramenez-le!... Si le tzar, rougissant de honte à la vue de ses succès, attentait à sa réputation, amis, abritez-le! Vous le savez, l'honneur est le seul bien sur cette terre et mieux eût-il valu hériter pour lui du martyr que de ne pas hériter de l'honneur. Et vous femmes, qui venez de voir l'ornement de votre sexe, veillez sur l'orphelin! C'est vous qui régnez sur cette terre, que votre règne soit doux et juste, et qu'il répare les maux qu'un potentat sans cœur répand autour de lui!

Comme on le pense bien, tout ce que j'ai appris là, me préoccupa souvent et me fit songer à ce qu'était et à ce que pouvait et devait être la génération actuelle de la Russie. L'idée de le reproduire dans une série de portraits se présenta tout naturellement à moi et cet ouvrage en est la réalisation.

L'AMI DES POLONAIS.

L'AMI DES POLONAIS.

La porte d'un troisième étage dans la rue Millionoï s'ouvrit avec violence. Un jeune homme entra, fit rouler son manteau sur une rangée de chaises qui garnissait l'antichambre et, passant dans la pièce voisine, il se jeta sur un *pâté*, sorte de meuble en maroquin, demi fauteuil et demi sopha, fort à la mode à Saint-Pétersbourg. Il était évidemment agité et contrarié. Il déroula un gros manuscrit tout raturé d'encre rouge, le feuilleta avec rage et le froissa de même.

— Adieu gloire, adieu renommée, s'écria-t-il, je n'écrirai plus, la censure le veut ainsi ! Je préfère ne rien produire que de laisser mutiler mes œuvres. Hommes qui vous dites sages et vous croyez prévoyants, poltrons qui frémissez au bruit d'une idée, comme le criminel au bruit imaginaire de la solitude, vous bridez l'essor de l'esprit, vous dites à la pensée : «Tu iras là et pas plus loin !» Arrière nobles élans de cœur, brillantes fantaisies, vous ne pouvez éclore sous ce ciel, vivre dans ce désert ! Passé, présent et avenir d'un peuple, vous êtes interdits à nos recherches. Il n'est pas jusqu'à la prospérité de la nation, la plus noble de toutes les méditations, dont l'étude ne soit soustraite à notre patriotisme par ces sbires de la pensée. L'histoire, ce miroir de la vérité, ne reflète que ce qui leur plaît ; l'amour même, cette consolation de l'homme, ne trouve pas merci devant leur tribunal qui le veut si pudique et si chaste qu'il le rend méconnaissable.

Bronine repassa dans sa mémoire toutes les particularités de la conversation qu'il venait d'avoir avec le censeur. Non content de lui remettre le manuscrit avec son veto, ce digne fonctionnaire lui avait dit que les censeurs avaient ordre de faire leur rapport sur les ouvrages qu'ils ne laissaient pas passer, de même que les rédacteurs de revues sur les articles qu'ils n'admettaient pas, afin que le gouvernement eût l'œil sur les auteurs libéraux, mais il avait ajouté que, par respect pour le talent que Bronine avait dépensé en pure perte, il allait omettre cette formalité, pourvu qu'il promît de garder le secret.

Bronine rougit d'indignation au souvenir seul de cette révélation, et, ramassant le manuscrit qu'il avait jeté par terre, il alla le mettre dans le poële qui brûlait en ce moment et prit un plaisir féroce à le voir se réduire en cendres pour se dissiper en fumée.

— Il y avait pourtant quelque chose là! se

dit-il, en remuant la braise. Que me reste-t-il à faire, maintenant qu'ils ont tué ma pensée? Fuir, fuir à jamais ce pays qui n'a que faire de l'esprit. — Puis, prenant sur la table une sonnette, il l'agita avec impatience, il appela, mais son domestique ne venant pas à lui, il alla vers lui. Il le trouva étendu sur son lit de sangle et ronflant à se rompre les narines.

— Heureux mortel, pensa Bronine, tu n'as ni souci ni inquiétude, tu dors jour et nuit, tandis que le sommeil me fuit ou ne fait que m'agiter au lieu de me calmer.

Se décidant enfin à rompre ce sommei qu'il était prêt à envier, il secoua son *groom* par l'épaule, légèrement d'abord, violemment ensuite, jusqu'à ce que enfin celui-ci, ayant sauté au bas de son lit, se mît à se frotter les yeux du revers de ses deux mains, avec force accompagnement de coudes. Le lit était crotté, le linge sale, ses habits couverts de plumes, sa cravate de travers; mais Bronine, loin de se

fâcher, comme il l'aurait sans doute fait en toute autre occasion, se sentit presque à demi allégé à la vue de cet abaissement, comme s'il eût pensé que c'est trop payer l'insouciance que de l'acheter au prix de la dégradation.

Ayant ordonné à son domestique de venir l'aider à sa toilette, mais de commencer par refaire la sienne, il rentra dans sa chambre.

— Il est dit, s'écria-t-il, que je ne ferai rien de cet homme, pas même un laquais, et pourtant je ne prétends pas à moins que de réformer la Russie !

Il se rhabilla à la hâte et se rendit chez son oncle, qui lui tenait lieu de père, homme de l'ancien régime, dévoué à la Russie telle qu'elle, justifiant tous les abus pour le seul plaisir de vivre tranquille, esprit droit, mais aux vues bornées, qui aimait son neveu, tout en ne partageant aucune de ses idées, et qui espérait le plier à ses volontés, tout en renonçant à le refaire à son image.

Notre jeune auteur lui fit part en entrant de sa résolution d'aller à l'étranger pour quelques années. Le vieil oncle se récria de toutes ses forces.

— Tu veux donc te perdre, malheureux! lui dit-il; tu as juré de me désespérer jusqu'à la fin. Que vas-tu chercher à l'étranger?

— Oublier tout ce que je vois ici, m'étourdir.

— Dissiper le reste de ton patrimoine.

— La vie ici est plus chère que le voyage, et elle est insipide.

— Mais tu compromets ton avenir; que seras-tu?... voyageur!

— Voyageur, soit, si le titre d'auteur n'a pas de mérite à vos yeux.

— Auteur! à quoi sert-il d'être auteur? Que te rapporte ta plume?

— Vous pesez tout au poids de l'or.

— Mais, avant tout, faut-il être quelque chose dans le monde.

— Avant tout, je veux être homme, et ici, je sens que je m'abrutis.

— L'oisiveté abrutit, sans doute; fais-toi une occupation, prends du service.

— Que j'entre en concurrence avec des voleurs et des ignorants?

— Tous les gens honorables servent ou ont servi.

— Il y a un commencement à tout, et je veux prouver qu'on peut être un homme d'honneur sans être fonctionnaire. Sommes-nous nobles pour ne pas être libres?

— Le service public est un privilége du noble.

— J'aime autant que cela en soit l'exemption.

— Crois-moi, Pierre, reprit l'oncle après

une courte pause, tu t'en repentiras un jour; un homme sans grade est un homme nul, lors même *qu'il eût ravi les étoiles du ciel.*

— Je ne m'en estimerai que davantage, lorsque je n'aurai pas l'estime des gens qui croupissent dans les préjugés. Je ne suis pas assez riche pour vivre en Russie; mon amour-propre se voit ici froissé tous les jours; à l'étranger, au moins, je pourrai vivre comme je l'entends.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ici?

— Une foule d'exigences plus ridicules les unes que les autres. Hier, on m'a serré la main en sortant du bal, parce que j'allais monter en voiture avec vous; aujourd'hui, chez M***, on m'a fait attendre une demi-heure, parce que j'étais venu à pied.

— Et c'est pour de telles niaiseries que tu vas brûler tes vaisseaux? Travaille à t'enrichir. Est-ce que le monde n'est pas partout le même, et le bonheur ne dépend-il pas de nous seuls?

Ton plus grand ennemi c'est toi-même; ton ambition te perdra; tu as beau la fuir, elle te suivra partout, elle ne te quittera pas plus que ton ombre.

— Je saurai la comprimer, la tuer. Ne m'avez-vous pas dit cent fois que le vrai bonheur consistait à limiter ses besoins, et l'ambition n'est-elle pas un luxe? La meilleure victoire n'est-elle pas celle qu'on remporte sur soi-même?

— Tu ne tueras pas ton ambition, mais tu te tueras toi-même.

— J'espère bien que non, répondit Bronine, en embrassant son oncle; et, profitant du premier silence de celui-ci, il s'esquiva bien vite, tout heureux d'avoir presque triomphé.

Il se rendit de ce pas à l'Académie, pour faire annoncer son départ trois fois, dans le journal de ce corps savant, ainsi que l'exigent les

lois russes. Un employé, triplement décoré, vint prendre ses nom et prénoms; Bronine, tout préoccupé encore des idées de son oncle, lui demanda d'un air sardonique comment on publiait les noms de ceux qui sont sans grade?

Son ton insouciant froissa le fonctionnaire qui répondit avec emphase :

— Ceux qui n'ont été honorés d'aucun grade, monsieur, s'écrivent *sans grade*.

Une fois muni des trois numéros du journal annonçant son départ, Bronine courut au *bureau des étrangers,* où, mieux avisé, il glissa dans la main d'un employé un assignat rouge de dix roubles. Un tel argument ne manquant jamais son effet en Russie, il eut son passeport en peu de temps et, n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement de l'empereur, il fut assez heureux pour n'éprouver aucune difficulté de la part de Sa Majesté, qui, en bon père, tient à ne laisser partir personne de son pays sans son consentement spécial. Il put donc sans

obstacle s'embarquer sur le premier bateau à vapeur partant pour Lubeck.

Le temps était calme et le navire rasait l'onde avec vitesse. La société devenait plus animée, à mesure qu'elle devenait plus intime, plus gaie, à mesure qu'on s'éloignait de la *cara patria*. Mais Bronine ne prenait aucune part à cette animation. Il était en général peu communicatif et se méfiait de lui-même, en présence de ce qu'on est convenu d'appeler des hommes du monde.

Comme un militaire qui marche sans broncher contre les bouches de canon vomissant la mort et qui tremble devant deux beaux yeux encadrés dans un chapeau élégant, Bronine, lui, aurait tenu tête à toute une Faculté de savants, mais il se trouvait gêné dans la société des dames. Etait-ce de la timidité ou de la fierté ? C'est sur quoi il n'avait jamais pu s'éclairer lui-même. Il fuyait les

conversations futiles, quoique, en véritable observateur, il gagnât à tout contact et apprît de l'ignorance comme du ridicule. C'était une nature prédestinée au malheur ; il voyait une haute poésie dans la souffrance et il était mal à son aise quand il ne se sentait pas quelque chagrin au cœur. On eût dit qu'il fuyait le bonheur comme un élément corrupteur, et lorsque celui-ci venait le trouver, il lui tournait le dos. Supérieur à tant d'hommes par l'esprit, il prenait un âpre plaisir à se voir au-dessous d'eux par sa position. Froissé au début de sa carrière, il s'était fait à l'humiliation au point d'en être avide et, se redressant à chaque coup que lui portait le sort, il avait contracté pour lui presque du mépris. Tout jeune encore, il avait conçu un grand dégoût pour le monde qu'il n'aimait pas et qui le payait de retour. Il ne s'était pas produit encore ; ses qualités supérieures, sans contredit, étaient cachées au public, mais il en portait la conscience en lui-

même et quelque chose lui disait qu'il ne serait jamais estimé à sa juste valeur. Aujourd'hui il fuyait la Russie pour l'étranger ; s'y trouvera-t-il mieux ?

Comme il était assis sur un banc, préoccupé de cette pensée, une dame élégante, placée en face de lui par terre sur de beaux coussins et de magnifiques tapis, était entourée de brillants cavaliers qui se disputaient l'honneur de lui faire leur cour. Bronine l'examinait de loin avec une insouciante curiosité, lorsque la conversation venant à tomber sur la Pologne, la dame dit d'un ton incisif que c'était une nation fourbe, inconstante et lâche.

Le dépit monta au front de Bronine qui ne pouvait jamais laisser passer une erreur en politique sans la relever, alors surtout qu'elle lui paraissait venir du cœur. Au hasard de commettre une inconvenance, il dit avec ironie :

— Madame voudra bien, sans doute, ex-

cepter quelques-uns des Polonais de sa sévère réprobation ?

Ces mots tombèrent comme une pierre au milieu du cercle des causeurs qui s'ouvrit pour faire voir et regarder notre brusque interrupteur. La dame, sans se déconcerter, répondit avec une certaine malice qu'on aurait pu même appeler de la méchanceté :

— Monsieur en connaît-il qu'il faille excepter ?

— Pas personnellement, madame, mais j'ai entendu dire qu'en honorant ses ennemis on s'honorait soi-même.

L'idée était profonde et saisissante. Quelques militaires qui sortaient de faire la guerre de la Pologne furent émus, d'autres surpris et déconcertés. La dame chercha son refuge dans un sourire qu'elle tâcha de rendre malin, et Bronine la saluant, alla voir l'écume de l'eau que produisait la roue de la machine.

A peine s'était-il penché sur la rampe, qu'il

fut abordé par le secrétaire d'une légation italienne à Saint-Pétersbourg, qui s'en retournait dans son pays et qui lui dit presque à l'oreille :

— Monsieur Bronine, votre oncle m'a beaucoup parlé de vous et je vous porte un véritable intérêt. Ce que vous venez de dire est très-impolitique; vous êtes, il est vrai, sur une mer étrangère, mais vous êtes encore sous le pavillon russe.

— Vous êtes plus russe que moi, mon cher monsieur C***, répondit Bronine avec un dégoût qu'il eut peine à cacher; mais vous avez raison de me rappeler que j'ai eu tort de me mêler de la conversation, sans savoir si madame Vérof se souvenait de moi. Voulez-vous me faire la faveur de me présenter à elle ?—Puis, sans lui donner le temps de la réflexion, il le prit par le bras et, le conduisant devant la dame, le contraignit à faire ce qu'il lui demandait.

— Je crois vous avoir vu chez madame la comtesse D***, fit madame Vérof, qui ajouta avec un air d'ironie :

— Vous allez pour la première fois à l'étranger?

— Oui, madame.

— On ne le dirait pas, à en juger par la chaleur que vous mettez à la cause polonaise.

— Je ne savais pas, madame, qu'il fallût avoir été à l'étranger pour apprendre à compatir au malheur.

Madame Vérof était évidemment embarrassée, elle se retourna plusieurs fois sur ses tapis et dérangea ses coussins; puis, reprenant comme par inspiration, elle dit à demi-voix, afin de n'être entendue de personne d'autres :

— Il faut avouer que nous n'avons pas encore trouvé le langage dans lequel nous devons parler de la Pologne (1).

— Ceci, madame, est le mot d'un homme d'esprit, peut-être; mais je doute fort que ce soit là le mot d'un homme de cœur.

(1) Ce mot est attribué à un auteur russe peu estimé, qui l'aurait dit au prince de Talleyrand, en 1837.

— Et vous aimez mieux avoir du cœur que de l'esprit? reprit madame Vérof, piquée au vif.

— Je tâche d'avoir un peu de l'un et de l'autre, répondit Bronine..... Nous avons un temps magnifique, ajouta-t-il, pour détourner la conversation qui en resta là.

Madame Vérof chercha plusieurs fois, pendant la traversée; à renouer l'entretien avec Bronine, afin de détruire l'effet défavorable qu'elle se doutait avoir produit sur lui; mais celui-ci éluda tout rapprochement et fut heureux d'échapper à ses compagnons de voyage, dès qu'on eut touché à Travemunde.

Bronine vit Hambourg avec ses filles toujours gaies et ses peupliers toujours droits, qui compte plus de *roubles* que de *marcs*, tant les Russes y laissent de leur argent. Là, il respira

librement pour la première fois et connut en réalité cette indépendance qu'il avait toujours rêvée, toujours cherchée. Ne rendre à personne compte de ses actions, ne pas s'inquiéter de celui qui vous coudoie, ne pas avoir sous les yeux une autorité toujours tracassière et toujours ombrageuse, être gouverné sans se sentir l'être, lui parut un délice ineffable. Il se dit que partout où le gouvernement comprend sa mission, il trouve tant à faire qu'il ne peut que laisser aux sujets une large part de liberté individuelle.

Il traversa à vol d'oiseau les mille et un duchés allemands, visita tous les bains en renom, sans trouver un seul séjour qui pût l'attacher. Cette vie d'oisifs qui demandent quelque sensation au jeu et la payent au poids de l'or, des malades imaginaires qui oublient leur âme dans le soin qu'ils prennent de leur corps, des hommes blasés qui mendient une

distraction à des inconnus, des femmes qui cherchent des aventures sans en trouver, et d'autres qui les trouvent sans en chercher : toute cette vie, disons-nous, ne pouvait captiver Bronine.

Il vit Berlin que se disputent la guerre et la science, la force et la lumière. Il s'assit sur les bancs de son école, dormit au bruit rocailleux de la voix enflammée de Steffens et se tint éveillé au son de la parole saccadée de Gans qui faisait du libéralisme à l'eau de rose. Il prêta l'oreille à Ritter et le suivit dans ses pèlerinages à travers l'Asie qu'il connaît comme les couloirs de l'Université. Il vit Raumer aux yeux pétillants qui parle comme une femme, tout en écrivant comme un homme (1), et connut Humboldt dont l'affabilité égale le savoir ; mais il chercha en vain un représentant de Hegel qui le comprît et le fasse compren-

(1) Laube.

dre (1). — « Quel est le sens court de tous ces longs discours »? (2) se demanda-t-il avec Schiller, et il alla saluer les cendres de celui-ci à Weimar, où il trouva aussi celles de Gœthe et celles de Herder.

Prenant ainsi dignement congé de l'Allemagne, il passa par Vienne, où il vécut quelques jours de la vie de ses habitants, qui partagent leur bonheur entre le vin et le faisan.

Il vit Venise avec ses gondoles et ses lagunes, ses Titien et ses Paul Véronèse; mais la vie aquatique ne le tenta guère. Il vit ces palais, restes d'une grandeur passée, restes aussi d'une tyrannie qui opprimait au nom de la liberté, mais qui au moins savait faire venir l'abondance là où règne aujourd'hui l'apathie de la soumission. Le Saint-Marc lui rappela l'archi-

(1) « Hotho est le seul de mes élèves qui m'ait compris, et cela encore pas tout à fait, » a dit Hégel à sa mort.

(2) Wass ist der langen Rede kurzer Sinn?
(Wallenstein.)

tecture et la splendeur de Byzance que la Russie imite si bien dans ce qu'elles ont de moins beau ; mais le Pont des Soupirs et la Gueule du Lion prête à recevoir les dénonciations des traîtres et des méchants; ces cachots, qui retentissent encore de gémissements et que souille le sang des détenus, et cette aigle autrichienne prête à dévorer de nouvelles victimes, lui firent répéter plus d'une fois cette devise qu'il trouva inscrite sur le mur de l'une des prisons :

Di chi mi fido, mi guarda il Dio,
Di chi mi non fido, mi guardo io!

Il lut les noms de Byron, de Hugo et de Lamartine dans la prison de Ferrare, et n'y inscrivit pas le sien, par vénération pour le Tasse et par respect pour Byron ; mais il ne put résister à la tentation d'y tracer ces vers de Victor Hugo à Châteaubriand :

« Tout doit un tribut au génie,
Eux, ils n'ont que la calomnie ;
Le serpent n'a que son venin ! »

Florence avec ses merveilles des arts; Rome l'antique et Rome la moderne avec le Panthéon et le Saint-Pierre, le Forum et la place d'Espagne, la voie Appienne et la rue Longue; Naples avec son ciel si pur qui se mire dans une mer si belle, son volcan toujours menaçant et sa cité antique qui sort de dessous les cendres pour révéler aux modernes les secrets du monde ancien: toutes ces beautés ne lui firent oublier qu'un moment la mort politique de l'Italie, où l'on vit de souvenirs et de contemplations, plus même que d'espérances. Il avait hâte de respirer l'air plus libre, quoique moins pur des cités actives.

Il vit Paris où le bien se mêle avec le mal, sans qu'il eût pu dire de quel côté penche la balance, Paris le pouls de l'Europe, dans une agitation toujours fébrile, Paris la tête du monde, une tête chaude et déréglée, pétrie d'or et de fange, où tout se vend et tout s'achète, où

la science meurt de faim, où les belles-lettres, pétillantes de vivacité mais hideuses de cynisme, s'endorment dans le luxe ou s'embourbent dans le mauvais goût d'un public peu sévère ; où le calcul tient lieu de sentiment ; où l'esprit a usé le cœur et la corruption rongé tout frein ; où l'honneur, cette vertu héréditaire des Français, est appelé devant les tribunaux, — Paris qu'on quitte souvent sans regret, mais qu'on revoit toujours avec plaisir.

Il vit le règne de la bourgeoisie qui dit tout haut « que l'homme qui n'a rien ne vaut rien, » ce ventre de l'Etat si peu fait pour régner et qui perdra toujours l'Etat qu'il gouverne.

Il serra la main au plus grand et au plus affable des poètes slaves, cogna en vain chez Lamartine et fut dédommagé de sa froideur par la causerie vive et sage du célèbre chansonnier qui connut en lui un Russe d'esprit.

Londres lui offrit un autre spectacle et pro-

voqua en lui d'autres idées. Les apparences cachèrent à ses yeux la réalité; il vit la vertu et la chasteté là où les autres voient l'hypocrisie et la pruderie. Une aristocratie, politiquement la plus éclairée de toutes les aristocraties, qui a toujours su à temps céder une partie pour sauver le tout, accrue sans cesse par la distinction du talent et de la richesse, maintient le loisir qui éclaire l'esprit, le bien-être qui élève l'âme; pacifiée avec la démocratie, elle offre le curieux spectacle de la liberté publique assise sur ces deux éléments rivaux, liberté qui va toujours en s'accroissant. L'inégalité des fortunes parut à Bronine un mal inévitable, du moment que l'égalité est impossible et qu'un partage plus grand ne ferait que détruire le luxe sans abolir la misère, et remplacerait les souffrances matérielles par le malaise moral. Dans cet étrange pays, les convenances font plus que ne peuvent faire ailleurs les prescriptions et les répressions. Le confort y

fait oublier le plaisir, et la perfection de l'industrie rachète l'absence des arts. Il admira tout : la fidélité à la parole donnée, la beauté des femmes, un gouvernement national qui a mûri au soleil de la publicité et grandi à l'ombre de l'empire des mers, la grandeur des cités, des espaces, les repas homériques, cette Tamise, la couronne des fleuves, la rue la plus animée du monde, qui roule sur ses flots les richesses de l'univers.

Il ne séparait pourtant pas Paris de Londres, ni Londres de Paris dans ses affections. S'il y a plus d'énergie en Angleterre, il y a plus d'humanité en France. Si l'Anglais est plus constant, plus pratique, le Français est plus chaleureux et plus communicatif. Le progrès universel dépend de l'union de ces deux nations, et leur désaccord ne peut que nuire à la liberté du monde entier. La France, jeune en industrie et jeune en politique constitu-

tionnelle a beaucoup à apprendre de l'Angleterre dans ces deux sphères; mais, à son tour, elle peut guider sa rivale dans tout ce qui tient à la sociabilité et au goût du beau. Ce sont les deux peuples qui, en se civilisant, ont conservé leur nationalité; ils se complètent l'un par l'autre, et l'on ne peut que déplorer la destruction de l'originalité anglaise qui pâlit de plus en plus devant le flambeau séducteur de la civilisation française.

Le voyage fit un moment oublier à Bronine les misères de ce monde; car quel siècle s'est jamais offert sous un plus triste aspect? Où est l'homme qui attire le regard et qui puisse s'appeler grand? Le temps des rois est passé, et celui des peuples n'est pas encore venu. Les souverains aveugles ne voient pas que le pouvoir leur échappe, ou, le sentant, ne savent pas se le rattacher par des actions méritoires, et les peuples se demandent s'ils sauront se gouverner eux-

mêmes? Partout une médiocrité désespérante. La France en décadence sans qu'on sache d'où viendra le souffle qui la vivifiera; l'Allemagne assoupie, les peuples slaves dans les langes et l'Italie dans les fers! Un despote qu'aucun roi ne sait faire rougir, un vieillard qui mesure ses intentions sur sa force, et non point sa force sur ses intentions (1); un philosophe dont la couronne a comprimé le front et tué toute énergie, une lâche cupidité refoulant tout honneur, et la civilisation attendant la lumière de la fumée et de la vapeur! Les poètes devenant orateurs, les professeurs ministres et les hommes d'État spéculateurs. Il n'y a ni parti, ni conviction, les autels sont ébranlés plus que les trônes, l'or est l'unique idole, la vertu s'appelle richesse et l'égoïsme honneur!

Sévère pour les autres, Bronine ne l'était

(1) Mickiewicz.

pas moins pour lui-même, et nous lisons dans ses notes une confession qui nous paraît digne d'être rapportée presque en entier.

« Je suis, écrivait-il, je suis mauvais, on ne peut plus mauvais, à tel point que, lorsque je descends en moi, j'ai peur de moi-même. Je n'ai pas de foi et n'ai pas le courage de me l'avouer. Je ne sais pas s'il y a un Dieu, et pourtant, j'ai besoin d'en avoir un. Je sens mes genoux fléchir sous moi quand j'apprends le malheur des personnes qui me sont chères, et j'attribue le bonheur qui vient me surprendre à ma mère, en me disant qu'elle a dû être une femme aimée de Dieu qui la récompense en moi ; mais le malheur vient-il me frapper moi-même, soudain je me roidis contre lui, je renie Dieu, car je ne puis me le figurer injuste ou incomplet, et sa justice m'échappe chaque fois qu'elle me froisse. Quelque grande que je fasse la part du libre arbitre, lorsque je vois des millions d'hommes le jouet d'un des-

pote, je ne puis croire à la présence de Dieu sur cette terre.

« Je n'aime pas ma patrie telle qu'elle est, et je ne saurais la faire telle que je la voudrais. J'ai perdu mes parents jeune, et, avec eux, tout un monde de doux sentiments. — J'aurais été fâché de ne pas être né, et pourtant la monotonie journalière de la vie me lasse et me fatigue autant que les bornes trop limitées de mon avenir me désolent et me privent de toute énergie. Je me dis que je saurai rejeter cette existence le jour où elle me sera à charge, et je crains de ne pas avoir ce triste courage, alors qu'il s'agira de l'avoir en effet. — Étrange assemblage de grandes tendances et de petites passions, je désire le bien et fais souvent le mal. En toute chose, comme en tout homme, le mauvais côté me frappe le premier et m'affecte toujours plus que ne me réjouit le bon côté. Je n'ai jamais aimé, parce que j'ai toujours vu que l'intérêt était le mobile de l'amour. Je repro-

che aux autres le calcul dans le sentiment et ne sais m'en délivrer moi-même.

« Je crois être envieux, car il y a plus d'heureux dont le bonheur me révolte que de ceux chez qui il me réjouit ; il est vrai qu'il y a plus aussi de ceux qui ne méritent pas leur bonheur que de ceux qui en sont dignes, soit qu'ils l'aient mal acquis, soit qu'ils ne sachent pas en faire un usage convenable. — Je suis vindicatif, jamais je n'ai laissé une offense impunie; la ruse a suppléé ma force : toutes les fois que celle-ci a failli, l'autre a triomphé. — L'étude m'a lassé et la passion ne m'a pas distrait. Le peu de cas que la plupart des hommes font de la science m'a détourné d'elle, et les passions m'ont dégoûté d'elles-mêmes. — Je ne sais pas où je vais, je laisse aux circonstances le soin de me conduire ; seul, que puis-je?... »

Bronine était du petit nombre de ceux qui prennent plaisir à paraître plus mauvais qu'ils

ne sont, sûrs de ne pas trouver l'estime qu'ils méritent. — Sa religion tenait à de la poésie. Il aimait le bien et haïssait le mal, sans espoir du paradis, sans crainte de l'enfer; son Dieu était le fléau des grands, le père des petits, et il ne croyait pas au règne de la moralité sans religion. — Sa patrie était celle des hommes de cœur et d'esprit, la patrie commune de l'intelligence et de l'honneur. L'idée d'ôter les chaînes aux peuples qui gémissent sous le joug les uns des autres, de les unir par les liens de la fraternité, absorbait tout son être. C'était là son amour, et il n'avait pas le loisir d'en chercher un autre. Il devait manquer sa carrière, comme tout homme qui vit dans un monde idéal et qui croit que l'esprit peut tenir lieu de l'expérience et du tact; il devait recueillir bien des déceptions, mais trouver dans la sérénité de sa conscience la consolation à ses malheurs. — Disons aussi qu'il était trop vain pour être jaloux, et trop fier pour être envieux.

Le voyage fait aimer son pays, a-t-on dit dans toutes les langues et dans tous les termes. L'absence et la comparaison produisent cet effet. Il en est des pays comme des choses ou des hommes : pour les apprécier, il faut s'en éloigner ou les perdre et, pour apprendre leurs avantages, il faut connaître les défauts des autres. Mais la Russie perd plus qu'elle ne gagne aux comparaisons, et ses gouvernants, qui cherchent à empêcher leurs sujets de voyager, agissent sagement du moment qu'ils s'avouent impuissants à élever leur pays au niveau des autres. Bronine comprit toute l'infériorité relative de sa patrie. Le bonheur de quelques milliers de ses compatriotes, un bonheur matériel et purement de convention, lui parut acheté trop cher au prix de la dégradation des millions qui croupissent dans l'ignorance et la misère.

Il y a entre la Russie et les autres pays, l'Angleterre, par exemple, cette différence qu'il y

a entre des gouvernements capables et ceux qui ne le sont pas. Les premiers, agissant en toute chose avec connaissance de cause, ont un bilan exact des profits et des pertes. Ils savent au juste ce que rapporte une idée sage en politique, un conseil prudent en administration, ce que vaut un homme d'esprit. Ils savent, par contre coup, ce que coûte une erreur dans le même domaine, et expriment l'un et l'autre en chiffres. Rien de pareil n'existe en Russie ; là, il n'y a qu'une unité et soixante millions de zéros qui n'obtiennent de la valeur que par la place que leur indique cette unité qui mène tout selon son bon plaisir, ne sait pas plus évaluer les pertes qu'elle cause par ses erreurs que les avantages que procurerait un esprit intelligent.

Dans une telle organisation, il ne pouvait y avoir de place pour Bronine. Il se promit de protester contre cet état de choses, et sa vie dès lors devait être une vie d'abnégation et de lutte. De tous les patriotismes c'est sans doute le meil-

leur. Il y a un amour aveugle qui s'étend jusqu'aux défauts de son objet, un amour qui vit malgré ces défauts, et celui enfin qui ne s'applique qu'à les détruire au prix des plus grands sacrifices. Cette guerre que des hommes d'élite font aux abus prend aux yeux des hommes à vues courtes le caractère de la haine, et leur fait concevoir du mépris pour ceux dont ils ne savent pas comprendre les tendances. Bronine était résigné d'avance à toutes les souffrances.

II

Madame Vérof n'avait pas oublié la scène qu'elle avait eue avec Bronine sur le bateau à vapeur; son originalité l'avait vivement impressionnée, et, comme la plupart des hommes qu'elle voyait autour d'elle étaient aussi monotones qu'insipides, elle ne cessait de reporter ses souvenirs sur celui qui lui avait paru si différent des autres. Les dames russes ont en général pour les étrangers un goût de prédilection qui s'explique et s'excuse par leur imagination avide de l'extraordinaire. Un Russe

qui a les idées ou les allures d'un étranger, les intéresse d'autant plus qu'il concilie leur goût avec leur patriotisme.

L'idée que Bronine pouvait la soupçonner de manquer de cœur tourmentait madame Vérof; elle tenait tant à la réputation qu'ont les femmes russes d'être généralement plus instruites que les hommes, qu'elle ne se pardonnait pas d'avoir été éclipsée par un jeune homme et se promettait, sinon de prendre sa revanche, au moins de détruire l'impression défavorable qu'elle avait dû produire sur Bronine.

Elle ne cessa donc de s'informer de son retour, et dès qu'elle l'eut appris, elle s'empressa de l'engager à venir chez elle.

Bronine fut trop flatté de cette prévenance inattendue pour ne pas se rendre à l'invitation. La haute position que madame Vérof occupait dans le monde lui ôtait tout soupçon de trahison ou d'espionnage, dont les dames russes se

rendent si souvent complices, et quant à lui donner une revanche, il se promettait de ne le faire qu'à son corps défendant.

L'accueil qu'il reçut de madame Vérof fut d'une affabilité inattendue. L'âme navrée de Bronine se sentit dilater au sourire bienveillant de cette femme aussi belle qu'élégante; mais l'amour n'avait pas de place dans son cœur tout rempli de rêves de gloire et d'ambition. Une femme mariée n'eût jamais captivé cette âme trop fière pour partager l'objet de son affection, fût-ce même avec son maître légitime.

Après les premières questions sur son voyage, madame Vérof, impatiente de revenir sur le sujet de leur brouille, lui demanda :

— Avez-vous enfin, monsieur, trouvé le langage dans lequel nous devrions parler de la Pologne?

— Je crois toujours, madame, que, comme en toute chose, ce doit être le langage du

cœur et, en cela, les femmes ont plus d'un droit à être nos guides et nos maîtres.

— Oh! moi, je suis patriote avant tout, répliqua madame Vérof.

— Assurément, j'honore beaucoup ce sentiment, mais je crois qu'autant que le monde est plus grand qu'une cité, la civilisation humanitaire est plus grande que la civilisation patriotique. Les Polonais ne sont-ils pas nos frères par l'origine aussi bien que par la langue, et leur sang ne tache-t-il pas nos lauriers? Que gagnons-nous, du reste, à la Pologne? Rien, si ce n'est des embarras sans nombre, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— Mais un Russe doit vouloir la Russie grande et forte.

— La grandeur exclut souvent la force, et il y a des conquêtes qui nuisent au lieu de profiter, qui flétrissent au lieu de rapporter de la gloire : ce sont les conquêtes iniques, faites à l'ombre de l'intrigue et non au grand

jour des combats, et la Pologne est de ce nombre. Car, qu'avons-nous fait de ce pays infortuné? Au lieu d'y soutenir la liberté naissante, nous y avons soufflé et maintenu l'anarchie, nous avons déchiré et spolié la Pologne; puis nous lui avons concédé une constitution que nous n'avons eu garde d'accomplir, et lorsque enfin nos abus ont poussé ce peuple à une défense légitime, nous l'avons écrasé.

— Mais quand donc les conquérants ont-ils jamais procédé autrement?

— Ce qui était bon pour des temps barbares, ce qui est justifiable à l'égard des peuples incultes, cesse de l'être entre des nations civilisées. Que dirions-nous le jour où, conquis à notre tour, nous nous verrions traités ainsi que nous l'avons fait des Polonais?

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne comprends pas ce langage dans la bouche d'un homme et je le croirais mieux placé dans celle d'une femme.

— Quand les femmes deviennent cruelles, c'est aux hommes à devenir humains.

— Avouez plutôt que les déclamations de l'étranger en faveur de la Pologne vous ont ébloui.

—Non, madame, les sympathies de l'étranger pour la Pologne ne m'en ont pas imposé. Je sais pour combien entre l'intérêt dans ces manifestations que la vanité dicte plus que l'humanité ne commande, et qui ne vont jamais jusqu'au sacrifice du sang. Ce que j'ai vu à l'étranger, et vu avec profit, ce sont les douleurs des réfugiés polonais, elles m'ont fait saigner le cœur, elles m'ont fait rougir à l'idée que c'est nous qui leur imposons tant de souffrances en expiation du crime d'avoir lutté avec gloire pour leur indépendance; et, de retour ici, j'ai vu combien est odieux le joug que nous faisons supporter à leurs compatriotes. Ce que j'ai vu à l'étranger, c'est l'Irlande agonisant sous la domination de l'Angleterre

qui à son tour souffre de cette union anormale, la Hongrie qui affaiblit l'Autriche, et la Norvége enfin qui embarrasse la Suède. Et quant aux sympathies de l'Europe pour la Pologne, si elles ont un fondement de justice et de noblesse, pourquoi ne les partagerions-nous pas en les imitant ou même en les surpassant? N'avons-nous pas toujours cherché jusqu'ici à emprunter et à améliorer ce que les autres avaient de bon? N'est-ce pas à ceux qui ont fait le mal à le réparer? Croyez-moi, la gloire de relever la Pologne peut seule racheter le déshonneur de l'avoir asservie.

— Y songez-vous? Ce serait recommencer les luttes séculaires qui nous ont coûté tant de sang. Vous savez le mot de Nicolas à lord Durham : « La Pologne ne vaut pas les cent nobles Russes tués sous les murs de Varsovie.»

— Mais que vaut donc la Russie? Je ne sais pas si on y trouverait cent femmes belles et spirituelles comme vous, madame; mais, à

coup sûr, vous n'y trouveriez pas cent négociants probes et éclairés. Or, ôtez-en les cent officiers qui ont du cœur et les cent nobles qui ont des principes et du savoir, qu'y restera-t-il ? Un tzar et des millions de serfs !

— Mais n'est-ce pas la même chose dans tous les pays ; pour un homme d'esprit et de cœur, n'y a-t-il pas des millions de brutes ? Et qu'était donc votre chère Pologne à son tour, si ce n'est un ramassis de *shlachciç* tumultueux et ignorants, pressurés par des Juifs qui à leur tour suçaient les serfs ?

— Si donc la Pologne est si peu de chose, il doit vous en coûter fort peu de l'abandonner à elle-même. Il est vraiment étrange d'entendre dire que c'est pour son bonheur, pour son repos qu'on l'a assujettie. La mort est un repos aussi, mais est-ce bien un bonheur ?

— Sans la Pologne nous serions refoulés en Asie ; et d'ailleurs, si le mot de Nicolas ne vous

sourit pas, je vous rappellerai celui d'Alexandre : « Ce qui a été conquis par les armes, ne sera repris que par les armes, » a-t-il dit au congrès de Vienne.

— La Pologne libre aurait, sans doute, pu être un foyer de lumières, mais la Pologne asservie sera toujours un fantôme sanglant qui se dressera entre nous et le monde civilisé. La Pologne dûment organisée, loin d'être une barrière à la Russie, deviendrait le boulevard de ses idées avancées, le conduit de la lumière. La générosité la désarmerait plus sûrement que ne pourra le faire la cruauté. Quel Polonais voudrait lever le bras contre les Russes qui auraient rendu à sa patrie sa place dans le monde ; tandis qu'aujourd'hui, croyez-vous en avoir fini avec ce pays ? Les incendies qui ont dévasté la Russie depuis Moscou jusqu'à Orenbourg étaient allumés par des mains polonaises, et les canons de Schamyl sont encore pointés par des Polonais.

Il n'y a pas jusqu'à la désertion qui ne soit entrée dans les rangs de notre armée à la suite de Polonais.

— Ce sont là des mouvements de vagues dans un Océan, répondit madame Vérof.

— Et ce sont ces mouvements-là qui font des tempêtes.

— Mais vous n'êtes donc pas Russe, pour ne pas vouloir la puissance de la Russie?

— Je suis homme avant d'être Russe. Or, qu'est-ce que l'humanité a gagné à l'asservissement de la Pologne? Un peuple libre et éclairé, ou qui tendait à l'être, a été rayé du nombre des peuples et est venu grossir les rangs de l'absolutisme. Le joug que la Pologne n'a pu rejeter est venu retomber sur la Russie plus lourd que jamais. On a resserré notre bride du moment où l'on a vu quelle peine il coûtait pour la ressaisir une fois qu'on la laissait échapper. Ivre du sang polonais, la tyrannie s'est livrée à des orgies politiques en

Russie, et la tolérance a fait place à la persécution, en religion comme en politique. Les provinces allemandes, tranquilles jusque-là, se sont vues inquiétées dans leur langue et leurs mœurs, et il n'y a pas jusqu'aux pauvres Cosaques dont on ne soit venu ravir les droits et les priviléges. Notre tour, croyez-m'en, ne tardera pas à venir, et c'est par les têtes qui pensent qu'on commencera le nivellement.

Si la Russie n'est pas encore assez grande et puissante, si elle ne sait pas s'enrichir et se fortifier par les ressources qu'elle laisse enfouies dans son sein, s'il faut absolument enfin qu'elle s'étende au dehors, n'y avait-il pas d'autres peuples à conquérir que le peuple polonais? Que n'a-t-on chassé les Turcs de l'Europe? Les Polonais, qu'il a fallu combattre plus tard, nous auraient servi d'avant-garde, si l'on avait su gagner leur confiance. Les quatre cent mille hommes qu'on a si inutilement enterrés en Turquie, et les deux cent mille qu'on a perdus

en Pologne, soutenus par cent mille Polonais, auraient bien suffi à la conquête de Constantinople.

— Mais enfin, puisque la faute est faite et que nous n'avons pas pris Constantinople, ne faut-il pas au moins garder Varsovie?

— Une faute ne se répare jamais par une autre. La Pologne nous lie bras et jambes, et, sous le poids du joug que nous lui imposons, nous ne saurions faire la moindre démonstration à l'étranger. Comme vous le voyez, notre influence, loin de s'accroître, n'a fait que diminuer à la suite de cette conquête.

Il y aurait peut-être une autre combinaison à tenter. Ce serait d'appeler les peuples slaves à s'unir à nous et à former ainsi un grand État homogène; mais telle est l'antipathie que notre gouvernement inspire que les peuplades slaves, qui gémissent sous la tyrannie de l'Autriche et de la Turquie, ne voudraient pas la changer contre le joug russe.

— Alors que faut-il faire?

— Appeler les Polonais à conquérir avec nous une liberté commune.

Et comme madame Vérof reculait d'effroi à cette idée, Bronine continua :

— Cette idée n'est pas de moi. Vous savez qu'en 1825 elle était commune à des hommes libéraux et éclairés des deux nations.

— Mais vous savez comment ils ont fini.

— Les hommes sont morts, mais leurs idées ont survécu. Les Polonais, à leur tour, inscrivaient, en 1830, sur leurs drapeaux cette devise que nous n'avons pas comprise ou à laquelle nous n'avons pas voulu nous fier : « Pour votre liberté et la nôtre! » Mais au moins faut-il signaler la répugnance avec laquelle nos officiers éclairés ont combattu les Polonais. Et, après la victoire, ne leur disaient-ils pas : « Nous avons tout fait pour nous laisser battre, vous ne l'avez pas voulu, force nous a été de vous écraser

sous le nombre ! » Au moins ont-ils mis en liberté tous les prisonniers qu'ils ont pu sans trop se compromettre.

— Avouez donc que ceux-là ne faisaient pas leur devoir.

— C'est qu'il y a tant de manières de remplir son devoir. Peut-on se battre pour l'oppresseur avec le courage avec lequel on se battrait contre lui? Peut-on tuer l'enfant, la femme, avec le cœur qu'on met à tuer un brigand, un bourreau? Et n'était-ce pas déjà trop d'abnégation de la part de ceux qui appréciaient la différence des deux causes, de ne pas avoir déserté la leur qu'ils savaient ne pas être la plus noble?

Les femmes ne sont pas restées en arrière dans ces élans involontaires en faveur des malheureux. Elles aussi ont cédé à l'entrain que commande la valeur, et l'on m'a montré un officier polonais sauvé par une dame russe qui l'avait pris pour le célèbre général Dwernicki.

Cette animosité, invétérée parmi les basses classes des deux peuples, cette haine aussi ridicule qu'ancienne que se portent les *Liachs* et les *Moscals* (1) a fui partout où les individus des deux nations ont été assez rapprochés pour se connaître.

Laissez-moi vous raconter ce simple récit pris sur mille autres tout aussi éloquents.

«Un Polonais s'était réfugié en Autriche. Dégoûté du monde et de la vie, après avoir vu la ruine de son pays, il avait fui dans la forêt et trouvé dans une vie austère l'indépendance et l'oubli de ses maux; mais le mal du pays se réveillant bientôt en lui, il voulut respirer l'air de sa patrie, marcher sur son sol, entendre des sons slaves. Il ne put donc résister à la tentation d'accompagner le forestier autrichien chez lequel il avait trouvé asyle, dans ses excursions sur la frontière russe. Les Cosaques

(1) Deux noms par lesquels s'injurient mutuellement les Russes et les Polonais.

qui gardaient celles-ci l'accueillirent d'abord comme un hôte qui cherchait et apportait de la distraction ; puis, quand ils eurent reconnu sa nationalité, ils le traitèrent comme un demi-compatriote. Le plus jeune d'entre eux s'attacha à lui avec toute l'ardeur et toute la naïveté d'une âme pure et chaleureuse. Le plus vieux qui, en même temps, était le chef de la compagnie, fut le dernier à se confier à lui, mais le premier à découvrir le mystère sous lequel il cachait son origine. Le prenant un jour à l'écart, il lui fit des reproches sur sa méfiance avec ces mots si simples et si expressifs : « Nous savons quand il faut parler et quand il faut se taire. Nous savons comment les Allemands parlent le russe, et j'ai distingué, à vos premières paroles, que vous n'avez jamais été des leurs.

« Bientôt le Polonais fut l'ami des Cosaques, il enseigna à lire et à écrire au plus jeune d'entre eux, et se plut aux récits guerriers du vieil-

lard qui les entremêlait d'énergiques imprécations contre l'oppresseur commun des Slaves. Pour faciliter et en même temps pour cacher aux autres leurs communications, les Cosaques firent un sentier dérobé qui menait de la hutte du forestier à leur caserne et qui ne devait être connu et pratiqué que par eux. — « Quand nous ne serons plus ici, avaient-ils dit, ce sentier restera comme un souvenir de notre amitié. »

« Lorsque enfin, il fallut se séparer pour toujours, les Cosaques ayant reçu une autre destination, il y eut entre eux une scène touchante; et le jeune Cosaque, l'élève du Polonais, ne sut pas mieux témoigner son dévouement à son ami et à son maître qu'en lui offrant six roubles qu'il avait économisés en cachette.

« — Vous devez, lui dit-il, avoir plus besoin d'argent que nous autres qui savons nous en passer. Faites-moi la grâce d'accepter ces roubles que j'ai mis de côté à votre intention.

« Le Polonais fut touché jusqu'aux larmes de cette attention naïve et bénévole. Pour rassurer son jeune ami, il tira sa bourse et lui fit voir qu'elle était trop pleine pour contenir son offrande dont il le remercia néanmoins avec effusion. Il conçut un tel chagrin du départ des Cosaques qu'il abandonna son asile et alla trouver des pays plus bruyants mais non plus heureux.

Ce récit impressionna vivement madame Vérof, et Bronine s'en apercevant, reprit :

— Vous voudrez peut-être, madame, expliquer ce rapprochement par l'ennui ; mais si l'effet est bon par lui-même, faut-il que la distraction du monde fasse oublier des sentiments louables ? Si nous allions en Sibérie, au Caucase, nous trouverions assurément bien des Polonais que l'infortune a réconciliés avec les Russes, bien des Russes que le malheur a rapprochés des Polonais. Des souffrances com-

munes ou une commune injustice en ont fait des amis. Faut-il donc attendre que de plus grands malheurs dissipent notre aveuglement et nous fassent distinguer nos ennemis véritables de ceux qui ne sont que les ennemis de nos bourreaux? Je crois que le joug qui pèse sur nous est déjà assez lourd pour que nous unissions nos efforts avec ceux qui en souffrent comme nous, afin d'en triompher plus aisément. Mais à Dieu ne plaise que je veuille vous entraîner dans les régions brûlantes de la politique active, et si j'avais à vous rassurer sur mes propres tendances, je vous avouerai que je resterai impassible tant que je me verrai seul de mon opinion; mais des iniquités inouïes se commettent tous les jours contre les Polonais. Ne sommes-nous pas chrétiens quoique Russes, et, comme tels, ne devons-nous pas assister nos ennemis mêmes dans le malheur? Le gouvernement a privé de braves et nobles Polonais de leurs dernières ressources, ils végè-

tent dans la misère, en proie aux souffrances les plus poignantes. Il y a parmi eux des héros et des génies et, si ceux-là se passent de tout appui, il en est d'autres que, pour l'honneur de l'humanité, il ne faut pas laisser périr. Leur haine pour nous non-seulement n'approche pas celle que quelques-uns d'entre nous leur portent, mais les Polonais verraient même avec plus de plaisir des Russes, des Slaves comme eux, venir leur tendre une main secourable que de vivre de l'obole de l'étranger. Vous le voyez, il y a là à faire quelque chose, et qui donc peut le faire mieux que vous? Votre position dans le monde, la confiance que vous inspirez au gouvernement, tout vous protége et vous assure une haute influence. Provoquez des sympathies, dissipez quelques erreurs, et vous aurez déjà fait de bonnes actions.

Madame Vérof avait vécu jusqu'ici dans

un aveuglement traditionnel, et ses erreurs tenaient plus à l'atmosphère qui l'entourait qu'à une cause intérieure. La chaleur qu'elle mettait dans ses aberrations n'était point l'effet d'un mauvais cœur ou d'un esprit faux, comme l'avait pensé Bronine à leur première rencontre, mais simplement le résultat d'une ardeur innée qui se retrouve dans le mal comme dans le bien, et qui, animant tout ce à quoi elle s'attache, va vite lors même qu'elle fait fausse route.

Les vérités si chaleureusement exposées par Bronine lui firent enfin ouvrir les yeux et dissipèrent tous ces nuages d'empire universel, de grandeur matérielle, de nationalité exclusive et intolérante qu'avait jusqu'ici entretenus un patriotisme malentendu. Toutes ces chimères, aussi ridicules que fatales, réduites au néant, elle vit s'ouvrir devant elle un monde nouveau, où les hommes étaient frères et les nations des phases du développement de l'hu-

manité. Bronine faisait appel à son cœur généreux et compatissant, et, dès ce jour, madame Vérof suivit son impulsion, comme une balle suit celle que lui donne une main habile et forte. Voulant réparer une partie des iniquités commises et venir en aide à de nobles souffrances et à de dignes infortunes, on organisa une société exclusivement composée de dames, dont madame Vérof fut la présidente, et Bronine, l'âme et le ressort, mais un ressort caché qui se bornait seulement à désigner les Polonais dignes d'être secourus. La politique était étrangère à cette charité si bien comprise, et, pendant deux ans, rien ne vint troubler le charme qu'il y a à faire des heureux sans faste et sans ostentation; le plus profond mystère couvrait ces bonnes œuvres, et les personnes soulagées ne savaient pas la main qui les comblait de bienfaits. Mais les bonnes actions ne restent jamais inconnues, pas plus que les mauvaises. Quelques Polonais parvinrent à décou-

vrir la source des libéralités qui leur arrivaient et crurent de leur devoir d'en remercier madame Vérof. Soit qu'ils n'eussent pas mis assez de discrétion, soit que la vigilance du gouvernement russe eût déjà été éveillée, ces lettres tombèrent en ses mains ; et comme elles émanaient de personnes gravement compromises, le gouvernement russe voulut frapper un grand coup, afin de détruire le germe de pareilles tentatives et d'ôter l'envie d'imiter madame Vérof à quiconque voudrait s'engager sur ses traces.

Madame Vérof fut amenée en un équipage fermé aux bureaux de la police secrète : et là, comme elle se dirigeait avec insouciance vers le cabinet du directeur, le plancher céda sous ses pas; une trappe s'ouvrit, et, retenant ses robes à la surface, fit disparaître son corps jusqu'à la hauteur des bras qui la soutinrent. Une main inconnue, forte et armée de verges, cachée dans l'infernale souricière, vint aussitôt frap-

per à coups redoublés sur ce corps dénudé... Mais laissons tomber le voile sur ces détails devant lesquels la plume recule, et qui serviront à la honte éternelle d'un gouvernement qui redoute la femme à l'égal de l'homme et la châtie plus lâchement encore.

Le supplice achevé, M. Dérevnef, le chef de la police, vint dire à madame Vérof qu'il lui promettait de garder le secret sur tout ce qui venait de se passer, et l'invitait elle-même à n'en parler à personne, en même temps qu'il lui conseillait d'être plus sur ses gardes à l'avenir.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, M. Dérevnef, le fils de l'exécuteur des hautes œuvres de Nicolas, venait s'asseoir à une table d'hôte, juste vis-à-vis de Bronine. C'était un jeune et élégant officier des chevaliers-garde que Bronine ne connaissait que pour l'avoir rencontré quelques fois dans le monde. A sa vue, il sentit son sang refouler dans ses

veines, il pâlit, puis son cœur battit d'agitation et de plaisir. Il semblait avoir trouvé un ami qu'il croyait perdu, une idée qu'il cherchait en vain. Depuis qu'il avait appris l'outrage fait à madame Vérof, il était en proie à une seule idée, la vengeance; elle ne le quittait pas, elle dévorait son âme. D'abord il avait voulu courir chez le chef de la police, se dénoncer comme le moteur des principes et des actions de madame Vérof, et appeler sur lui la peine infligée à cette femme; mais c'était s'offrir en victime tête baissée, car il ne pouvait espérer de réveiller une seule idée de justice dans ce bourreau. Le sang seul pouvait laver l'offense faite à madame Vérof. Mais il eût vainement cherché une main qui l'eût secondé : tous ceux qu'il voyait autour de lui seraient restés impassibles au récit de cette atrocité, pas une épée ne serait sortie du fourreau pour venger l'outrage fait, dans la personne d'une femme, à la nation entière. Il ne comptait

que sur lui, car madame Vérof ne s'était confiée qu'à lui seul, cause indirecte de tout le mal qui lui était advenu. Il eut l'idée de frapper lui-même l'ordonnateur de cette infâme exécution, mais c'était jouer sa tête sans prévenir le retour de ces barbaries. Le sort même venait à son aide en jetant sur son chemin le fils de l'homme qu'il voulait faire repentir de son crime.

—Puisque tu frappes la femme, s'était-il dit, je frapperai ton propre fils.

En disant ces mots, ses yeux se fixèrent sur la croix qui ornait la poitrine du jeune Dérevnef. Il ne devait cette distinction qu'à la faveur, car ses camarades qui avaient fait tout aussi bien leur devoir n'avaient obtenu qu'un ordre inférieur (1). Aussitôt s'adressant à lui, Bronine lui dit :

—Pourriez-vous m'apprendre, M. Dérevnef, quel est le fait d'armes pour lequel vous avez reçu cette décoration ?

(1) Dans le nombre infini de croix, médailles, boucles, cra-

—Je l'ai eue, répondit Dérevnef, pour la dernière campagne au Caucase.

— Vous l'avez faite, je crois, avec Soukhalof et Lobine.

— Précisément.

— Mais ils n'ont eu que la croix de Sainte-Anne, et vous avez celle de Saint-Vladimir.

Dérevnef rougit, et répondit :

— Apparemment on a cru bien faire en agissant ainsi.

chats et autres décorations russes offrant un nombre tout aussi considérable de divisions et de subdivisions, il y a nécessairement des récompenses pour les mérites les plus minces et les actions les moins brillantes. Ainsi un certain nombre d'années de service plus ou moins irréprochable, comporte une croix ou deux; la campagne la plus ordinaire nécessite la médaille qui doit en perpétuer la mémoire, et admet plusieurs croix. Ainsi pour la campagne de Pologne, Nicolas a fait distribuer à toute l'armée une médaille en mémoire de l'assaut de Varsovie, la croix polonaise de la *Vertu militaire*, qu'il croyait ainsi ravaler à la hauteur d'une médaille. Les officiers des deux premiers régiments de la cavalerie de la garde ont eu en sus la croix de Saint-Vladimir. On ne saurait donc donner une publicité suffisante aux causes ou aux prétextes qui ont donné lieu à telle ou telle autre récompense; et, le fît-on, aucune mémoire ne saurait s'en souvenir.

Le sourire qui errait sur les lèvres des auditeurs, parmi lesquels il y avait des officiers indignés des succès peu mérités de M. Dérevnef, et qui savaient gré à Bronine d'avoir amené la conversation sur ce sujet, leur sourire, disons-nous, où se peignait le mépris, et Dérevnef fixant des yeux courroucés sur Bronine, celui-ci reprit :

— Je suis désolé, Monsieur, de vous avoir fait une question qui vous contrarie.

— J'avoue que j'aime peu les questionneurs.

— On dirait que vous avez des raisons pour ne pas aimer les questions qui touchent à votre valeur.

—Ceci, monsieur, m'a tout l'air d'une provocation, et vous me permettrez de le considérer comme tel.

Rentré chez lui, Bronine y trouva installé un officier d'artillerie qui, au nom de M. Dé-

revnef, l'invita à rétracter ce qu'il avait dit d'offensant; mais Bronine répondit qu'il n'avait pas pour habitude de parler sans penser, ni de revenir sur ce qu'il avait dit. On fixa alors le jour et le lieu du combat, ce fut pour le surlendemain et dans le parc de Strélna.

Bronine arriva le premier au rendez-vous, Dérevnef s'y rendit quelques instants après, et, en saluant son adversaire, il s'excusa de l'avoir fait attendre. Celui-ci lui rendit son salut avec toute la courtoisie usitée en pareille circonstance. Le témoin de Dérevnef tenta quelques paroles de réconciliation, mais celui de Bronine resta muet. On plaça alors deux sabres à la distance de quinze pas, et chacun des adversaires à cinq pas de la limite. Il était convenu que chacun garderait ses pistolets et que deux coups tirés devaient mettre fin au combat.

Au commandement: « Rapprochez-vous! »

Bronine laissa marcher son adversaire seul, et visa sur place au bras de Dérevnef. Il ne lâcha la détente que lorsque celui-ci levait le pistolet pour tirer. La balle vint frapper l'officier au haut de la poitrine. Il chancela, son témoin accourut pour le soutenir, mais un sourd gémissement lui dit qu'il était mort. Le témoin de Bronine s'approcha alors de celui de Dérevnef pour lui demander, si Bronine s'était conduit en honnête homme. — Parfaitement, fut la réponse. Bronine courut alors vers la calèche qui l'attendait à la porte du parc, et prit la route de l'étranger.

Le cadavre de Dérevnef fut ramené chez son père, et le désespoir de cet homme fut extrême. Il y vit le doigt de Dieu qui vengeait ses cruautés. Il n'apprit que le lendemain le nom de celui qui lui avait ravi son fils. Des courriers partirent dans toutes les directions pour rejoindre Bronine; mais celui-ci, afin de dérouter ses persécuteurs, s'était réfugié en Lithuanie. Il

parvint pendant plusieurs mois à se soustraire à toutes les recherches, mais bientôt son asile fut découvert et il se vit dans la nécessité de fuir. A l'aide d'un travestissement, il espérait gagner la frontière, et s'était déjà approché de Memel, lorsque des soldats le reconnurent et voulurent l'arrêter. Pour leur échapper, il se jeta dans la rivière qu'il espérait franchir à la nage ; le froid se saisit de ses membres, il s'exténua en efforts inutiles et disparut sous l'eau. Son cadavre fut retrouvé par des Prussiens, et ses restes ne furent pas enterrés dans son pays qui maudira sans doute sa mémoire, tant que les principes qui règlent la moralité privée ne seront pas étendus à la politique.

L'ESCLAVE FRANÇAISE.

L'ESCLAVE FRANÇAISE.

C'était en 1824. La femme du vice-gouverneur de Vitebsk traversait une rue de cette ville qu'elle habitait depuis plus de dix ans, lorsqu'une fille, en vêtements de *galérienne*, les pieds chargés de fers, conduite par trois soldats de garnison, lui tendit une crèche, quêtant pour les condamnés à l'exportation.

Madame la gouvernante, bonne par sa nature, tira de sa bourse une pièce d'or et allait la remettre à la quêteuse, lorsque ses yeux se fixèrent sur ses traits, aussi jeunes que jolis.

— Qui êtes-vous, ma fille ? lui demanda la dame avec intérêt.

— Je ne sais, répondit-elle.

— Mais pourquoi vous envoie-t-on en Sibérie?

— Pour avoir tenté d'empoisonner mon maître.

— Comment, si jeune, vous avez pu commettre un tel crime?

— Oh non, madame, je ne l'ai pas commis, je ne sais seulement pas ce que c'est que le poison.

Pendant cette conversation, la femme du gouverneur ne quittait pas des yeux la jeune *galérienne*. Sa physionomie méridionale l'étonnait, et quelque chose lui disait que ses traits ne lui étaient pas inconnus.

— Qui est votre maître? demanda-t-elle.

— Le procureur général Batvinko.

— Batvinko ! Et vos parents?

— Je ne sais, madame.

— Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— On m'a bien dit, que mes parents étaient venus de loin et étaient de grands personnages. Je sais seulement que Batvinko n'est pas mon père, car il ne m'aurait pas traité, comme il l'a fait, si j'étais sa fille.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans, je crois.

— Vous avez donc subi la peine du knout ?

— Non, madame.

— Non, et l'on vous envoie en Sibérie, comment est-ce possible ? Il y a là un mystère. Rassemblez donc vos souvenirs, vous ne vous rappelez pas être jamais venue dans cette ville ?

— Non, madame.

— Vous souvenez-vous de votre mère ?

— Non, madame.

— Et de votre père ?

La fille leva ses beaux yeux vers le ciel et répondit :

— Je me rappelle seulement qu'un homme malade me caressait souvent et pleurait chaque fois qu'il me voyait. Je l'aimais presque comme un père.

— Ne parlez-vous pas le français?

— Oh! non, madame.

— Mais n'avez-vous jamais parlé une autre langue que la langue russe?

— Non, madame.

— Adieu donc, ma fille, lui dit la gouvernante en français, que le bon Dieu vous bénisse, adieu.

Elle parlait avec lenteur, tout en suivant des yeux la jeune fille, qui la pria de répéter ce qu'elle venait de dire.

La dame fit comme elle lui demandait, et la jeune fille s'écria :

— Ces sons ne me sont pas inconnus, ils me vont à l'âme.

— Est-ce que votre maître n'a pas été votre père adoptif?

— Il m'aimait bien jadis, lorsque nous étions ailleurs qu'à Vilna, mais une fois là, il a cessé d'être bon pour moi.

— Plus de doute, s'écria la femme du vice-gouverneur, vous êtes la fille de ma chère Eugénie, et vous ne porterez pas longtemps ces fers. Bientôt vous aurez de mes nouvelles.

En disant ces mots, elle quitta la *galérienne* et s'empressa de rentrer chez elle, où elle raconta à son mari ce qui venait de se passer. Celui-ci, partageant ses suppositions sur l'origine et l'innocence de la jeune fille, s'opposa à la continuation de son voyage en Sibérie et la garda à Vitebsk.

II.

Au sortir de la guerre de 1812, l'hôpital de Vitebsk regorgeait de blessés français. Un général prisonnier y était retenu depuis plusieurs mois par sa blessure qui désespérait tous les hommes de l'art. Ils venaient de l'abandonner, et lui, sentant sa fin s'approcher, se dressa sur son lit et fit signe au procureur général Batvinko d'approcher. Celui-ci accourut avec empressement et s'enquit avec intérêt de la santé du moribond.

— Je sens que je vais passer l'arme à gauche,

répondit le général, et c'est pourquoi je voudrais causer avec vous avant de m'en aller. Avant tout, avez-vous des nouvelles de l'empereur?

— Rien de bon pour vous, répondit Batvinko; vous marchez de revers en revers et nos succès croissent de jour en jour.

— Nous vous avons appris à nous battre et l'étoile de l'empereur a pâli. J'ai vu ses triomphes, je ne verrai pas ses revers. Je puis mourir.

Ici, Batvinko prit la main du général, la serra entre ses deux mains, et, penchant sa tête, exprima un abattement qui parut si sincère au général qu'il reprit :

— Vous m'inspirez de la confiance et je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à moi.

— Il n'y a pas de quoi, général, il n'y a vraiment pas de quoi, je n'ai fait que remplir mon devoir. Un procureur général est l'œil du souverain, l'œil de la justice, je dois tout voir

par moi-même, et le soin des prisonniers est le plus doux de ma tâche.

— Si c'est là votre devoir, vous l'avez rempli, monsieur, avec une délicatesse qui m'a inspiré une grande estime pour votre nation et je vais vous en donner une preuve, en vous confiant tout ce que j'ai de plus cher au monde.

J'aurais pu, peut-être, m'adresser à quelques-uns de mes compagnons d'armes que je vois ici, mais ils ont tellement souffert, qu'ils n'ont pas grande chance de revoir leur pays, et en une fois, monsieur, vous m'inspirez trop de respect, pour que j'hésite à parler.

— Votre confiance, général, m'honore.

—Écoutez donc. Vous savez que ma femme est morte dans cette ville, il y a quelques mois, je vais la suivre, mais une idée trouble mon repos; je laisse une fille, elle sera orpheline, dans un pays étranger, sans guide, sans soutien, sans éducation, — de toutes mes douleurs c'est la plus grande.

— Eh bien, général, si vous ne trouvez personne de mieux, je prendrai soin de votre fille.

Le général serra la main du magistrat avec effusion, mais déjà avec faiblesse.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit-il; si jamais un de nos compatriotes se trouvait en France ainsi en proie au même malheur, puisse-t-il trouver la main que vous me tendez.

— Je n'ai pas d'enfant, interrompit Batvinko, et, en adoptant votre fille, je suis heureux de perpétuer votre souvenir dans ma famille.

— Elle ressemble à sa mère, reprit le général, et celle-ci était un modèle de vertu. Vous n'aurez donc que des joies de ma fille, si elle marche sur les traces de ma chère Eugénie.

J'ai avec moi de l'or, des bijoux pour plus de cent mille francs, c'est tout ce que je puis laisser à mon enfant, tant pour son éducation

que pour sa dot. Vous trouverez cette somme dans ma calèche.

— Soyez tranquille, général, la fortune de votre fille sera en des mains sûres.

— Merci, monsieur, de tout ce que vous voulez faire pour moi! Et rappelez-vous que les bonnes actions ne restent jamais sans récompense.

— A qui le dites-vous, général? gardien de la justice, je sais où mènent le bien et le mal, je sais les dangers et les malheurs du vice et je m'appliquerai à donner à votre fille une direction propre à assurer son bonheur. Mais j'y pense, vous devez désirer la voir et je vais vous l'amener de ce pas.

— J'allais vous en prier, monsieur.

Un instant après, Batvinko entrait avec la fille du général qui n'eut le temps que de l'embrasser. Il prit les mains du procureur et expira.

La petite fille, qui n'avait alors que sept ans,

ne comprenant rien à tout ce qui se passait devant elle, se laissa emmener par Batvinko qui eût hâte de l'arracher au spectacle de la mort et la reconduisit chez lui, en la comblant de caresses et en gardant le secret sur les confidences que venait de lui faire son père.

Bientôt la nouvelle de la mort du général français (1) et de l'adoption de sa fille par le procureur de Vitebsk se répandit dans toute la ville. On ne tarissait pas en louanges sur le désintéressement et la bonté de Batvinko, et sa conduite, parvenue aux oreilles de l'empereur Alexandre, si chevaleresque lui-même, lui valut la promotion au poste de procureur-général de Vilna.

Batvinko était un de ces Petits-Russiens, aussi fins qu'entreprenants, aussi cupides

(1) Les différentes personnes qui m'ont raconté cette histoire n'ont pas pu se rappeler le nom du général français. N'espérant pas rendre ces faits publics, ils ne l'ont pas retenu.

qu'immoraux. Les prévarications inhérentes au poste qu'il occupait ne l'avaient enrichi qu'à demi, et la fortune que le général français avait laissée entre ses mains était bien propre à exciter sa convoitise. Une enfant de sept ans, sans défense et comme égarée dans un pays étranger, était peu faite pour l'arrêter dans ses plans. S'il avait entouré son père de prévenances, s'il n'avait rien négligé pendant près d'un an pour capter sa confiance, c'était afin de s'approprier cette fortune, à l'existence de laquelle il avait été initié dès les premiers jours de l'arrivée du général à l'hôpital de Vitebsk. Il était las de voler souvent et peu, et voulait, sinon clore sa carrière d'extorsions par un coup de maître, du moins couronner ses œuvres par une affaire brillante et qu'il se flattait de mener à bonne fin, grâce à son expérience judiciaire.

Son déplacement à Vilna servit ses projets, et une fois arrivé dans cette ville, il jeta le

masque, fit inscrire sa fille adoptive que nous nommerons Aglaé, mais dont nous n'avons pu apprendre le nom véritable, il la fit inscrire, disons-nous, comme serve attachée à sa personne. C'était encore dans le temps où ces sortes d'esclavages personnels étaient tolérés; plus tard, les serfs ne furent attachés qu'à la glèbe et non plus aux maîtres.

En sa qualité de procureur général, Batvinko eut bientôt accompli toutes les formalités qui devaient légaliser cette iniquité; après quoi, Aglaé fut confondue avec les domestiques, et reléguée à l'office.

Les gens de Batvinko, surpris d'un tel procédé, prirent de l'intérêt à la jeune fille et lui dirent que sa place n'était pas avec eux, mais avec les maîtres, qu'elle était la fille d'un général. La pauvre Aglaé, ne comprenant rien à tout cela, se résigna avec innocence au nouveau rôle qui lui était imposé et, comme tout le monde craignait le procureur général,

on ne parla plus bientôt de cet incident. Aglaé grandit ainsi dans la domesticité, sans soins, sans instruction, oubliant son origine, et bientôt même oubliée de son maître. Elle devint belle, et sa physionomie, fortement accentuée, brillait comme une idée parmi toutes ces figures sans expression des filles de Vilna. C'était un reproche vivant, une condamnation irrécusable contre Batvinko, qui se prit à haïr Aglaé et songea sérieusement à se débarrasser de sa présence. — N'avait-il pas déjà tout fait en la rendant esclave? Mais les circonstances devaient l'amener à faire plus encore.

Il avait auprès de lui un commis nommé Lyssowski qui, tout en ne faisant que copier et présenter à son chef les papiers pour être signés, était parfaitement au courant des affaires privées de Batvinko. Quoique sans grade, il n'était pas sans ambition, et songeait à parvenir à sa manière; mais un scribe a si peu

de moyens de se distinguer et de s'enrichir, qu'il n'espérait guère rompre toutes les entraves qui lui barraient le chemin.

Il ne tarda pas à remarquer la jeune Aglaé, et il avait assez de goût pour la trouver jolie. La pensée de l'épouser lui vint naturellement et, comme il savait qu'il y avait une fortune derrière le mystère qui couvrait ses jours, il résolut d'aborder bravement ces deux trésors. Il courtisa donc Aglaé avec l'amabilité que donne à un pauvre copiste la perspective d'une dot, et la jeune fille ne put être que très-flattée de se voir recherchée par un homme indépendant de la maison de son maître.

Lyssowski lui révéla l'existence de son patrimoine et obtint qu'elle demanderait au procureur l'autorisation de l'épouser.

Un jour donc, Aglaé, humble et soumise, se présenta devant Batvinko et lui dit qu'elle serait bien heureuse de devenir la femme de Lyssowski.

Batvinko s'effraya au nom seul de ce prétendu, et sachant que son écrivain avait, dans sa fréquentation, contracté un peu de cette ruse qui en faisait un homme important à ses yeux, il soupçonna quelque machination, se reprocha d'avoir souffert que des relations se fussent établies entre les deux jeunes gens. Il chercha à dissuader Aglaé de son projet et lui dit qu'elle ferait mieux d'épouser quelqu'un de sa classe, un domestique comme elle.

Aglaé, devenue serve par ordre de M. Batvinko, avait conservé assez de dignité dans son sang pour échapper à l'abrutissement des compagnons que lui avait imposés son maître et qui, soit dit à leur honneur, n'avaient cessé de la traiter avec égard. Les révélations de Lyssowski avaient réveillé en elle le sentiment de l'indépendance que la proposition d'épouser un valet venait indignement froisser.

Elle remercia Batvinko du soin qu'il prenait de son bonheur, mais ajouta qu'elle espérait

bien le trouver auprès de Lyssowski, et désirait seulement savoir ce qu'elle pourrait lui apporter en dot?

Ce mot fut un coup de foudre pour Batvinko qui se contint cependant et répondit :

— Nous verrons cela, nous causerons de cela un autre jour.

Il la renvoya, et resté seul, il vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, qu'il fallait frapper un grand coup, ou se résoudre à restituer les biens qu'il s'était si frauduleusement appropriés.

Un jour il fit venir chez lui la jeune fille et lui ordonna de porter quelques papiers officiels au tribunal. Aglaé, qui ne se doutait de rien et qui s'acquittait souvent de pareilles commissions, se rendit au tribunal avec l'insouciance d'une conscience pure; mais les ordres de Batvinko étaient donnés et furent exécutés ponctuellement.

On s'empara d'Aglaé, on la jeta en prison sous

la prévention d'avoir voulu empoisonner son maître.

Lyssowski, instruit de cet incident, dénonça Batvinko au général-gouverneur Korsakoff et fit le récit de toutes les persécutions exercées par ce monstre contre la pauvre fille; il dévoila toute la trame de ses perfidies, raconta comment il l'avait adoptée d'abord, puis faite esclave, refusé son mariage, et enfin jetée dans un cachot, dans le seul but de retenir sa fortune.

Le général-gouverneur, en recevant cette dénonciation, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de la soumettre à Batvinko lui-même qu'il croyait incapable de pareilles atrocités et qui, étant *l'œil de la justice impériale,* ne pouvait être soupçonné d'une violation aussi flagrante des droits les plus sacrés. — Batvinko en apprenant l'accusation, se récria contre l'outrage fait à son caractère public et demanda qu'une punition exemplaire fût infligée au dénonciateur. La loi russe punit le ca-

lomniateur de la peine encourue par le coupable. Korsakoff crut donc agir avec indulgence en ne faisant que dégrader Lyssowski, c'est-à-dire le condamner à être soldat. — L'arrêt fut exécuté, et la première fois qu'on vida les prisons pour diriger les criminels, en Sibérie, Aglaé se trouva comprise parmi eux. — On lui fit revêtir la capote grise marquée au dos de deux carrés noirs qui distinguent les condamnés aux travaux forcés, et on l'envoya avec les autres, tout en lui imposant le devoir pieux de quêter pour ses compagnons d'infortune. C'est ainsi qu'elle arriva à Vitebsk où, ayant été rencontrée et reconnue par la femme du vice-gouverneur, ainsi que nous l'avons raconté, elle fut retenue dans cet endroit qui avait vu mourir sa mère et son père (1).

(1) Le lecteur pourra se demander comment il se fait qu'Aglaé ait pu oublier sa langue maternelle? Ces exemples ne sont pas rares, même parmi les hommes faits. Ainsi, un littérateur russe, digne de toute foi, raconte avoir vu et parlé à un Français qui, fait prisonnier en 1812, s'établit à Oren-

Le vice-gouverneur écrivit à l'empereur lui-même et l'instruisit du crime de Batvinko et de l'innocence d'Aglaé. Alexandre se fit présenter le dossier de cette affaire; mais, chose étrange, tout y était en règle! La condamnée avait avoué son crime et signé l'acte d'accusation, à deux reprises et aux deux instances, au tribunal de district, aussi bien qu'à la chambre du gouvernement. Sa culpabilité était évidente, et l'empereur dut ordonner de réprimander le vice-gouverneur et de faire continuer la route à Aglaé.

Cependant Aglaé ne savait pas écrire, n'avait subi aucun jugement et n'avait comparu devant aucun tribunal. Batvinko l'avait fait remplacer par une autre fille qui avoua tout

bourg et y oublia entièrement sa langue, ou point qu'il ne put répondre à aucune question qu'on lui adressait.

Un de mes amis reçut, à Anvers, la visite d'un déserteur russe qui ne parlait que le flamand, et ne pouvait même pas dire en russe qu'il avait déserté pour fuir le bâton et manger du pain de froment, à la place du pain de seigle.

ce qu'il avait voulu faire avouer à Aglaé, et signa les actes qui établissaient la réalité du crime.

La vice-gouvernante de Vitebsk ne se tint pas pour battue et écrivit cette fois elle-même une lettre à l'impératrice-mère, Maria Feodorovna, où elle joignit aux faits relatés dans la première dénonciation, des détails qui devaient dévoiler la fausseté des formalités dont Batvinko s'était couvert.

Le cœur d'une femme est plus sensible aux malheurs de son sexe, alors surtout qu'ils sont exposés par une autre femme ; et l'impératrice fut touchée de la lettre que lui adressa la protectrice d'Aglaé. Elle en parla à l'empereur et l'intéressa au sort de cette infortunée Française. — Alexandre chargea le gouverneur de Minsk, Giercewicz, de faire une enquête sur les menées de Batvinko et la culpabilité d'Aglaé. —Giercewicz ne fut pas longtemps sans décou-

vrir qu'on avait produit devant les tribunaux une autre fille que l'accusée qui, n'ayant pas subi la peine du knout, ne pouvait pas être envoyée en Sibérie, pour tentative de meurtre. Il ordonna de placer Aglaé dans un couvent à Vilna, en attendant l'issue du procès qu'il se promettait de suivre avec vigueur. Le procureur général était aux abois; mais à peine Aglaé fut-elle entrée au couvent, qu'elle y fut empoisonnée.

Les agents de Batvinko et les employés soudoyés par ce monstre représentèrent alors à Giercewicz que, ne pouvant plus sauver Aglaé, il était inutile de perdre Batvinko; que sa vengeance était aussi terrible que son influence était grande; et qu'un sort pareil à celui d'Aglaé le menaçait lui-même, s'il voulait poursuivre cette affaire. Giercewicz se laissa intimider et suspendit le cours de l'instruction.

Sur ces entrefaites, l'empereur Alexandre quitta Pétersbourg et mourut à Taganrog.

Son successeur promulgua, à son avénement au trône, une amnistie tout à l'avantage des plus vils criminels. Batvinko se trouva compris dans une de ces catégories, et non-seulement il fut réhabilité, mais passa à Kalish, en qualité d'intendant de cette province.

L'ESPION.

L'ESPION.

L'envie et l'ambition dévoraient l'âme de Sobud. Né de parents obscurs, il avait été élevé dans une famille riche qui l'avait habitué à la vue du faste, sans lui inculquer les principes d'économie et les règles de vie conformes à sa fortune qui était nulle. Tant qu'il avait conservé l'appui de son protecteur, les fonctions qu'il remplissait dans une administration gouvernementale, lui rapportaient de quoi vivre sans gêne.

Mais la première de ces ressources venant à

cesser avec la mort de son bienfaiteur, le service ne lui souriait plus, et son indigence le tourmentait visiblement. Les privations de tout genre l'exaspéraient jusqu'à la folie. Au lieu de reporter ses yeux sur des positions conformes ou même inférieures à la sienne, il les fixait de préférence sur celles qui lui étaient supérieures. Il les détournait avec mépris de la vue d'un *isvostschik* traînant au pas quelque pauvre diable comme lui, pour ne voir que la voiture du riche dont il sentait les roues passer sur son cœur saignant et envenimé. L'odeur d'une cuisine animait en lui des appétits de Balthazar, l'étalage des boutiques le captivait pendant des heures : il s'appropriait en idée les objets les plus riches, s'illusionnait au point de croire qu'il s'en parait, à sa grande joie et au grand déplaisir de ses amis et de ses connaissances. Mais, nonobstant cette béatitude fictive, Sobud savait toute la différence qui existe entre la possession véritable et la possession ima-

ginaire, et ne quittait jamais les vitres d'un magasin sans crève-cœur.

Il avait ruminé dans son esprit tous les moyens de s'enrichir et en avait essayé de plusieurs. Le travail lui paraissait une voie pénible et lente. Il avait beau redoubler de zèle dans son service, soigner sa *bâtarde* et son *anglaise*, former ses lettres de la même grandeur et exceller dans les majuscules, les dix grades qu'il lui restait à franchir lui paraissaient une échelle interminable. Il avait beau se plier à toutes les exigences, toujours ramper, toujours flatter, tailler des plumes à son chef de section, ne jamais omettre de faire ses visites officielles à son chef de département, saluer son ministre à une lieue de distance : c'est à peine si toutes ces prévenances lui rapportaient quelque légère gratification au jour de l'an.

Il aurait pu cumuler les emplois. faire des traductions ou des copies; mais le salaire qui

y était attaché n'était pas à ses yeux proportionné au travail, et donner des leçons lui paraissait humiliant. Le whist seul le réconciliait parfois avec la vie, et lui avait procuré pendant un certain temps d'assez gros bénéfices ; mais ses camarades étaient aussi forts que lui, et il avait rarement occasion de jouer dans le monde. Le mariage, ce moyen si facile de s'enrichir en Russie, lui paraissait irréalisable. Il avait un nom trop obscur pour prétendre épouser une noble riche, et les marchandes à grosse dot étaient aussi rares que recherchées.

Une de ses parentes, venant à mourir, lui laissa un héritage de quelques milliers de roubles. Il se sentit renaître en touchant cet argent, et grandit à ses propres yeux. Il marcha sur la pointe des pieds, — puis se mit à méditer sur les jouissances qui désormais se trouvaient à sa portée. Il eût assez aimé à se servir de cet argent pour vivre gaîment un an ou deux,

courir le monde à la suite de quelque héritière à marier, se donner en un mot, les airs d'un homme riche, afin d'attirer de plus riches vers lui; mais il touchait du doigt la fin de cette vie de délices, et n'était pas sûr de trouver son salut au bout d'un an. Il aima mieux aborder la fortune d'une manière plus directe, se disant qu'elle ne venait jamais trouver ceux qui ne la cherchent pas, et que quiconque ne l'a jamais tenté n'a pas même le droit de s'en plaindre. Il avait bien entendu parler des sommes énormes qu'on gagnait à la loterie polonaise, la seule permise en Russie; il avait même vu des gens qui s'y étaient enrichis, quoiqu'ils eussent toujours mal fini; mais il eût fallu attendre, et Sobud n'aimait que les résultats immédiats. Le pharaon s'offrit alors à lui avec tous ses fantasques mirages, et bientôt il fut introduit dans une maison de jeu clandestine tenue par un ancien officier ruiné. Il était bien décidé de ne

faire qu'un seul coup de ses cinq mille francs, le montant de son héritage.

— Il est plus sûr, s'était-il dit, de deviner juste une seule fois que cent. Le jeu est une bataille comme une autre, et il n'y a rien de tel que les combats décisifs ; les militaires ne risquent-ils pas leur vie tous les jours pour des hochets? Je serai plus sage qu'eux en risquant mon avoir pour une fortune. Après tout, ne me restera-t-il pas toujours une ressource, celle des gens qui n'en ont plus, la ressource de me brûler la cervelle, ou bien de sauter par la fenêtre? C'est là même un moyen plus expéditif, et je vais prendre mes mesures d'avance pour être prêt à toute extrémité.

Il se faisait tous ces raisonnements en observant le jeu et les tas de billets de banque qui étaient sur la table et qu'il voyait déjà passer dans sa poche. Assis sur l'espèce de banc qui borde les croisées russes, il ouvrit la fenêtre comme pour donner issue à la fumée de

tabac qui remplissait la chambre, mais en réalité afin de voir si la fenêtre était assez haute pour servir ses desseins. Dans le but de rendre les choses encore plus faciles, il passa une jambe dans la rue, décidé à se laisser tomber s'il perdait, et, à cheval ainsi sur la vie et la mort, il arrêta son plan de jeu.

— J'attendrai, se dit-il, qu'une carte ait été tuée trois fois de suite et je risquerai mon tout sur la quatrième passe. Je ne veux pas faire de choix, le sort se chargera de ce soin lui-même ; la première carte qui se présentera dans les conditions sera la meilleure.

Il attendit longtemps ; pas une carte ne passait plus de deux fois, le banquier levait la taille, mêlait son jeu dès qu'il n'y avait plus de mise et les pontes se retiraient après chaque coup. Enfin le cinq gagna trois fois pour le banquier.

— Cinq mille roubles au cinq, s'écria Sobud.

Tous les assistants sourirent, en devinant

sa tactique et attendirent avec une certaine anxiété le résultat du coup. Sobud, pâle et effaré, laissa pencher sa tête sur son épaule, abattu par l'effort moral qu'il venait de faire. Le moindre mouvement l'eût infailliblement précipité dans la rue. Tout à coup un mot a retenti à son oreille : gagné ! — Le cinq s'était posé à gauche, et Sobud se trouva d'un bond, debout sur ses deux jambes, et tout près de la table de jeu. Sa pâleur fit place à la rougeur que la joie lui faisait monter au visage. Le banquier, ayant levé la taille, mêla ses cartes plus longtemps qu'à l'ordinaire et les passa à Sobud pour couper.

— Si je me contentais de mon gain, se dit celui-ci, mon avoir est déjà doublé ; mais qu'est-ce que dix mille roubles ? Est-ce une fortune ? Non, et le sort m'en réserve une peut-être.

Le banquier le tira de son irrésolution, en lui demandant :

— Que met monsieur ?

— J'attendrai, répondit-il.

Mais il attendit quelques minutes à peine ; le démon du jeu s'empara de lui, il ramassa une des cartes qui traînaient sur la table et y mit un impérial ; il gagna, gagna le paroli, gagna le six-le-va, mais perdit le coup suivant.

— C'est peut-être un doigt du ciel, pensa Sobud, qui me dit de m'arrêter, et pourtant si j'avais risqué un millier de roubles, au lieu de ce maudit impérial qui m'est tombé sous la main, je ne sais comment, et m'étais retiré après le troisième coup, j'emportais six mille roubles qui, joints à mes dix, en faisaient seize, et à vingt mille roubles j'aurais pu raisonnablement cesser de jouer.

— Mille, cinq cents, se dit-il tout bas, puis élevant la voix, il cria ;

— Trois cents roubles au roi.

Le roi gagna : Sobud plia le coin de sa

carte pour indiquer qu'il jouait paroli, gagna le paroli, plia de nouveau, mais perdit.

— Le diable en soit, s'écria-t-il, il eût fallu me retirer plus tôt. — Mille roubles au cinq ! il faut être reconnaissant à ce qui nous a servi une fois.

Le cinq perdit.

— C'était évident, se dit Sobud, ce qui réussit une fois ne réussit pas une autre ; du calme, remettons-nous au premier jeu, risquons d'un seul coup les quatre mille roubles qui me restent de mon gain.

Plus d'une demi-heure se passa sans qu'il eût l'occasion de répéter le coup par lequel il avait débuté. Il se décida à l'avancer d'un tour et joua deux mille roubles sur la troisième passe. C'était une dame, il gagna ; la laissa pour le coup suivant, et perdit.

— Quelle heureuse inspiration j'ai eue de ne pas risquer davantage ! Ma veine cède visiblement ; elle recule d'un pas à chaque coup.

J'ai deux mille roubles de gain, c'est un intérêt raisonnable de mon capital. Il faut cesser ; un autre jour je puis gagner autant, ou plus !

Ce disant, il promena ses yeux autour de lui. L'aspect du luxe qui y régnait lui donna le vertige, et les mots : — Mille roubles à l'as ! tombèrent involontairement de ses lèvres.

L'as gagna.

— Deux mille à la même, cria-t-il, mais cette fois l'as perdit :

—Baste ! se dit-il, j'emporte les mille roubles et vais jouir de la vie pendant un mois au moins. Il prit congé de la société et partit.

Heureux de son gain, quelque modeste qu'il fût, Sobud courut faire des emplettes. Il s'acheta un chapeau luisant chez Zimmermann, une montre et une chaîne chez Winterhalter, et, comme il faisait beau, il s'invita à une partie de campagne, s'installa fièrement dans un *droshki*

rond et, promettant un bon pourboire au cocher, il se fit conduire aux Iles avec la vitesse qui sied à un homme qui commence à être bien dans ses affaires. Le bruit des pas du cheval sur le bois de l'immense pont de la *Trinité* flatta agréablement son oreille, et ce ne fut pas sans une certaine satisfaction de lui-même qu'il dépassa les calèches et les voitures, allant dans la même direction.

Il se fit descendre au théâtre français de Kaminoï-Ostrow, prit un billet de fauteuil, et, croyant qu'on n'avait des yeux que pour l'admirer, il promena ses regards avec une nonchalance prétentieuse sur les loges remplies de l'élite de la société de Saint-Pétersbourg, sur les pâles beautés de la Néva, relevées par leurs brillantes toilettes. Il salua quelques grands fonctionnaires qui, tout en ne le connaissant pas, lui rendirent le salut, auquel ils lui croyaient quelques droits. Puis, apercevant son chef de section dans un rang éloigné, il alla lui tendre la

main, que celui-ci accepta, non sans être surpris de cette familiarité. A l'un de ses voisins, qu'il n'avait vu qu'une fois ou deux en sa vie, mais qui fut trop interdit pour lui refuser sa demande, il emprunta sa lorgnette, et, la braquant tantôt sur un point et tantôt sur un autre, il distribuait au hasard un sourire à l'un, une inclinaison de tête à l'autre, simulant ainsi de bonnes et nombreuses relations dans le monde. Il parvint enfin à attirer l'attention sur lui par la distraction avec laquelle il écoutait la pièce. Avec une contrariété qu'il s'appliquait à rendre visible, il haussait les épaules lorsque les autres applaudissaient, souriait dédaigneusement au milieu de l'attendrissement général, relevait avec emphase la moindre faute ou la moindre invraisemblance, en s'agitant sur son siége, comme s'il ne pouvait s'y tenir; lorsqu'on riait en signe de désapprobation, les sifflets étant prohibés en Russie, Sobud allait plus loin, il applaudissait.

Il laissa même échapper un éclat de rire au moment où des sanglots se faisaient entendre dans la salle.

— Quel est ce sévère appréciateur ? se demandaient les uns. — Quel est cet homme blasé ? disaient les autres. — Quel est cet original ? pensaient quelques-uns.

Madame Paschaloff s'était détournée plusieurs fois pour regarder Sobud. Seule dans sa loge, elle devait nécessairement chercher des distractions dans la salle. Elle passait pour une femme sensible, quoique déjà au déclin de ses beaux jours. Les rivières de diamants qui serpentaient autour de ses bras opulents attiraient l'attention de tous. Fatigué de son ingrate manœuvre, Sobud la prit pour point de mire, charmé de mettre fin au pélerinage fatigant de ses regards. Madame Paschaloff n'était pas femme à détourner ses yeux devant les yeux d'un jeune homme ; elle essuya

les feux de Sobud avec une fermeté inébranlable. Se souvenant d'avoir été belle femme, elle se trouvait flattée de l'effet qu'elle produisait sur un jeune homme dont elle croyait être vue pour la première fois. Elle rendit regard pour regard, et s'épanouit dans un ravissement qu'elle eut peine à cacher. Ses yeux petillèrent, et ses joues se colorèrent, légèrement d'abord, beaucoup trop ensuite, son imagination aidant.

Le rideau tomba et la salle commença à s'évacuer. Sobud suivit madame Paschaloff à une distance respectueuse, la vit revêtir son mantelet de cachemire blanc aux belles franges, se jeter dans une brillante calèche, accompagnée de deux magnifiques laquais, et prendre la route d'Élaguine où elle occupait une charmante villa.

Depuis ce jour, Sobud n'eut pas d'autre but de promenade qu'Élaguine. Il y allait qu'il fît froid ou chaud, qu'il fût libre ou affairé. Les

excursions dans cette île devinrent pour lui la seule occupation et le seul plaisir. Il passait et repassait devant la villa de sa Dulcinée, sans savoir comment il pourrait y pénétrer; madame Paschaloff ne recevait que des intimes, comme c'est assez l'usage à la campagne, et Sobud n'en connaissait pas un seul parmi ceux-là. Un reste de timidité le portait à ne pas laisser voir ouvertement qu'il la recherchait. Il ne se montrait que juste autant qu'il fallait pour ne pas se faire oublier. En revanche, il ne manquait pas une seule représentation au théâtre de Kaminoï-Ostrow dont madame Paschaloff était une des habituées; mais là, le langage des yeux était le seul permis et, quelque expressif qu'il devint bientôt, Sobud ne voulait pas se borner à si peu et cherchait le moyen de parler à l'objet de ses calculs d'ambition. — Tout vient à point à qui sait attendre, se disait-il, et il attendait; mais les semaines et bientôt les mois s'écoulèrent, sans lui offrir la moindre

chance heureuse. Il s'avisa alors d'un stratagème. Madame Paschaloff se promenait parfois seule avec un épagneul dans le jardin du palais. Sobud, lui aussi, avait un chien fougueux, prêt, au premier signe de son maître, à se jeter sur les hommes ou sur les bêtes, mais de préférence sur de plus faibles que lui. Il amena donc un jour son complice à Élaguine et se cacha avec lui, à l'heure où madame Paschaloff avait l'habitude de sortir. Dès qu'il la vit paraître, Sobud lança son chien, et madame Paschaloff poussa un cri terrible au gémissement plaintif de son petit épagneul. Sobud accourut à son secours, et d'un seul coup de canne il étendit par terre son chien, qu'il sacrifiait ainsi à la circonstance, afin de ne pas laisser soupçonner qu'il eût apprêté tout ce drame.

Madame Paschaloff, à peine remise de sa frayeur, se confondit en remerciements, et Sobud, en relevant le favori de cette dame, se félicita qu'il ne lui fût arrivé aucun mal, et solli-

cita l'honneur de le porter jusque chez elle. La conversation s'engagea sur la position de Sobud dans le monde. Madame Paschaloff l'écouta avec intérêt, lui devant la conservation de l'être qui lui avait été le plus cher depuis son mari. Elle crut ne pas assez reconnaître le service de Sobud en l'invitant à venir prendre le thé chez elle. Sobud ne se laissa pas prier, comme on peut le croire, et la connaissance une fois faite, il n'était pas homme à ne pas en profiter.

Quelques mois se passèrent. Sobud avait un chapeau blanc et un chapeau noir, un paletot brun, un zibounn bleu et un tweed gris, une calèche et un droshki, un Saint-Stanislas et une Sainte-Anne. Il était gentilhomme de la chambre, chef de bureau; mais on chuchotait sur son passage et on parlait des 35,000 roubles, prix

d'une noce illégitime. On est si mauvaise langue à Pétersbourg, et les grandes villes ne sont pas moins cancanières que les petites ! Mais si Sobud avait des ennemis, par dépit ou par envie, par haine ou par mépris, il avait pour amis les amis des hommes riches, qui ne demandent pas d'où vient la lumière qui éclaire, l'argent qui les fait vivre ou s'amuser, et lui-même se consolait par cette idée que l'homme qui réussit a toujours des jaloux.

Mais tout passe dans ce monde, le bien comme le mal. De même que l'infortune de Sobud avait fait place à son bonheur, ce bonheur ne dura qu'une saison. Au début de l'hiver, madame Paschaloff était rentrée à son hôtel de ville, et un soir qu'elle se tenait devant la cheminée, dans l'attente de la voiture qui devait la mener au bal, le feu prit à sa belle robe de crêpe brodée et consuma son corps, avant qu'on lui eût porté secours, avant qu'elle eût songé à son testament.

Renaissant à la vie et au plaisir dans les bras de Sobud, elle avait moins que jamais pensé à la mort. Sa fin subite réjouit plus qu'elle ne consterna ses parents, qui avaient été à un haut point scandalisés de sa liaison avec Sobud; elle égaya beaucoup toute la ville qui s'abandonna au plaisir de médire, et se plut aux malins rapprochements qu'offrait si bien la circonstance, véritable bonne fortune pour une ville aussi pauvre en accidents et aussi avide de caquets que Saint-Pétersbourg. On ne tarissait pas en méchants quolibets sur le feu vulgaire de la cheminée dévorant les feux tardifs, mais d'autant plus violents, de madame Paschaloff, qu'on disait trop corpulente pour avoir pu être consumée en entier.

Comme on le pense bien, le plus malheureux dans cette affaire, Sobud, ne fut pas ménagé ; on pleura son bien-être compris dans l'incendie de madame Paschaloff, et l'on menaçait de ses persécutions toutes les vieilles

femmes qui ne voulaient pas faire chorus avec la médisance.

Lui-même, en attendant, était en proie au désespoir le plus violent. Seul, les bras derrière le dos, la tête penchée, on le voyait se promener des heures entières sur les quais de la Néva et, si tout le monde le regardait, personne ne le saluait ni ne l'abordait. Sa carrière était ruinée et sa réputation plus que compromise; ceux-là mêmes qui le fréquentaient jadis, alléchés par sa nouvelle fortune, sans s'enquérir de sa source, le fuyaient aujourd'hui avec dédain; il ne rencontrait partout qu'indifférence ou hauteur. Il vit qu'il était inutile de tenir tête à l'orage du moment que sa ruine ne lui permettait pas de la relever et il résolut de venger son infortune en cherchant un emploi qui lui donnât la faculté de rendre aux autres une partie du mal qu'il avait enduré, et en même temps qui lui assurât le luxe devenu pour lui désormais indispensable.

Il écrivit au général Dvoïnoï qu'ayant perdu tout appui et tout espoir, il se livrait bras et pieds liés à la disposition de Son Excellence, désirant être employé utilement au service de Sa Majesté. Le général lui fit une réponse des plus courtoises, et le pria de passer chez lui dans les huit jours. Sobud fut exact au rendez-vous, et le chef de la police secrète, après s'être confondu en salutations et l'avoir fait asseoir, lui dit :

— Je vous demande pardon, monsieur, de ne pas avoir répondu à votre offre qui m'honore, avec l'empressement que j'aurais voulu y mettre, mais n'ayant pas le plaisir de vous connaître, j'ai dû, ainsi que me le prescrivent mes fonctions, prendre des renseignements sur vos antécédents qui, à ma grande satisfaction, ont tous été à votre avantage. Le gouvernement vous saura gré de la confiance que vous avez placée en lui, il est

enchanté de prouver qu'il sait utiliser et récompenser les hommes d'un talent véritable. Vous savez, monsieur, plusieurs langues, le français, un peu d'anglais et beaucoup de polonais; cette dernière surtout vous sera d'un grand secours et, puisque vous m'avez exprimé le désir d'être placé loin de Pétersbourg, vous irez, monsieur, à l'étranger, soit à Londres, soit à Paris, à votre choix, ou plutôt, vous alternerez votre résidence entre ces deux villes.

Avec l'esprit pénétrant dont vous a doué la nature, vous pourrez nous rendre, monsieur, de grands services. Vous avez déjà de bonnes dispositions et, je n'en doute pas, vous acquerrez bientôt l'expérience qui complète l'homme politique. C'est à l'étranger, et non point ici que se trouvent les ennemis les plus dangereux de Sa Majesté. Nous ne saurions trop les surveiller. Rappelez-vous, monsieur, ces deux mots de notre souverain. Il a dit un

jour au secrétaire d'Etat Tourkoul : « Les émigrés polonais m'ont tant fait de mal à l'étranger par leurs écrits, que le sort de Varsovie n'a été plus d'une fois suspendu qu'à un cheveu. » Au sortir de la campagne de Pologne, Sa Majesté s'est écriée : « Les émigrés polonais mourront de faim ou deviendront fous dans l'exil. »

C'est à vous, monsieur, de sauver Varsovie du sort qui la menace, et de faire que la prophétie du tzar, à l'égard des réfugiés polonais, s'accomplisse. N'oubliez pas que tant qu'ils vivent et agissent, Sa Majesté n'est pas tranquille. Réduisez-les par la faim ou par la misère, qu'ils se rendent ou qu'ils meurent, peu importe. Je vous préviens que le gouvernement anglais ne vous aidera point; vous verrez si vous pouvez vous entendre avec la police de Paris. N'attendez non plus aucun secours de la part de nos ambassades, elles ne peuvent que vous souhaiter tout le succès imaginable, mais elles ne sauraient, sans se compromettre,

vous seconder ouvertement dans vos entreprises. Ne vous fiez donc qu'à vous seul et ne comptez que sur notre assistance. Tout secours que vous réclamerez de nous vous sera accordé, et les récompenses ne se feront pas attendre ; vous savez que Sa Majesté est la générosité même. Soyez prudent et heureux, c'est là tout ce que nous vous demandons. Vous aurez eu tous les mérites dès que vous aurez le succès pour vous. Que le monde sache qu'on n'échappe nulle part à la colère et à la justice du tzar, et que les frontières ne sont pas des limites à son pouvoir. Tenez-moi au courant de tout ce que vous entreprendrez, comme en général de toutes les particularités relatives à la position de nos ennemis. Vous devez veiller sur les anciens sujets russes, plus encore que sur les Polonais proprement dits. Ils ont le plus de droit à notre sollicitude, et l'empereur ferait tout pour ramener à lui ces brebis égarées.

Bon voyage donc, et bonne chance, dit le

général à Sobud. Puis il lui remit un passeport, une lettre de change de dix mille roubles sur une des premières maisons de Paris, le reconduisit jusqu'à la porte et lui cria encore une fois : « Bon voyage. »

II

Les frères Toungoussof se trouvaient en Italie, lorsque la révolte de 1825 éclata à Saint-Pétersbourg. L'aîné, Ignace, était légèrement compromis dans cette conspiration et s'était réfugié en France, dès la première nouvelle des incarcérations qui suivirent ce soulèvement. Son frère, Étienne, rentra en Russie, pour y travailler au salut d'Ignace, mais dès que celui-ci eut appris que son nom était porté sur la liste des conjurés, il refusa de rentrer dans son pays, pensant, et non sans fonde-

ment, qu'en Russie l'accusation équivalait à la condamnation; il était trop heureux de pouvoir échapper à la peine et aux tourments qui l'attendaient en Russie, en restant à l'étranger.

Le gouvernement russe, comptant sur les bons rapports qu'il entretenait dans ce temps avec le gouvernement français, demanda l'extradition ou au moins le renvoi de Toungoussof, mais il obtint cette réponse, aussi courte que digne : que le réfugié était inviolable en France, et que l'extradition ou même l'expulsion des criminels politiques étaient contraires aux usages français. Les biens d'Ignace furent confisqués au profit de son frère, son unique héritier, mais celui-ci lui restitua fidèlement toute leur valeur, assez importante pour lui assurer une existence aisée, s'il eût su s'arranger en conséquence; mais ne voulant pas vivre sur son capital, il eut recours pour augmenter ses revenus, à des entreprises indus-

trielles qu'il exploita avec plus d'intrépidité que de savoir ou de bonheur, et vit bientôt fondre entre ses mains tout son avoir. Son frère accueillit cette nouvelle épreuve avec courage, et derechef accourut à son aide. Le séjour de la Russie lui devenant au surplus insupportable depuis qu'il n'avait plus son frère près de lui, dès qu'il eut connaissance des malheurs qu'Ignace avait éprouvés et des souffrances qui l'attendaient, il ne consulta que son cœur, réalisa tout ce dont il pouvait disposer et vint se fixer auprès de son frère. Avec de l'ordre et de l'économie, ils eurent bientôt réglé leurs affaires, et vivaient ainsi, heureux depuis plusieurs années, lorsque la santé d'Étienne l'obligea, en 1834, de faire un voyage en Italie. Ignace resta à Paris dans un isolement à peu près complet. Il n'entretenait presque point de relations avec les Français, et ses compatriotes continuaient à l'éviter, à tel point qu'ils fuyaient sa vue seule ; les plus libéraux d'entre eux qui

osaient le saluer, le faisaient avec cet air qui voulait dire : Ne nous abordez pas, vous nous compromettriez : craignant d'avoir les mouchards russes à leurs trousses, ils pensaient sans doute que le tzar n'avait rien de mieux à faire que de s'informer de leurs liaisons et passe-temps en pays étrangers. Cette pusillanimité est tout à fait russe, car les individus des autres nations, loin d'avoir peur des réfugiés de leur pays, les estiment et croiraient se déshonorer en les évitant.

Toungoussof fut donc on ne peut plus surpris en recevant le billet que voici :

« Monsieur,

« Un compatriote qui a toujours eu pour vous la plus grande admiration et qui aujourd'hui se trouve comme vous, réfugié en France, vous demande l'honneur de faire votre connaissance et vous prie de lui indiquer l'heure

à laquelle il pourra venir vous présenter ses hommages.

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

SOBUD. »

Depuis neuf ans, le gouvernement russe avait abandonné toute poursuite contre Toungoussof, et le laissait parfaitement tranquille. Sa position était assez bien établie en France, pour qu'il n'eût à craindre aucune espèce d'espionnage. Il ne put donc qu'être enchanté d'apprendre qu'il allait avoir un confrère dans l'exil qu'il pourrait guider et conseiller; il considérait comme un devoir de mettre à son service l'expérience qu'il avait acquise dans l'émigration. Il répondit avec affabilité au billet qu'il venait de recevoir, et se mit à la disposition entière de son correspondant inconnu.

Depuis sa nomination, Sobud avait pris

toutes les allures d'un homme important et était devenu méconnaissable à ses propres yeux. Beau comme Apollon, il se croyait imposant comme Jupiter. Considérant sa mission comme une mission de haute diplomatie, sa physionomie avait contracté à cette idée une expression de ruse et de finesse qui le rendait gai, dispos, et faisait errer sur ses lèvres un sourire permanent de béatitude. Se sachant appuyé par le gouvernement, il se sentait fort et avait adopté une assurance propre à déconcerter celui même qui aurait pénétré les replis les plus cachés de sa ténébreuse conscience.

Ce fut donc avec la facilité d'un homme du monde et la gravité d'un homme d'Etat que Sobud entra chez Toungoussof. Il s'excusa de la liberté grande qu'il prenait de s'imposer à sa connaissance, mais il avait pensé que la position hautement indépendante que s'étaient faite MM. Toungoussof frères imposait à tout nouvel émigré russe l'obligation de rechercher leur

appui. Il raconta comme quoi, n'ayant pas ôté un jour son chapeau devant l'Empereur, et cela par pure et simple préoccupation, il avait été envoyé aux arrêts, comme un simple soldat. Il avait, disait-il, conçu dès cette aventure un tel mépris de l'Empereur, un tel dégoût du régime russe qu'il avait résolu d'émigrer, trop heureux de pouvoir emporter avec lui de quoi vivre à l'étranger sans inquiétude.

A la suite de ce récit, fort vraisemblable du reste, et qu'il avait forgé d'avance pour motiver sa présence à Paris, Sobud raconta une quantité d'anecdotes sur Nicolas, plus intéressantes les unes que les autres et qui peignaient trop bien le despote du Nord pour avoir été inventées. Il parla avec une si grande indignation de toutes les institutions politiques de la Russie, de l'aveuglement et de l'arbitraire qui présidaient à tous les actes du tzar, et donna sur des faits isolés, qui intéressaient Toungoussof des renseignements si exacts et si désobligeants

pour le gouvernement russe, que quiconque l'aurait écouté en ce moment, tout en étant au courant de sa mission, aurait pensé sans doute qu'il trahissait ceux qu'il devait servir.

Passant de là à la position particulière de Toungoussof, Sobud lui fit des reproches patriotiques sur l'inactivité dans laquelle il se renfermait, sur le tort qu'il avait de ne pas utiliser dans l'intérêt de la cause libérale les grands talents qu'on lui connaissait; et disant que la presse était la seule arme des faibles civilisés contre les forts ignorants, il ajouta que c'était pécher grandement que de ne pas y avoir recours : à ce sujet, il déroula tout un plan de conduite qu'il se proposait de suivre.

Toungoussof ne put être que très-reconnaissant à Sobud de toutes les nouvelles qu'il lui apportait et le fut même pour les conseils qu'il lui donnait. Il le remercia donc de lui avoir procuré sa connaissance et le pria de la continuer.

Sobud réalisa ses promesses; il s'ouvrit un

accès aux journaux de Paris et les eut bientôt inondés d'articles sur la Russie qui respiraient une haine si profonde pour Nicolas, que ceux-là mêmes qui les accueillaient crurent devoir lui en faire des observations en l'engageant à plus de modération. Il ne manqua pas de faire voir ces articles à Toungoussof, afin de le raffermir dans ses bonnes dispositions pour lui; mais en même temps, et sous main, pour atténuer l'effet défavorable de ces publications, dans l'esprit du public, il faisait parvenir, par une autre voie, à ces mêmes journaux des renseignements faux ou inexacts sur la Russie, qui devaient servir à démontrer aux lecteurs la crédulité et le peu de discernement des feuilles de Paris, et à prouver aux Russes que les journaux français étaient trop mal informés pour être juges compétents de tout ce qui avait trait aux affaires russes. Comme on se le figure, cette partie de sa polémique devait rester inconnue, et Sobud se garda bien de s'avouer l'auteur de

ces réfutations indirectes que complaisamment il s'adressait à lui-même.

En peu de temps il eut gagné la confiance de Toungoussof, et pour mériter son amitié, il rechercha tous les moyens de lui être utile; il trouva en effet une quantité d'occasions pour lui rendre de petits services. Toungoussof se plaignant un jour de ce qu'il n'avait pas de cheval de selle à lui, Sobud s'en acheta un et le mit à la disposition de son ami. Les restaurants de Paris n'avaient ni mets, ni vins si délicats que Sobud n'en régalât Toungoussof, et comme celui-ci lui faisait une fois des reproches sur des prodigalités si peu conformes à la position d'un émigré, Sobud lui répondit philosophiquement : « Vivons, après nous il en restera toujours assez. »

Toungoussof, qui n'était plus assisté de son frère, se laissa aller à l'élan que Sobud cherchait à lui imprimer; il sentit se réveiller en lui ses

anciens goûts de luxe, et surgir de nouveaux goûts de dissipation. Il fit des dettes; et pour les payer, Sobud l'entraîna à jouer, mais, grâce à la Providence qui veille sur les infortunés, au bord de l'abîme, au lieu de perdre, Toungoussof gagna et s'arrêta juste à temps pour ne pas lasser le sort : l'espoir de Sobud fut ainsi détruit, car il avait déjà combiné tout un plan de ruine contre la fortune et l'honneur de Toungoussof. Une fois replongé dans la misère, il espérait lui faire commettre quelque action déshonorante qui l'aurait forcé à déserter Paris pour quelque endroit où il n'aurait trouvé ni les mêmes ressources ni les mêmes plaisirs. Dans le cas où il eût échappé à ce piége et que son honneur fût resté intact, Sobud avait préparé une espèce de proposition du gouvernement russe à Toungoussof et qui devait lui être communiquée par un tiers, lui offrant la grâce et le repos pour le reste de ses jours, s'il voulait venir les passer en Russie, et cela uniquement pour évi-

ter le mauvais exemple de l'émigration. Inutile de dire que cette promesse, étant fausse, n'aurait pas été tenue; mais aujourd'hui, que l'étoile de Toungoussof avait renversé le premier projet, Sobud comprit tout le côté faible de sa seconde combinaison et vit qu'il ne saurait jamais trouver de garantie suffisante pour inspirer de la confiance. Il s'arrêta enfin à une nouvelle machination, et venant trouver Toungoussof, il lui dit :

— Mon cher ami, puisque vous voilà en gain, il faut en tirer parti et nous donner quelque plaisir. Vous n'êtes jamais allé à Londres, or quiconque ne connaît pas l'Angleterre, ne peut s'appeler un homme politique, et son instruction n'est pas complète. Faisons un tour dans ce pays, peu de jours nous suffisent, et je vous réponds de vous les faire bien employer ; je connais Londres à fond et vous servirai de *cicerone*.

La proposition sourit fort à Toungoussof,

après l'avoir accepté, il écrivit aussitôt à son frère qu'il serait de retour dans quinze jours; il allait, disait-il, passer ce temps à Londres en compagnie de son nouvel ami, un compatriote charmant, plein d'instruction, et de bonnes tendances.

Arrivés à Londres, Sobud fit voir à son ami en peu de jours toutes les curiosités de cette capitale, depuis le parlement jusqu'à l'opéra et depuis le Musée jusqu'au Vauxhall. Ce fut alors le tour des environs; après une visite à Windsor et à Hamtencourt, Sobud voulut faire connaître à Toungoussof la Tamise dans son ensemble et ses détails; il proposa de passer quelques jours entre Greenwich et Blackwall, entre Woolwich et Gravesend. Arrivés à ce dernier endroit, on fut d'avis de se reposer et de prendre quelques bains. Le lendemain, comme ils se promenaient sur la plage, Sobud offrit à Toungoussof de visiter un navire qu'on voyait en rade

et sur la beauté duquel il avait déjà attiré son attention. Un bateau qui stationnait à quelques pas de là les conduisit. En arrivant à bord, Sobud demanda en anglais au capitaine la permission de visiter le navire ; celui-ci lui répondit dans la même langue qu'il serait enchanté de leur en faire les honneurs. Après avoir parcouru le pont, ils descendirent dans les cabines ; et, comme Toungoussof entrait le premier, la porte se ferma sur lui pour ne plus s'ouvrir. Il cogna, appela, cria, ce fut en vain, le vent emportait ses cris, car on avait levé l'ancre et pris le large. Sobud revint seul à Gravesend et de là à Londres et puis à Paris.

III

Etienne Toungoussof revint de l'Italie trois mois après le départ de son frère pour Londres; il fut nécessairement très-surpris de ne pas le trouver de retour, plus étonné encore de n'avoir de lui aucune nouvelle, pendant que Sobud habitait paisiblement Paris. Ayant appris l'adresse de ce dernier, il courut chez lui, et, ne le trouvant pas à la maison, il résolut de l'attendre. Le concierge qui avait reconnu en lui un compatriote de Sobud, lui offrit la clef de son appartement. Il y monta et s'y in-

stalla un cigare à la bouche. Trois quarts d'heure s'écoulèrent sans que personne ne vînt; mais décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir éclairci le mystère de la disparition de son frère, Toungoussof entra dans le cabinet de Sobud pour y prendre un livre, mais il n'y trouva que des papiers étalés sur la table. Machinalement il y jeta les yeux, et fut frappé du ton officiel qui y régnait : c'étaient des brouillons sans adresse sur des sujets de politique générale, et dont il ne put deviner la destination. Sa curiosité une fois excitée, il vit un tiroir de bureau entr'ouvert, et ne put résister à la tentation d'y porter la main. Il en tira un grand dossier qu'il se mit à feuilleter. Le timbre de la troisième section de la chancellerie de l'empereur, la signature de Dvoinoï lui apparurent sur quelques-uns des feuillets entrecoupés par des copies de rapports qui provenaient de Sobud. Toungoussof comprit enfin qu'il était dans le repaire d'un espion, et impa-

tient de connaître la nature des relations qu'un tel homme avait avec son frère, il retira la clef de l'appartement, s'y renferma à double tour, et lut ce qui suit :

N° I. Londres, le 15 octobre 1855.

VOTRE EXCELLENCE,

Arrivé à Londres depuis huit jours, j'ai déjà étudié le terrain sur lequel votre confiance a daigné m'appeler. Les conversations que j'ai eues avec des personnes qui nous sont dévouées m'ont convaincu qu'il n'y avait presque rien à faire ici. La plupart des Polonais réfugiés en Angleterre se contentent de la paye que leur fait le gouvernement anglais, et ne possèdent aucune ressource qu'on pourrait leur enlever. Leur nombre ne dépasse pas cinq cents, et, quoiqu'ils soient divisés dans leurs opinions politiques, les membres de chaque parti sont trop bien liés ensemble pour qu'on puisse se

flatter de jeter le désaccord parmi eux. L'émigration polonaise a eu le temps de s'épurer, comme elle le dit, en rejetant de son sein les personnes suspectes, et l'on ne saurait compter sur des conversions même individuelles. Ceux d'entre eux qui avaient de la fortune dans leur propre pays, et par conséquent des habitudes plus larges, se sont faits aux privations que leur position actuelle leur impose. De plus, ils ont été pour la plupart condamnés en Pologne à des peines trop graves pour qu'ils se fient désormais à une amnistie quelconque. Jouissant de la protection de plusieurs Anglais influents, ils ne présentent aucun côté vulnérable. Ils sont tous trop peu littéraires pour que nous ayons à nous inquiéter de ce qu'ils peuvent publier en anglais, et qui ne serait, du reste, jamais lu chez nous. Toutes les tentatives donc que je ferais ici ne sauraient que me compromettre, m'exposer à des dangers inutiles, et nuire à l'activité que je puis déployer à Paris.

Je crois donc pouvoir faire usage de la permission que vous m'avez accordée, en me transportant en France.

No II. Paris, le 15 novembre 1833.

VOTRE EXCELLENCE,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire entrevoir dans mon rapport n° 1, en date de Londres le 13 octobre 1833, je me suis rendu à Paris, et me flatte d'avoir bien profité du mois que j'y ai passé. Par des liaisons adroitement ménagées, je me suis procuré accès à la presse quotidienne, et me suis mis au courant de ses rouages et de son économie. Je ne vois aucune utilité à soudoyer les journaux, persuadé qu'on pourra les amener à nous servir malgré eux et *gratis*. N'ayant aucune connaissance de la Russie, ils accueillent facilement les articles qui portent la couleur locale, sans pouvoir distinguer le vrai du faux, et il suffit de simuler

le blâme contre notre gouvernement pour leur faire agréer un jour ou l'autre des louanges déguisées. En tout cas, on pourra ruiner leur crédit en les inondant de fausses nouvelles, ou en leur faisant exprimer des raisonnements dénués de fondement. J'espère d'autant plus réussir sur ce terrain, si peu exploité par mes devanciers, que je n'y vois pas d'antagoniste sérieux. Il y a très-peu de Polonais admis dans les journaux français, et comme ceux-là mêmes qui y travaillent ne connaissent pas la Russie, leurs déblatérations criminelles contre notre gouvernement sage et paternel ne peuvent nous faire aucun tort. Les ouvrages dont ils ont inondé la France et qui ont tant déplu à Sa Majesté impériale, sur la révolution polonaise et la guerre qui en a fait justice, ont fait leur temps et ne se reproduiront plus.

Lettre du général Dvoinoï à M. Sobud.

Saint-Pétersbourg, le 30 novembre 1855.

MONSIEUR,

Je vous accuse réception de vos deux rapports. Je crois que vous avez trop tôt désespéré de Londres, mais j'attends de plus amples nouvelles sur ce que vous ferez à Paris, pour me prononcer à ce sujet définitivement. Je crains qu'un examen superficiel ne vous ait fait porter un jugement trop précipité sur la presse de Paris. Ses attaques perpétuelles contre l'empereur, déplaisent à S. M. à un haut point, et il n'y a pas de sacrifice qu'Elle ne fasse pour s'assurer du silence des journaux français.

Serrez de près les Polonais, et tâchez de vous mettre en relation avec les réfugiés russes à Paris.

Rapport de Sobud au général Bosinoï.

No III. Paris, le 28 novembre 1833.

Votre Excellence,

J'ai fait la connaissance de divers Polonais dans des positions et des partis différents. Les quelques ambitieux qui ne supportent l'exil qu'avec répugnance ne comptent que sur le secours de l'étranger ou de leurs compatriotes pour rétablir leur pays. Des personnes peu influentes et qui n'ont aucun moyen d'existence seraient prêtes à rentrer en Russie. Je crois qu'il vaut mieux laisser les plus capables d'entre eux à l'étranger, afin qu'ils servent de noyau au parti russe, au sein de l'émigration polonaise. On fera en sorte d'augmenter ce parti. Il serait à désirer qu'on mît à ma disposition une somme plus ou moins considérable, pour le service de S. M., car c'est de l'argent qu'il faut attendre les plus grands résultats. Je

crois de mon intérêt, comme de celui du bien public, de me retirer derrière les gens que je ferai agir, me réservant d'intervenir dans des cas importants. Mon inactivité ne sera donc qu'apparente. Je viens d'être bien accueilli par un des frères Toungoussof, auquel j'avais demandé une entrevue.

Du même au même.

N° IV. Paris, le 12 décembre 1833.

VOTRE EXCELLENCE,

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai reçu votre bienveillante lettre, en date du 30 novembre 1833. Votre Excellence verra, par mon rapport, n° 3, que j'ai prévenu ses intentions en me mettant en contact avec des Polonais, comme aussi avec l'émigré russe le plus important. J'ai, depuis, obtenu des renseignements exacts sur la position de sa fortune. J'ai dû renoncer à l'entraîner dans les affaires de Bourse, où j'aurais été sûr de le faire perdre, rien qu'en

le poussant à jouer; mais l'expérience qu'il a déjà acquise à ses détriments, le fait fuir cette utile institution. J'ai pensé alors à l'attirer dans une maison qui joue à coup sûr, mais ce moyen m'a paru trop dangereux. J'ai fait sonder ses créanciers sur leurs dispositions envers lui, car le train de vie qu'il mène en ma compagnie, lui a fait contracter des dettes. Un de ces messieurs qui a des rapports d'intérêts avec la Russie, serait disposé à le mettre en prison, à notre premier signe; mais cette dette n'est pas encore assez considérable pour qu'il ne puisse s'en libérer, lors même qu'elle serait accrue de tous les frais, judiciaires et autres, usités en pareille circonstance.

J'ai fait adroitement glisser ici, au ministère de l'intérieur, de mauvais renseignements sur le Polonais T***, qui était sur le point d'y obtenir une place lucrative. Comme il a été au service de la Russie, c'est un homme trop dangereux, pour que je ne cherche pas à l'éloigner d'ici par

tous les moyens. Son cousin est à la veille de faire un mariage avantageux. J'ai pris des mesures pour le faire avorter. J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence, que le réfugié K**, à Tours, reçoit des envois d'argent d'un négociant de Varsovie. Il serait bon de lui couper cette ressource.

Du même au même.

No V. Paris, le 4 avril 1844.

Toungoussof est fort de mes amis. Je l'ai entraîné à jouer, mais j'ignorais qu'il avait pour principe de faire au jeu, le contraire de ce qu'on lui conseillait ; cela a fait, qu'au lieu de perdre, il a gagné. Voulant reprendre ma revanche et donner à Votre Excellence un échantillon de mon savoir faire, je vous propose de prendre des mesures pour qu'un vaisseau russe se trouve à Londres dans le plus bref délai, monté par des hommes résolus qui vous répondent de Toungoussof, dès que je l'aurai livré entre leurs

mains; je suis persuadé de lui faire faire un petit voyage, et Votre Excellence se chargera de lui en faire faire un plus grand.

Lettre du général Dvoinoï à M. Sobud.

Saint-Pétersbourg, e 20 avril 1844.

J'approuve votre projet de vous emparer de Toungoussof. Il faudrait tâcher de l'enivrer pour être plus sûr de lui; mais vous ne vous dissimulez pas, je pense, les dangers auxquels vous vous exposez, si l'affaire ne réussissait pas. Les hommes que j'ai chargés de vous seconder, sont des hommes résolus et dévoués. Le navire Aquilon va partir pour Londres, et y attendra votre arrivée et vos ordres.

Du même au même.

Saint-Pétersbourg, le 8 juin 1844.

Vous trouverez sous ce pli une traite de quatre mille roubles, en récompense de votre habileté. Toungoussof vient d'être expédié en

Sibérie. Tâchez que cette affaire ne transpire pas. Il serait peut-être bon de vous absenter de Paris pour quelque temps, à moins que vous ne pensiez que votre départ donnerait l'éveil aux soupçons.

Ici s'arrêtait la correspondance que Toungoussof avait parcourue avec autant d'avidité que d'indignation. Il resserra soigneusement le dossier et s'empressa de fuir, avant que Sobud ne fût rentré. Il remit la clef de son appartement à la concierge et y joignit la carte de visite d'un Russe qu'il avait rencontré en Italie.

IV

Ignace Toungoussof, une fois débarqué à Saint-Pétersbourg, fut, pendant la première nuit après son arrivée, conduit avec une précipitation mystérieuse au cachot de la forteresse et jeté dans un de ces souterrains contre les murs duquel viennent se briser les vagues de la Néva, où l'on distingue à peine les reflets du jour des ténèbres de la nuit, où l'on n'entend ni l'heure du temps, ni le bruit de la ville, où rien ne vous garantit contre l'humidité et le froid, et où le prisonnier, laissé seul,

en proie à l'inquiétude sur le sort qui l'attend, n'obtient une lampe et une bible que grâce à de puissantes protections; un de ces gouffres enfin, où de jeune et de fort, on devient vieux et chétif, au bout de quelques mois; où le droit de mourir n'est accordé qu'à quelques grands criminels privilégiés.

On dépouilla Toungoussof de ses habits pour les remplacer par une chemise faite en toile qui sert à la confection des voiles, et qu'on ne change que tous les 15 jours, par un *armiak* en laine grise et des espèces de sandales. Ces objets appartiennent au gouvernement, et les geôliers, afin de mieux voler leur part, ont soin que le prisonnier ne les use pas (1). Une cruche d'eau et un morceau de pain noir compo-

(1) Un détenu, préoccupé de l'idée de quoi il vivrait en Sibérie, s'arrêta au projet d'y donner des leçons de danse, et se mit à répéter ce qu'il savait de cet art. Le geôlier, le surprenant à cet exercice, lui enjoignit de le cesser pour ne pas user la chaussure de la Couronne. Force lui fut d'abandonner ce passe-temps. Il pensa alors à la musique, et voulut se rap-

sent la nourriture journalière des reclus qui par *extra* seulement obtiennent de la viande hachée qu'ils mangent à l'aide de leurs doigts. Le pas de la sentinelle résonnant au-dessus de leur tête est leur seule distraction. Parfois le geôlier vient les appeler par les numéros de leur cachot pour s'assurer s'ils vivent encore ou s'ils sont présents. Les immondices restent en permanence et la vermine qui pullule dans le lit, prive le patient de la faculté de goûter du repos.

Un jour Toungoussof crut comprendre par quelques mots qui parvinrent jusqu'à lui qu'on attendait l'empereur et, pensant que la visite lui était destinée, il se mit à récapituler tout ce qu'il pourrait lui dire pour toucher son cœur et éclairer son esprit; mais, après avoir repassé dans sa mémoire toutes les belles vérités de la politique et de la morale, il se convainquit que

peler à la mémoire les différents airs qu'il savait. Le geôlier l'entendant siffler vint lui dire : — « Holà hé ! ne siffle pas, ou l'on te logera plus bas encore. »

ce serait perdre son temps que de les soumettre à un homme aveuglé par l'orgueil et l'ignorance; il résolut de se renfermer dans un morne silence. Son attente ne devait pas se réaliser. Un bruit inusité annonça bientôt, il est vrai, l'arrivée du tzar, mais ses pas dépassèrent le cachot et se perdirent dans celui d'un de ses voisins, d'où il ne lui arriva aucun son. Plus d'une heure le tzar resta enfermé avec le prisonnier qu'il venait interroger lui-même, ou plutôt le torturer de sa présence, et après s'être rassasié de la vue de ses souffrances, il repassa devant la porte de Toungoussof en s'écriant : « Comme il fait humide ici ! » Une heure passée dans ce royaume souterrain avait transi Sa Majesté de froid, et pas la moindre expression de pitié n'échappa de ses lèvres pour ceux qu'il retenait des années entières ensevelis dans cet infernal séjour.

Condamné par contumace, Toungoussof

ne fut jugé une seconde fois que pour la forme, et, comme lui-même ne se souciait guère de paraître plus innocent qu'il ne l'était, il ne nia pas sa participation à la conjuration de 1825. L'arrêt concernant sa déportation en Sibérie fut donc maintenu; mais, par une bonté inusitée de la part du gouvernement russe, ou, pour mieux dire par crainte d'ébruiter la manière peu loyale dont on s'était saisi de lui, Toungoussof ne fut pas confondu avec les autres condamnés et fut mené seul dans une voiture cellulaire jusqu'à Tobolsk. De là, on l'expédia à l'endroit désigné pour son exil.

Dans un désert de neige, où il n'y avait aucune habitation à cent verstes à la ronde, une espèce de demi-grotte et de demi-hutte qui dépassait à peine le niveau du sol, fut construite pour Toungoussof. On lui donna un fusil et une quantité de poudre pour laquelle il

devait fournir un nombre déterminé d'animaux ou de peaux. La chasse devait aussi pourvoir seule à son entretien. Quelques mois auparavant, il jouissait de toutes les douceurs de la vie parisienne, et aujourd'hui il était devenu colon et colon chasseur! — Il ne tarda pas à profiter de la liberté qu'on lui laissait, et armé de son fusil, il abandonna sa hutte, qu'un ours seul pouvait découvrir, et marcha au hasard devant lui.

A vingt verstes de sa demeure, il vit un cosaque qui tournait autour d'un toit en paille, qu'il reconnut pour être le toit d'une grotte pareille à la sienne. C'était en effet la hutte d'un autre exilé. Le cosaque appela celui-ci par son nom et, ne recevant pas de réponse, il vint regarder par l'ouverture qui servait de porte. —« Mort, s'écria-t-il, en faisant un mouvement du bras, bon sommeil ! » — Il remonta sur son cheval et le dirigea sur le toit qui céda sous ce poids; les poutres qui le soutenaient s'af-

faissèrent en même temps, le chaume s'aplatit et la grotte disparut; la demeure de l'exilé était devenue son cercueil. Un homme a vécu! — Le cosaque reprit sa route, et Toungoussof, qui venait d'assister à l'enterrement d'un de ses frères d'infortune, s'éloigna en pensant que tel était le sort qui l'attendait.

En sortant de chez Sobud, Étienne Toungoussof courut chez l'ambassadeur anglais et l'instruisit du rapt qui s'était fait à Gravesend sur la personne de son frère. Les renseignements qu'il donna furent si précis que l'ambassadeur le consola et lui promit que, si son frère vivait encore, il lui serait rendu. Il fit immédiatement part de ce fait à son ministère qui rédigea une note énergique au gouvernement russe, se plaignant de l'indigne violation du territoire britannique, et exigeant la mise

immédiate en liberté de Toungoussof et son renvoi à Londres. — Devant les indications précises et exactes du *Foreign-Office*, le gouvernement russe ne put nier la vérité et contester la justesse de la réclamation. Il demanda seulement du temps, pour sauver les apparences, et comme le grand-duc héritier allait se rendre en Sibérie, il fut chargé de gracier Toungoussof, en mémoire de son voyage.

L'empereur fit tomber toute sa colère sur le chef de la police secrète de ce que cette affaire avait pu transpirer, et le général Dvoinoï, pensant qu'il y avait de la faute de Sobud, lui annonça sa destitution. En attendant, Étienne Toungoussof avait dénoncé Sobud à l'émigration polonaise, et non-seulement toutes les portes lui furent fermées, mais ses jours mêmes étaient menacés. Le gouvernement français, pour prévenir les collisions, déclara ne pas tolérer des agents étrangers, et intima à

Sobud l'ordre de quitter la France sur-le-champ. Tout le monde donc s'alliait contre lui.

> Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel :
> Pour n'avoir pas vaincu, je me vois criminel

se dit Sobud, dans un accès d'enthousiasme littéraire. — Dans les grandes occasions il faut s'enfermer tête à tête avec soi-même et réfléchir sérieusement à ce qu'on doit faire.

Cela disant, il se barricada dans ce même appartement, dans lequel, quelques mois auparavant, s'était enfermé Étienne Toungoussof.

— Je suis battu, continua-t-il, mais Napoléon lui-même ne l'a-t-il pas été, et tous les grands capitaines n'ont-ils pas perdu des batailles? — J'étais bien fou de servir si loyalement un gouvernement assez fourbe, assez petit pour abandonner ses serviteurs au premier revers. — Mourons au moins, comme nous avons vécu, avec courage et résignation.

Quand le fil de la vie est embrouillé comme un nœud gordien, il faut le trancher. Mais comment? Un rasoir? — Fi donc, c'est de la boucherie. — Un pistolet? — Fracasser mon crâne, ce serait dommage. — Le poison? — C'est déjà mieux, mais comment m'en procurer? — Quelque peu de cuivre déposé dans du vinaigre en produirait un excellent et qui ne coûte guère. — Si, pourtant, je préférais m'asphyxier? — C'est bien là la mode parisienne, et toute mort venant par l'asphyxie la plus prompte est la meilleure...

Le monde ne m'a pas compris, j'étais fait pour être un grand homme d'État, ils m'ont fait mouchard. Si je m'en vengeais? Mais tous ces gouvernements sont trop petits pour oser braver la Russie ou s'appuyer sur un bras qui serait son ennemi. — A l'œuvre, à l'œuvre donc!

Sobud entassa des charbons dans son calorifère et l'alluma avec la correspondance de

Dvoinoï; puis il boucha hermétiquement toutes les issues et se coucha dans son lit pour mourir dans une position digne et résolue; mais l'oxygène tardait à s'absorber et les idées abondaient dans le cerveau de Sobud.

— S'avouer sitôt vaincu, se disait-il, n'est-ce pas de la pusillanimité, et d'où me vient cette fierté de vouloir me suicider parce que j'ai une tache à mon nom ? N'ai-je pas été un simple instrument aux mains de ces hommes qui se noient dans le luxe et dans les grandeurs et portent la tête haute quoique remplie de basses idées? Si je voulais devenir honnête homme, les issues me seraient fermées, mais si je suivais la voie du vice? N'y a-t-il pas un champ inexploité d'imbéciles et suis-je plus bête qu'un autre? Mais vivre, en attendant, de privations, d'humiliations, travailler comme un forçat, ou chercher des dupes pour finir un jour plus mal encore que je ne le puis maintenant... Oh! non.

En disant ces mots, il pressa de désespoir son coussin sur la bouche, et lorsqu'il voulut l'ôter, il n'était plus temps, le feu venait de s'éteindre. Il n'eut pas la force de se traîner vers la fenêtre, roula au bas de son lit et expira.

Trois mois après, Ignace Toungoussof revit Paris et son frère.

LA VIERGE DE KOURSK.

---

l'indépendance est la seule digne de l'homme, roi de la terre et des animaux; elle lui imprime le cachet de la distinction, sans lequel il n'y a pas de véritable beauté. Le joug courbe son port majestueux, qu'il l'attache à la charrue ou aux armes, il éteint la flamme de ses yeux, la fierté de son regard. Si l'excès de la liberté use la beauté avec la vie par la corruption, cet autre esclavage, il conserve une certaine grâce, qui est le reflet d'un passé brillant. En Russie même, on peut constater la différence des deux causes. Les populations des villages libres des *jamstschyks* (voiturins) présentent un aspect édifiant de santé et de vigueur, tandis que les serfs des petits propriétaires, exténués par le travail et les privations, sont laids et chétifs. Le recrutement enfin, cet impôt de sang, a fauché les plus beaux hommes, et l'armée vient reverser les maladies dans les campagnes, auxquelles elle ravit les bras les plus robustes.

Malédiction au peuple qui ne sait pas être

libre, le ciel le punit, en lui ravissant la seule consolation du pauvre et la fierté du riche, la beauté du sexe qui s'appelle beau par excellence. Un fait qui frappe de prime abord l'œil de l'observateur en Russie, c'est que l'homme y échappe à la défaveur qui pèse sur la femme : il est infiniment plus beau que sa compagne. Si la haute société fait exception à cette règle et compte des femmes réellement belles, n'est-ce pas parce qu'elle se soustrait à ce joug qu'elle contribue à faire peser sur les autres classes? le marteau souffre souvent moins que l'enclume.

Nathalie appartenait à cette race primitive, dont on retrouve encore çà et là quelques débris parmi les peuplades dégénérées de la Russie. C'était une de ces pures beautés slaves accomplies, qui tiennent le milieu entre les blondes et les brunes : moins incolores que les unes, plus blanches que les autres, on dirait

qu'elles ont été conçues au jour naissant ou à la nuit tombante. Le type châtain, si rare dans le Midi, est si répandu en Russie, qu'un historien croyait que les Russes tenaient leur nom de la couleur de leurs cheveux (1). Chez cette espèce de femmes, la blancheur éclatante de la peau est agréablement relevée par le teint de leurs cheveux qui n'est pas assez sombre pour former un contraste criant, pas assez clair pour ne faire qu'une nuance imperceptible. Des yeux bruns ou des yeux bleus, mais le plus souvent petits et languissants, des dents fines et vives sont les compléments éloquents d'une constitution toujours robuste, d'une incarnation toujours brillante.

Il faut remonter aux statues grecques pour retrouver l'opulence de ces formes, et c'est à peine si la palette de la splendide Italie avait des couleurs assez heureuses pour reproduire ces

(1) Tatystchef. *Roussoi* veut dire en russe châtain.

physionomies. La belle du Titien en approche, mais ses cheveux ont un reflet d'or qui rappelle le type grec, son œil est plus ouvert et le buste plus court que ne l'ont les Russes. C'est une remarque à faire que chez les Russes la partie supérieure du corps est relativement plus allongée que la partie inférieure, ce qui fait que les plus petits d'entre eux paraissent grands, tant qu'ils restent assis.

Dans mes longs pèlerinages, je ne me rappelle avoir rencontré qu'une seule de ces beautés châtaines, qui tenait précisément le milieu entre l'idéal du Titien et les femmes russes. C'était à Rome. J'avais passé la grasse matinée à contempler les œuvres de Dominique et de Guido Reni, des Carraccio et de Salvator Rosa, et le soir, je m'étais rendu au théâtre. Devant moi, dans une loge, était une Romaine qui contrastait singulièrement avec ses compatriotes. Plus animée que les femmes de Guido, elle était moins aérienne que la

Vénus de Corrège. Cette vue me reporta dans mon pays, en résumant mes souvenirs et mes récentes impressions en une réalité enchanteresse. A Rome, une femme châtaine pourrait paraître tombée du ciel, un jour où il est moins éclatant qu'à l'ordinaire : c'était sans doute une fleur égarée. Puisse celui qui l'aura cueillie avoir connu tout son bonheur !

Nathalie était donc une de ces beautés qu'on aurait dit être produites par la longue action du climat froid du Nord sur le tempérament chaleureux d'une race méridionale, un effet de ce soleil bas et faible du septentrion, qui ne donne qu'une couleur mate à tout ce qu'il éclaire. A juger par la passion qui vibre dans le cœur du Russe et la célérité avec laquelle coule son sang, partout où la main de fer du despotisme ne le glace point, on est rigoureusement amené à admettre que son teint a dû être primitivement plus chaud.

Comme la plupart des têtes russes, la sienne dépassait les dimensions moyennes, ce qui, sur la foi de Michel-Ange, n'est pas plus contraire à la beauté que ne le sont les petites têtes de Raphaël. Sa main était aristocratique, le gant n'en dérobait jamais la beauté, et un soulier monstrueux, bien que brodé de rouge, cachait mal la forme svelte du pied. Le costume russe est de tous les costumes de femmes le plus désespérant au point de vue artistique. La coiffure de la femme mariée, qu'elle s'appelle *povoïnik* ou *kakoschnik*, cache le plus bel ornement de la femme, la chevelure; et la mode que suivent les filles de tresser leurs cheveux en longues nattes, leur ôte la beauté que des nœuds de rubans attachés au bout ne sauraient leur rendre. La funeste manie, enfin, de porter la taille au-dessus des seins achève de défigurer les femmes.

Plus la beauté est rare, plus son sort devrait

être heureux. Ainsi le penserait-on, mais la désespérante réalité ne le veut pas ainsi. La beauté est souvent un don dangereux et funeste qui provoque la convoitise plus que l'adulation ; et comme le mal est toujours plus actif et plus entreprenant que le bien, une belle femme devient plus souvent la victime du débauché que la compagne de l'homme vertueux. Heureuse au moins celle qui échappe aux tentations, qu'une femme laide ne trouve pas sur ses pas !

Pourquoi ici encore avons-nous à retracer un monstre aux prises avec un ange de candeur, de beauté et d'innocence? Hâtons-nous de le dire : il ne faut en accuser que les institutions barbares de la Russie, qui laissent un pouvoir discrétionnaire sur la vie et l'honneur des femmes, à des hommes incapables de l'exercer dans les mesures de l'humanité, ou selon les principes de religion que suivent des

peuples moins avancés. Disons aussi que ces sortes de tyrans sont l'opprobre de la noblesse russe, dont ils forment la grande exception, et que s'ils attirent davantage l'attention de l'observateur, c'est grâce à ce proverbe russe, qui dit que la mauvaise réputation court, et que la bonne reste. Ne faut-il pas, en effet, infiniment plus de bonnes que de mauvaises actions pour faire parler de soi ?

Nathalie avait grandi sous les yeux de J***. Il l'avait vue éclore et se développer ; sa convoitise avait grandi à mesure. Il pensait qu'il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir ce fruit, et savourait déjà en idée les délices qui l'attendaient dans les bras d'une fille que le tzar lui aurait enviée. Sa femme, mariée à lui en secondes noces, avait vieilli dans les tourments, et son fils recueillait, loin de lui, les tristes effets d'une éducation dépourvue de principes.

Maître absolu des biens de sa femme, qu'il

s'était fait adjuger par elle à force de ruse, il régnait sur ses serfs en aventurier parvenu. — Polonais d'origine, il avait été, comme un second Mazeppa, conduit par son étoile errante à Koursk, ce pays voisin de l'Ukraine, et de pauvre et nul, il était devenu riche, fier et cruel, comme le célèbre Hetmann, de fugitif et de mourant, s'était élevé aux plus hautes dignités.

Une guitare et une pipe avaient été toute la fortune de J*** lorsqu'il était entré au régiment des lanciers tatars, aujourd'hui aboli. Étant parvenu à se marier à madame M***, il avait, on ne sait par quel moyen, éloigné de sa route le fils de sa femme, et telle est la réputation dont il jouit dans les gouvernements de Koursk et d'Orel, que la voix publique l'accuse de l'avoir empoisonné. La loi russe établit la séparation des propriétés entre époux ; la donation en faveur des maris est le seul moyen pour ceux-ci d'arriver à la plénitude de leurs droits. J*** y

avait réussi, et ses biens n'avaient fait que s'accroître depuis, grâce à son avarice et à des spéculations auxquelles n'avait pas toujours présidé une parfaite bonne foi.

Au lieu de nourrir ses paysans dans les années de détresse, aussi bien que ses ressources le comportaient, au lieu de leur avancer des grains pour ensemencer leurs champs, ainsi que le veut la loi et ainsi que le font la plupart des propriétaires russes, J*** avait trouvé le moyen d'éluder l'obligation et de conserver intacts ses greniers qui regorgeaient de blés. Il faisait hacher de la paille et en nourrissait ses paysans, comme on nourrit le bétail.

Dans le nord de la Russie, ce procédé aurait pu être assez naturel et passer inaperçu, ou au moins ne pas soulever des plaintes contre un propriétaire pauvre et souffrant du malaise général; mais dans le gouvernement de Koursk, le blé est toujours à vil prix, son abondance est telle que, même dans les années ordinaires,

le battage se fait avec tant de négligence, qu'on laisse une partie des grains adhérente à la paille, et une autre abandonnée sur le sol, aux bêtes ou aux oiseaux. Le procédé de J*** devait irriter les paysans. Ses serfs ne manquèrent pas, en effet, d'en tirer une terrible vengeance.

Un jour qu'il était absent de sa terre, ils mirent le feu à ses magasins, et lui brûlèrent des blés pour plus de soixante mille roubles.

Le peuple russe est le plus endurant du monde. Il meurt, mais il ne se plaint pas; on le bat, il ne souffle mot; on l'écorche vif, il crie grâce; on le laisse mourir de faim, c'est à peine s'il tend la main; on le fait soldat, on le knoute, on l'envoie en Sibérie, il marche et ne se révolte jamais.

La population du gouvernement de Koursk fait exception à cette règle. Cette province, alors qu'elle formait la limite méridionale de la Russie, avant que l'Ukraine ne fût incorporée à l'empire des Romanof, servait de lieu

d'exil, et les descendants de ces proscrits ont conservé une certaine indépendance de caractère, de même qu'une tendance fâcheuse à mal faire, le district avoisinant l'Ukraine excepté, qui est peuplé par d'inoffensifs *Khokhols* ou Petits-Russiens. Eux aussi commencent cependant à se laisser gagner par l'esprit turbulent de leurs voisins. Tous les habitants de cette province font une petite guerre au gouvernement lui-même : une route dite *kortschemnaïa* s'étend en ligne droite dans une longueur de plus de deux cents verstes, et sert à la fraude des eaux-de-vie, dont la fabrication est libre dans la Petite-Russie. Cette contrebande se fait ouvertement par des hommes armés qui n'ayant à redouter pour ennemi qu'une garnison composée d'invalides, parvenaient à l'intimider par des canons en bois qu'ils ont depuis abandonnés comme inutiles. C'est là aussi qu'on trouve les plus habiles faussaires d'assignats et les hérétiques les plus forcenés.

Il eût donc fallu un certain courage pour s'exposer à la haine d'une population irritable et résolue; mais J*** suppléait à la bravoure par la ruse ou par l'aide d'autrui. Ainsi, lorsque l'incendie allumé par ses serfs eut fait justice de son avarice, et détruit un de ses greniers, il sut refouler son courroux et ajourner sa vengeance, afin de sauver un autre magasin tout aussi considérable, et d'abriter ses propres jours qui auraient été en danger, s'il eût procédé immédiatement à la punition des coupables. Il trouva plus tard plus d'une occasion pour châtier les fauteurs de sa perte, qu'il n'était pas homme à oublier ou à pardonner. Pareil à ces tyrans tourmentés par la conscience et par la peur, il s'était fait une escorte de valets dévoués qui ne le quittait pas et qui lui sauva la vie dans une occasion où elle avait été sérieusement menacée. Un jour qu'il entrait dans ses écuries, son cocher, poussé à bout par ses mauvais traitements, s'arma de la barre de fer qui

servait de verrou à la porte, et lui en assena un coup si violent, qu'il l'eût infailliblement étendu mort, s'il l'eût atteint à la tête ou à l'épaule, mais le coup n'avait porté qu'aux jambes. Le cocher allait récidiver, lorsque les valets tombèrent sur lui et le désarmèrent. J*** resta estropié pour la vie, et la rage concentrée qu'il en éprouva lui fit blanchir les cheveux, à partir de cet accident. Quant au cocher, il disparut, personne ne sait ni où ni comment. Son sort a dû être terrible, puisqu'il n'en a rien transpiré.

Le despotisme de cet homme était aussi dépravant que son mauvais exemple. La terreur qu'il répandait autour de lui poussait ses gens à faire de mauvaises actions pour échapper à sa colère. Lorsqu'on lui volait un cheval, il fallait qu'il se retrouvât à tout prix. J*** fustigeait ses gens tant qu'ils n'avaient pas restitué l'animal, qu'ils fussent ou non complices de sa disparition.

Cet expédient était infaillible ; pour échapper au bâton de M. J***, ses serfs volaient à leur voisin le meilleur cheval et apaisaient ainsi leur maître ; mais, par la suite, ces excès qui se renouvelaient souvent, répandirent une telle frayeur autour d'eux qu'on s'en défiait autant que de J*** lui-même.

Ce qu'un propriétaire aurait à peine osé faire dans un gouvernement aux mœurs douces, J*** le faisait ouvertement à Koursk. Il entretenait un petit sérail bien avoué, et ce n'était pas là ce qui révoltait le plus ses vassaux. Tout le monde l'accusait d'avoir violé une fille de treize ans, et, lors même que l'indignation contre ce crime devint générale, aucune poursuite judiciaire ne fut exercée contre le coupable.

M. M*** avait, de son vivant, donné la li-

berté au père de Nathalie; mais, par reconnaissance autant que par habitude, ce digne serviteur resta auprès de ses maîtres. Ce fait n'est pas unique dans son genre, et l'on trouve souvent en Russie des serfs qui, ne sachant quel emploi faire de leur liberté, dédaignent de chercher un sort meilleur.

Lorsque madame M*** épousa M. J*** et lui fit donation de ses biens, Nathalie, libre par le fait, continua à être attachée à sa maîtresse et s'acquitta de tous les services dont on voulait la charger, avec un zèle que d'habitude n'ont pas des serfs qui n'obéissent que par force.

J*** ne tarda pas à la distinguer parmi toutes ses filles, mais ce fut pour un motif vil qu'il ne sut pas cacher, et dont il ne voulut pas assurer le succès par des moyens doux et prévenants. Il parla de ses désirs en maître, et Nathalie répondit en fille libre, sans colère, sans mépris, mais avec la résolution d'une vertu qui ne tran-

sige ni ne tremble. Elle se disait que si elle était libre, c'était au moins pour ne donner son cœur qu'à celui qui saurait lui plaire, et son maître était trop vieux et trop brutal pour inspirer ou mériter son amour. Quant à sa cruauté, elle croyait en être à l'abri par le fait de son affranchissement. Ce refus indigna J***, peu accoutumé aux entraves, et la résistance ne fit qu'accroître ses désirs. Il voulut reprendre la liberté à Nathalie, pour la punir de sa vertu et la rendre docile à ses vœux.

Un jour donc, il la fit appeler devant lui, et lui présentant une feuille timbrée, voulut qu'elle signât, disant que cette formalité était nécessaire pour assurer sa position; mais Nathalie, guidée par cette méfiance qu'une âme vile inspire toujours à un cœur innocent, répondit qu'elle pensait que M. M*** avait déjà tout fait pour le mieux et qu'elle ne voulait rien changer à ses dispositions, bonnes ou mauvaises. Son instinct la conseillait bien, car

l'acte que lui présentait J** n'était rien moins que la renonciation pleine et entière à sa liberté; mais enveloppée dans des expressions tellement diffuses et ampoulées, que Nathalie n'aurait pas compris son sens et faisait bien en obéissant à la voix secrète qui retenait sa main.

J** insista en vain, Nathalie ne se départit pas de son refus, et son maître la chassa de sa présence, lui disant qu'elle ne tarderait pas à apprendre les effets de sa désobéissance.

Réalisant aussitôt ses menaces, il adressa au tribunal une plainte, dans laquelle il demandait qu'on fît justice de l'insubordination de Nathalie. Désespérant de la ramener à son devoir, il laissait, disait-il, à l'autorité la liberté d'en disposer à son gré. Il ajoutait même qu'il serait enchanté d'en être débarrassé pourvu qu'elle reçût une punition exemplaire, propre à intimider les serfs indociles, dont le nombre,

disait-il, allait croissant, chez lui aussi bien qu'ailleurs.

Les juges étaient, pour ainsi dire, à la solde de J** qui, ayant des affaires courantes, leur donnait des gratifications continuelles et des présents importants. Ils firent donc un court procès à Nathalie et, sans l'entendre, sans s'arrêter même à son émancipation, ils la condamnèrent à la *pleite* (le martinet), pour rébellion envers ses maîtres légitimes et bienveillants. Considérant ensuite la faculté laissée à tout propriétaire d'exiler les serfs en Sibérie, ils joignirent cette peine à celle qu'ils venaient de prononcer.

L'exécution eut lieu à huis clos. On attacha Nathalie à une espèce de banc pourvu de deux trous, dans lesquels le patient passe naturellement ses bras pour alléger sa douleur. Un homme s'assit à cheval sur son cou et un autre sur ses jambes pour l'empêcher de remuer. Les valets du bourreau trouvaient un plaisir

indigne à mutiler ces belles chairs qui auraient arraché à tout autre des cris d'admiration. Ces âmes abjectes et que le vice ne peut plus souiller avaient une joie féroce à flétrir de leurs mains impures cette femme qu'ils savaient innocente, à mutiler ce corps devant lequel la foule se serait agenouillée. Lorsqu'elle ne fut enfin qu'un lambeau, qu'une plaie, on la porta, saignante, évanouie, à l'hôpital, où on la laissa à demi morte.

Elle y gisait depuis quelque temps, lorsque M. Bejitschef, envoyé pour *reviser* le gouvernement de Koursk, vint visiter l'hôpital. Le chirurgien en chef, bon et humain, connaissait trop l'étendue des maux qui pèsent sur les hommes, pour ne pas s'indigner de ceux qu'ils s'infligent les uns aux autres, et voulant assurer la punition du coupable, entraîna M. Bejitschef vers le lit de la malade. Nathalie, prévenue de la visite de ce fonctionnaire, se jeta à ses pieds et raconta comment elle n'avait

subi sa peine que parce qu'elle s'était refusée aux vœux infâmes de son maître. Bejitschef fit son rapport sous l'influence de ce spectacle révoltant. Parviendra-t-il à la connaissance de l'empereur, cet unique redresseur des torts, ce preux gardien de la justice? On ne sait; mais en attendant, Nathalie, remise de ses blessures, a été dirigée vers la Sibérie, et son maître barbare et lâche poursuit le cours de ses iniquités, sans que personne ait encore osé le démasquer.

UNE DÉGRADATION.

UNE DÉGRADATION.

Si un frère n'est pas toujours un ennemi donné par la nature ; s'il y a des frères dont les vives sympathies, basées sur une étroite conformité d'âge et d'éducation, font mentir ce proverbe, un beau-frère qui vous tombe du ciel au moment où vous vous attendiez à hériter de toute la fortune des parents de votre femme, est bien fait pour s'appeler un ennemi donné par la nature.

Rybine venait de marier sa fille à Roujéiéf, lorsqu'il lui naquit un fils qu'on nomma Boris.

Sa surprise égala son bonheur. Plus que sexagénaire, il ne comptait guère sur un héritier de son nom; mais tout fier qu'il fût de ce surcroît de famille, il sentit sa joie s'atténuer par l'embarras qu'il éprouvait à communiquer cette nouvelle à son gendre. Il avait commencé pour celui-ci plusieurs lettres et les avait toutes déchirées; il se décida enfin à n'écrire qu'à sa fille, comptant plus sur son bon cœur que sur le désintéressement du mari.

Roujéiéf était un bel officier aux gardes, qui, après avoir mangé sa fortune, avait voulu la refaire par un mariage. N'ayant conservé pour tout bien que la beauté du corps et l'impudeur d'un homme ruiné, il était allé les promener à Moscou, cette pépinière de riches héritières à marier. Là, il ne tarda pas à rencontrer mademoiselle Rybine, fille unique d'un grand propriétaire du gouvernement de Riazane. Il la courtisa avec la résolution d'un homme qui ose tout quand il n'a plus rien; et comme c'était alors

l'âge d'or de la garde impériale, ce bienheureux temps où le bruit d'un éperon faisait palpiter le cœur d'une jeune fille, et où la vue d'un brillant uniforme fascinait toutes les châtelaines qui venaient oublier l'ennui de la campagne dans les bals et les soirées de la seconde capitale, Roujéiéf, qui était un cavalier élégant, n'eut pas de peine à se faire agréer de mademoiselle Rybine, à qui ses parents avaient laissé pleine liberté dans le choix d'un époux.

Après avoir ainsi pris d'assaut une femme et une fortune, Roujéiéf alla jouir en paix de l'une et de l'autre à Saint-Pétersbourg, où l'appelait son service, auquel il se voua désormais avec le zèle que donne le désir d'avancer, joint aux loisirs d'une vie exempte d'inquiétude. La dot de sa femme était suffisante pour faire face à toutes les exigences de sa position, et il avait en outre la perspective de la voir s'augmenter de tous les biens qu'avait gardés son beau-père, trop vieux pour vivre longtemps. Il considé-

rait ces propriétés comme siennes, et son espoir lui paraissait si fondé, qu'il équivalait pour lui à la possession réelle.

Quel ne fut donc pas son étonnement, lorsque sa femme entra chez lui, le sourire sur les lèvres, une lettre à la main, et lui annonça qu'il venait de leur naître un frère. Roujéiéf fut stupéfait; puis, prenant le papier qu'Anastasie lui tendait, il ne lut que cette ligne : — « Dieu vient de me donner un fils, et à toi un frère. » La lettre lui tomba des mains, il resta pâle, ébahi sur son siége; puis, se levant brusquement, il marcha à pas précipités, tordit sa moustache entre ses doigts, la rongea des dents et s'écria, écumant de colère :

— De quoi se mêlent-ils! avoir des enfants à leur âge; quelle folie, quelle imprudence! Ils nous rendent, ma foi, un bon service, ils nous apprennent une belle nouvelle, la perte de toute notre fortune, de toutes nos espérances !

Anastasie, qui suivait des yeux chacun des mouvements de son mari, n'en revenait pas d'étonnement. C'était la première fois qu'elle le voyait sous son jour véritable et qu'elle pouvait lire dans son âme. Elle en eut peur un moment, mais sa bonté d'âme lui fit dire :

— Mon ami, un fils est une bénédiction du ciel, et nous devons nous réjouir de la joie de nos parents ; si nous avions des enfants, tu serais peut-être moins injuste.

Et comme elle s'approchait de lui pour le calmer par une caresse, Roujéiéf la repoussa en lui ordonnant de le laisser.

Sa femme sortit, et lui, resté seul, donna un libre cours à son désespoir. Il lut et relut la lettre de son beau-père, la froissa entre ses doigts, la broya entre ses dents ; puis, au milieu de cet emportement, il s'écria :

— Monsieur Boris, vous me le payerez, aussi vrai que je suis votre beau-frère ! Il ne

sera pas dit que cette fortune sur laquelle je comptais si bien m'échappera de la sorte. Reprenant du calme peu à peu :

— Il mourra peut-être, continua-t-il; les enfants de parents si vieux ne vivent pas longtemps, et d'ici là nous aviserons. A quoi bon me forger des chimères et m'épouvanter d'un enfant encore au berceau? qui sait ce qui l'attend? « Passer une vie, ce n'est pas traverser un champ, » dit un proverbe russe. S'il ne meurt pas de sa belle mort, il pourra se casser le cou, les autres aidant.

Il marcha longtemps, et l'on aurait pu voir sur son front les projets se succéder, plus sombres les uns que les autres; un sourire infernal contracta ses lèvres, il se frappa le front et s'écria :

— C'est une idée! On n'est jamais sûr de sa femme, alors surtout que quelqu'un ou quelque chose vient provoquer le doute. Si fat et si fier qu'il soit, il est trop vieux pour ne pas

être accessible au soupçon. Une lettre adroitement glissée sur l'infidélité de madame Rybine... Mais qui accuser comme complice? Personne; il faut lui laisser le soin de le choisir lui-même. Moins nous dirons, et moins nous risquerons de nous compromettre. Qui sait où le dépit peut entraîner un homme? S'il ne déshérite pas son fils, s'il ne fait pas expier à l'enfant les fautes de sa mère, il l'aimera moins, il ne l'aimera pas, et si, plus tard, l'enfant montre des défauts, le vieillard lui préférera sa fille et lui lèguera ses biens.

Cette idée lui rendit tout son sang-froid.

— Il est ridicule à moi, reprit-il, de ne pas avoir su me contenir devant ma femme, il faut feindre la joie ou au moins avoir l'air de partager celle des autres, c'est le moyen d'éloigner tout soupçon. Moins on est honnête, plus il importe de le paraître.

Ce monologue achevé, Roujéiéf écrivit à M. Rybine une lettre anonyme dans laquelle il

lui annonçait que l'enfant qui venait de lui naître n'était pas son fils. Il la fit copier par un homme sûr et l'expédia.

Cela fait, il alla retrouver sa femme et n'eut pas de peine à effacer les traces de l'explosion de colère dont elle avait été le témoin. Anastasie était si bonne qu'elle ne concevait pas la méchanceté chez les autres, et ne pouvait ou ne voulait pas comprendre la perversité de son mari. Celui-ci désira joindre quelques mots de félicitation à la lettre qu'elle écrivait à son père, et ajouta en effet quelques phrases banales, propres, selon lui, à rassurer le vieillard sur ses sentiments.

Rybine reçut les deux lettres en même temps, et eut assez d'esprit pour ne faire aucun cas de l'épître anonyme. Toute méfiance envers sa femme lui paraissait un outrage s'adressant à lui non moins qu'à elle ; et s'il ne devina pas tout de suite d'où partait le coup, les rapports qu'il avait eus avec Roujéiéf lui avaient

déjà fait concevoir de lui une opinion trop défavorable pour que cet incident eût pu y rien ajouter. Cette lettre eut néanmoins pour effet d'appeler sa sollicitude sur la profondeur des dangers qui menaçaient Boris, s'il devait perdre son appui avant d'avoir grandi; et, comme il n'espérait guère vivre longtemps, il considéra la naissance de ce fils comme une véritable calamité pour toute la famille.

Ses pressentiments sur sa fin prochaine ne tardèrent pas à se réaliser. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'il tomba malade. Sentant approcher son dernier moment, il se fit apporter Boris qui sourit pour la première fois, alors que son père le voyait pour la dernière.

— Pourquoi est-il né ? s'écria le vieillard avec amertume, il ne sera pas heureux. Puisse-t-il au moins ne pas me survivre !

Il le recommanda à sa mère, et, inspiré par cette faculté prophétique assez commune aux

mourants, il lui dit de se méfier de Roujéiéf.

A la nouvelle de la mort de Rybine, Roujéiéf accourut, comme pour lui rendre les derniers honneurs, mais réellement dans l'unique pensée de voir s'il n'avait pas une succession quelconque à recueillir. Son désappointement fut extrême, lorsqu'il apprit que le testament du défunt laissait toute sa fortune à Boris à qui il désignait pour tuteurs sa mère et un parent éloigné. Il n'y avait pas de remède possible, même à cette dernière clause, et Roujéiéf repartit les mains vides, mais le cœur rempli de haine et de ressentiment.

Depuis lors, chaque lettre que recevait sa femme ne parlait que de la bonne santé de Boris, qui grandissait et se développait à vue d'œil, et des espérances qu'il faisait déjà concevoir. C'étaient autant de coups de pointe au cœur de Roujéiéf qui finit par se lasser d'espérer la mort de son beau-frère, et attendit

d'événements plus compliqués la réussite de ses projets.

A quatre ans, on donna des maîtres à Boris. Le curé du village lui apprit le russe, un professeur du Gymnase de Riazane lui enseigna l'arithmétique, et un gouverneur français fut chargé de diriger son éducation. Roujéiéf avait espéré qu'il serait appelé à faire le choix de ce dernier, mais le tuteur de Boris le prévint et s'acquitta de ce soin avec intelligence. Le Français qu'il plaça auprès de Boris ne ressemblait en rien à la plupart de ses compatriotes qui exploitent la province russe, et qui à une grande ignorance joignent des principes et des habitudes condamnables sous plus d'un rapport. N'ayant aucune des qualités nécessaires pour diriger l'éducation des enfants, ils s'en chargent comme d'un métier dont ils s'acquittent à contre-cœur, comme d'un pis-aller qui

les fait vivre. N'aimant ni ne connaissant la Russie, ils la décrient, même en parlant à leurs élèves, sans être à même d'indiquer les remèdes à ses maux. Sans liens de famille, ils ne peuvent non plus leur inculquer l'amour et le respect des parents, sans lesquels il n'y a pas plus de vrai bonheur qu'il ne peut y avoir de moralité ou de vertu. N'inspirant aux enfants aucune confiance, aucun respect, grâce à leur genre de vie et à leurs mœurs privées, dont ils ne s'appliquent pas à leur cacher les écarts, ils n'ont jamais l'autorité qui conviendrait. Bons tout au plus à enseigner leur langue, lorsqu'ils la savent eux-mêmes, ce qui est assez rare, on ne saurait assez restreindre leur influence; mais, en Russie, l'indifférence des parents est telle qu'ils n'hésitent pas à laisser le soin de leurs enfants à des mains mercenaires, pour peu que leur fortune le leur permette.

Madame Rybine n'était pas du nombre des

mères auxquelles s'adresse ce dernier reproche; mais le soin d'une grande fortune absorbait tout son temps, et elle n'était plus assez jeune pour veiller sur son fils comme elle l'aurait voulu. Elle se contenta donc de se faire bien remplacer, et ne crut pas pouvoir mieux agir qu'en s'en rapportant au tuteur de son fils. Roujéiéf perdait une occasion magnifique. Il savait quelle influence désastreuse aurait pu exercer sur Boris un gouverneur qu'il eût choisi lui-même et qui, en éloignant le cœur de l'enfant de sa mère, en le fermant à toute affection et à tout devoir, aurait fait de lui une proie facile et une victime assurée. Fort heureusement pour Boris, le gouverneur qu'avait choisi son tuteur, était une exception parmi les hommes de sa profession, un vieillard qui ne songeait qu'à finir ses jours en paix, laissant après lui une réputation sans tache dans un petit cercle d'amis, ses obligés plus qu'il n'eût été le leur. Ayant déjà dirigé l'éducation de plusieurs élèves, à la

grande satisfaction de leurs parents, il n'était pas sans expérience; et, lors même qu'il ne brillait ni par son esprit ni par la fermeté de son caractère, et ne connaissait le monde qu'à travers les livres, ses principes d'ordre et l'austérité de ses mœurs étaient propres à rassurer les parents. Sa douceur enfin, était telle, qu'il obtenait du plus grand espiègle plus que n'aurait pu faire la rigueur la mieux entendue.

Roujéiéf comprit, en habile stratége, à la première rencontre avec ce mentor de Boris, que si celui-ci n'était pas homme à le servir dans ses projets, il n'était pas non plus apte à les déjouer. Afin de les mieux dissimuler, il feignit l'affabilité là où jadis il laissait percer la mauvaise humeur.

Chaque fois qu'il venait chez sa belle-mère, il comblait de caresses le petit Boris, lui apportait toute sorte de présents et, partageant ses jeux, tantôt il le faisait sauter sur ses pieds, en le tenant par les mains, tantôt le levait par

la tête aussi haut que ses bras pouvaient atteindre, ce qui, dans le langage du pays, s'appelle *faire voir Moscou*. Il lui apprenait à sauter à la corde, le menait avec lui dans ses promenades, sur la croupe de son cheval; il lui laissait traîner son sabre et son shako, ce qui faisait la plus grande joie de Boris; et plus tard, lorsque celui-ci fut plus grand, il le conduisit à la chasse et lui apprit à manier le fusil.

Madame Rybine ne revenait pas de sa surprise, et le gouverneur qui était trop vieux pour se mêler à tous les jeux de son élève, était enchanté de trouver quelqu'un qui le remplaçât si bien dans cette partie essentielle de l'éducation; il ne tarissait pas de louanges sur le compte de Roujéiéf, qu'il appelait l'ami des enfants, et qu'il plaignait beaucoup de n'en pas avoir lui-même, trouvant, par cela même, tout naturel qu'il aimât tant son jeune beau-frère. De son côté, Roujéiéf ne manqua pas d'entourer de ses prévenances le vieux gouverneur, dès qu'il

se fut aperçu de la confiance dont il jouissait dans la maison; et celui-ci fut si heureux de rencontrer une personne de plus qui lui parlât en bon français et daignât parfois plaisanter avec lui, qu'il fut bientôt, comme le petit Boris, gai chaque fois que Roujéiéf venait, et triste chaque fois qu'il partait. Une idée amenant l'autre, Roujéiéf, une fois sur ce pied d'intimité avec Boris et son gouverneur, comprit qu'il n'avait qu'à gagner en se mettant bien avec sa belle-mère; il devint donc pour elle plein d'égards et d'attentions, si bien que madame Rybine ne tarda pas à se dire que son mari s'était trompé sur le compte de son gendre, ou l'avait jugé avec trop de précipitation.

Les circonstances aidèrent au rapprochement et forcèrent madame Rybine à se séparer de Boris pour le confier à Roujéiéf. L'enfant avait appris tout ce qu'on pouvait lui enseigner à la campagne, et il fallait, pour continuer son

instruction, l'envoyer dans une ville. Pétersbourg offre, à cet effet, des institutions privées et publiques que ne possèdent pas les autres villes, et il fut donc décidé d'un commun accord qu'on l'enverrait à Pétersbourg, où la présence de sa sœur lui garantissait des soins qu'il n'aurait pas trouvés ailleurs.

Une fois là, Roujéiéf plaça son jeune beau-frère dans une pension dirigée par un étranger, et pria qu'on eût pour Boris toute l'indulgence possible, sa santé exigeant, disait-il, des ménagements; il voulut néanmoins qu'on lui apprît beaucoup de langues étrangères, et recommanda qu'on s'appliquât à faire naître en lui l'amour de l'étude par l'amour de la lecture.

Boris, qui ne manquait pas de moyens, fit de rapides progrès, et son beau-frère l'encouragea fort à persévérer. « Les temps sont changés, lui disait-il, il n'y a plus que les gens capables et instruits qui puissent parvenir, en Russie;

et pour cela, il faut apprendre beaucoup et bien. » — Quel atroce mensonge! « En toute chose, continuait-il, c'est encore les étrangers que nous devons prendre pour maîtres; c'est à la manière dont un homme connaît et parle les langues étrangères, le français surtout, qu'on juge s'il est bien ou mal élevé, et la raison en est simple : c'est qu'en russe on n'a encore rien écrit, ce qui fait que celui qui ne sait que cette langue ne peut pas savoir grand'-chose. »

En conséquence, il mit à la disposition de Boris toute une petite bibliothèque composée pour la plupart de romans étrangers, plus ou moins immoraux, que le jeune homme dévora avec avidité, à tel point qu'il négligea bientôt ses leçons. Il n'aspirait plus qu'au jour de congé où il pouvait lire chez son beau-frère toutes les belles choses dont le souvenir occupait son esprit pendant le reste du temps.

Il ne dépendit point de son nouveau mentor

que cette lecture ne produisît le funeste effet que celui-ci en attendait, se fiant à cette opinion commune en Russie, qu'il n'y a pas de lecture plus pernicieuse que celle des romans. Les enfants ont, comme les hommes faits, un instinct qui les pousse au mal ou les dirige vers le bien; et le propre des naturels heureux consiste à ne s'assimiler que le bon dans les aliments les plus dangereux.

Lorsque enfin Boris eut quinze ans, Roujéiéf l'entretint de son avenir et lui recommanda de ne pas suivre la carrière militaire, qu'il disait être la plus ingrate de toutes, la plus lente, la moins rétribuée, la plus dangereuse, tandis qu'en effet c'est encore la plus privilégiée. Bientôt il remplaça les romans par des ouvrages plus sérieux, mais qu'il savait être plus dangereux et faits pour donner des idées politiques peu en harmonie avec les tendances du gouvernement russe. Souvent, lorsqu'il était sûr de n'être entendu de personne autre, dans ses conversa-

tions avec son beau-frère, Roujéiéf glissait des insinuations malveillantes sur les autorités et les grands personnages, racontait des anecdotes qui les tournaient en ridicule, et parfois, comme par mégarde, il chantait des airs révolutionnaires ou récitait des vers inédits qui se gravaient involontairement dans la mémoire de Boris. Voyant enfin qu'il se prêtait à la direction qu'il voulait lui faire prendre, Roujéiéf écrivit à madame Rybine que son fils n'avait plus rien à apprendre à sa pension, et qu'il fallait le préparer à entrer dans une université quelconque. En effet, il le retira du collège et le garda chez lui. Là, il dirigea ses lectures toujours dans le même sens, lui raconta lui-même tout ce qu'il savait sur les différentes conjurations et révoltes russes, prodiguant les louanges aux rebelles et le mépris au gouvernement; il alluma de cette façon dans l'âme de Boris l'amour de la liberté et la haine de tout frein. Le croyant ainsi suffi-

samment mûr pour la réussite de ses plans, il consentit à le laisser entrer à l'université, et opta pour celle de Saint-Pétersbourg; mais madame Rybine voulut absolument qu'on préférât celle de Moscou, comme étant la plus proche de ses terres, et exigea que Boris vînt auparavant passer quelque temps auprès d'elle. Force fut à Roujéiéf de céder sur ce point; mais il croyait son œuvre en si bon chemin, qu'il ne lui fut pas possible de douter du succès.

Madame Rybine s'aperçut avec effroi des idées qu'avait puisées son fils loin d'elle, et, bien qu'elle eût à s'applaudir de ses progrès, son instinct de mère ne lui fit voir que les dangers auxquels il s'exposait en persévérant dans des opinions libérales. Elle le supplia, par amour pour elle et pour lui, d'oublier toutes ces idées qui ne pouvaient servir, disait-elle, qu'à le perdre.

— Que sais-tu? lui disait-elle, à ton âge de

quoi peux-tu juger? Tu auras tout le temps de critiquer les autres quand tu auras fait quelque chose toi-même; et puis, qui donc te suivra, te soutiendra dans la voie de la désobéissance? Ceux qui t'y pousseront, te quitteront avant même que le sort ne se soit déclaré. Il faut craindre les faibles plus que les forts.

Nos empereurs sont gentilshommes, après tout; ils ne peuvent vouloir que leur gloire, que le bien de leur peuple. Faut-il qu'ils cèdent leur place ou la partagent avec des voleurs d'employés ou des nobles ignorants? S'il leur arrive de se tromper, n'y a-t-il d'autre moyen de les éclairer que de les injurier ou de se révolter contre eux? Recherchez leur amitié, elle vaut bien celle des mécontents; et quand vous l'aurez méritée, faites valoir vos opinions, elles seront accueillies, si elles le méritent. Faut-il donc que nos souverains règnent ainsi que le veulent quelques têtes exaltées, et ne font-ils pas mille fois mieux de régner selon le

vœu du peuple? Ils sont conquérants; mais notre peuple ne les veut-il pas ainsi? Ils sont sévères; mais s'ils lâchaient la bride à notre nation, elle en abuserait plus qu'aucune autre. Qui peut nier le progrès que nous avons fait? Et pour l'accroître, il faut être avec le gouvernement, seul fort, seul puissant. On ne peut faire le bien qu'avec lui, que par lui, soit en le pressant, soit en le retenant. Quelle folie que d'exposer son propre bonheur, quand il est certain, pour courir après celui des autres! Manque-t-il de moyens de se distinguer dans la voie du gouvernement, qu'il faille en chercher dans une ligne opposée? Notre pays n'est-il pas aussi vaste qu'une des parties du monde, et n'y a-t-il pas encore tout à faire, tout à essayer? Si tu ne veux être ni militaire, ni diplomate, sois propriétaire, assure le bonheur de tes serfs; sois auteur : tu trouveras assez de travers à ridiculiser pour te dispenser de t'attaquer au gouvernement. L'homme d'esprit est partout à sa

place, et se distingue de celui qui ne l'est pas, en se choisissant l'occupation dans laquelle il peut être utile aux autres, sans se nuire à soi-même.

A tout cela Boris aurait pu répondre que la critique est devenue de nos jours le mobile le plus puissant du progrès, que l'amitié des rois n'est assurée qu'à ceux qui flattent leurs faiblesses et non pas à ceux qui les conseillent, que les tzars préfèrent souvent leur intérêt momentané à celui de leur nation, et même au soin de leur gloire ; que les vœux des peuples peu éclairés ne sont pas toujours justes : témoin ce désir immodéré des conquêtes qui les perd, qu'il n'y a pas d'activité partielle pour le vrai patriote là où l'édifice entier est défectueux et qu'il ne peut se résigner à travailler à une œuvre que d'autres démolissent par leur ignorance.

Mais toutes ces vérités planaient vaguement devant l'esprit de Boris et n'étaient pas encore arrivées à l'état de conviction.

— Vous ne croyez donc pas à la prédestination, ma mère? demanda-t-il, comme s'il avait déjà un pressentiment des épreuves qu'il aurait à traverser.

— On ne trouve que ce qu'on cherche, répondit madame Rybine; on ne recueille que ce qu'on sème.

Boris écoutait sa mère; mais ses paroles, dans lesquelles l'amour maternel dominait le patriotisme, ne lui allaient pas au cœur. Déjà un élan irrésistible vers l'indépendance s'était emparé de lui, et son imagination, peignant sous des couleurs séduisantes tout ce qui est extraordinaire, l'appelait à poursuivre une carrière agitée, mais brillante, de préférence à celles qui sont profitables, mais calmes.

Il promit à sa mère tout ce qu'elle voulut, mais elle-même n'en resta pas moins inquiète sur son avenir, et si elle le laissa partir, ce fut dans l'espoir que l'éducation nationale dont il devait jouir dans une université russe, lui fe-

rait connaître son pays sous son jour véritable et oublier les haines qu'avaient fait naître en lui ses lectures. Elle ne savait pas que le peu de talent des professeurs russes n'était propre qu'à faire apprécier davantage les génies de l'étranger.

II.

Il y a quinze ans, l'université de Moscou ne comptait pas un seul professeur célèbre, et Rybine sentit bientôt la nécessité de travailler par lui-même et de négliger les cours pour les livres. Il rechercha de préférence la société des étudiants qui se distinguaient par leur savoir et leurs talents. Il y avait parmi eux des hommes que nous ne nommerons pas, mais qui occupent aujourd'hui un rang distingué dans les lettres ou dans le monde, des hommes de cœur, d'imagination et d'esprit. Leur vie à

l'université n'était pas aussi uniforme, aussi rangée que celle des étudiants qu'on désigne officiellement sous le nom de *bons sujets* et qui ne sont pas plus capables d'une bonne action que d'une espièglerie; s'ils ne font jamais de mal, ils ne font rien non plus qui les distingue. L'eau qui coule fait toujours plus de bruit que l'eau stagnante. Les amis de Rybine étaient tout aussi connus par la vie joyeuse qu'ils menaient que par leurs brillants succès dans les études. Presque tous écrivaient des vers ou des compositions qui circulaient dans le cercle assez étendu des amis des lettres à Moscou; mais presque tous aussi avaient une extravagance ou deux à se reprocher. Tout leur était prétexte de fête ou de gala. On se réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; le vin coulait en abondance et consacrait les liaisons qu'avait formées la conformité d'opinions et de penchants. Cette vie de plaisirs leur faisait tout autant de jaloux que la règle hautement accep-

tée et fidèlement suivie de n'admettre dans leur intimité que des jeunes gens capables et éclairés, leur attirait d'ennemis. Ils avaient tous trop de talent pour ne pas être libéraux, mais ils aimaient aussi trop l'étude et le plaisir pour songer sérieusement à autre chose.

Rybine fut accueilli avec empressement dans cette société d'élite; il trouva tant de charme à ces causeries spirituelles et savantes, à ces études en commun, à la noble rivalité qui y régnait, qu'il ne put s'empêcher de prendre part à tous les divertissements de ses nouveaux amis. Comme c'étaient les étudiants les plus riches et les mieux nés, on les laissait entièrement libres de leurs actions; mais leur étroite amitié ne pouvait manquer d'inspirer des craintes à un gouvernement qui ne voit partout que conspirations et révoltes, tant il sait bien lui-même que son régime est fait pour les provoquer.

Rybine passa ainsi deux ans d'une vie alter-

née de plaisirs et de travail, sans que le moindre nuage vînt troubler son bonheur. Il entretenait une correspondance affectueuse et suivie avec sa mère; mais il avait presque oublié son beau-frère, lorsqu'un jour il reçut la visite d'un officier retiré du service, nommé Vertyguine. Boris se rappela l'avoir vu chez Roujéiéf, au nom duquel il se présentait. Cet homme lui avoua qu'il se trouvait dans une position gênée; qu'ayant dépensé au service le peu de fortune qu'il avait eue, il venait à Moscou pour y chercher un emploi lucratif, et, comme les amis de Rybine avaient de grandes relations, il espérait, disait-il, arriver plus facilement à ses fins par leur entremise, et venait solliciter Rybine de lui prêter son appui auprès de ses camarades. C'était pour la première fois qu'on demandait un service à Boris, et il avait trop bon cœur pour ne pas faire tout ce qui dépendait de lui. Il présenta donc le nouveau venu à ses amis qui, sur la foi de sa recom-

mandation, l'accueillirent avec abandon et cordialité.

Vertyguine fut de leurs repas et de leurs fêtes, en attendant qu'on eût trouvé à le placer, ce dont il parut bientôt ne pas se soucier beaucoup : car il refusa les quelques propositions qui lui furent faites, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre; tandis que la véritable raison de ses refus était l'impossibilité où il était de produire des certificats honorables sur ses antécédents, et l'espoir de parvenir à ses fins par une voie détournée. Il savait une foule de récits de guerre et de vie militaire qui prêtaient un certain agrément à sa société. Bon vivant et joyeux convive, il fut accepté par les étudiants comme une autorité en tout ce qui tenait aux plaisirs. Ses manières franches et aisées commandaient la confiance, et son faux libéralisme allait si loin qu'il inspirait des craintes à ses nouveaux amis : plus d'une fois, inquiets pour sa sûreté, ils lui conseil-

lèrent d'être plus modéré dans ses propos. — Tout cela n'était qu'une manœuvre préméditée et dont l'unique but était de perdre ces jeunes gens.

Un jour, Vertyguine invita ses amis à se réunir chez lui, disant qu'il venait de recevoir un argent sur lequel il n'avait pas compté et qu'il serait charmé de dépenser dans la compagnie de ses nouveaux amis. Personne ne songea à refuser. La réunion fut nombreuse, car l'amphitryon avait convié plusieurs bourgeois qui n'entretenaient que des rapports éloignés avec les étudiants. On attendit qu'il fît sombre pour se mettre à table, et le maître de la maison ne tarda pas à engager une conversation contre le gouvernement, lorsqu'un des convives crut apercevoir dans une chambre voisine, qu'on avait laissée entr'ouverte et sans lumière, un militaire qui ressemblait au grand maître de police à Moscou. Il en avertit ses voisins : la conversation s'arrêta aussitôt, l'ombre mystérieuse disparut.

La consternation se répandit sur tous les visages, plusieurs des invités se levèrent de table et s'enfuirent avec précipitation ; mais ils rentrèrent bientôt criant que la maison était cernée. La terreur fut si générale que tout le monde ne songea qu'à son salut, et personne ne pensa à l'auteur de ce coup de main qui, profitant de la confusion, s'esquiva pour ne plus reparaître. Au même instant, la police entra et arrêta tous les assistants qu'on répartit ensuite dans les différents corps de garde. Toute communication entre eux comme avec le dehors leur fut interdite. Ceux seulement sur lesquels il ne pesait aucun soupçon furent relâchés ; l'on fit une descente dans le domicile de tous les autres, et on y saisit leurs papiers et leurs livres. Un courrier partit aussitôt pour Saint-Pétersbourg, annonçant la découverte d'une *association politique* et l'arrestation de tous les coupables. Une commission d'enquête semi-militaire et semi-civile, présidée par un

conseiller intime assisté d'un général de gendarmes, fut instituée par ordre de l'empereur; mais il se passa plusieurs mois avant qu'on ne procédât aux interrogatoires.

Sûr de son innocence, Rybine commença par rire de toute cette aventure; mais la détention se prolongeant, sa sérénité peu à peu fit place aux remords : c'était lui qui avait recommandé Vertyguine à ses amis si traîtreusement surpris. Quant à l'auteur du guet-apens, la récompense de sa lâcheté ne se fit pas attendre : il fut nommé *Brandmeister* (maître des incendies) avant même qu'on se fût assuré de la vérité de sa délation.

Rybine fit preuve d'une grande fermeté dès la première fois qu'il comparut devant ses juges, mais l'indignation qui perçait dans ses gestes et ses paroles était peu faite pour convaincre de son innocence des hommes incapables d'apprécier la délicatesse des sentiments;

une attitude plus calme et plus résignée les aurait plutôt disposés en sa faveur. On exhiba une liasse de lettres que Rybine reconnut toutes pour siennes, mais dont le contenu était parfaitement innocent. On passa alors à une centaine de vers dont il s'avoua l'auteur et qui traitaient le sujet favori de tous les étudiants : Sand. C'était le commencement d'un poème où se trouvait dépeinte la réunion d'étudiants dans laquelle Sand s'offrit pour aller frapper Kotzebue. La mort de cet agent des trois gouvernements alliés et l'exécution du vengeur devaient venir après.

On lui demanda pourquoi il avait choisi ce sujet? Il répondit que c'était pour le traiter autrement qu'on ne l'avait fait jusque-là. Il ajouta qu'il n'y voyait rien de répréhensible, du moment que le meurtrier avait été exécuté et la justice humaine satisfaite.

Cette réplique parut suspecte aux juges et trop étudiée pour un homme aussi jeune. Ils

échangèrent entre eux un coup d'œil d'intelligence par lequel ils s'invitaient mutuellement à se méfier de l'inculpé.

On produisit alors une bague de fer ornée d'une tête de mort, et le président demanda emphatiquement :

—Quel est le sens symbolique de cette bague?

Rybine eut de la peine à s'empêcher de rire, il se contint pourtant et répondit qu'elle n'en avait aucun.

— Mais en ce cas, reprit le président, comment se fait-il qu'une bague pareille ait été vue au doigt de plusieurs d'entre vous?

— Le hasard l'a voulu ainsi. C'est toujours la même dont nous nous faisions cadeau l'un à l'autre; quand un de nous l'avait assez portée et qu'elle plaisait à un autre, il la lui cédait d'autant plus facilement qu'elle n'avait aucune valeur par elle-même.

— C'est un faux-fuyant qui ne nous abusera pas sur la gravité du fait.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de grave dans un bijou aussi inoffensif.

— La tête de mort est bien significative, c'est un emblème maçonnique.

— Le marteau est aussi un signe maçonnique, et je vois précisément sur un des membres du tribunal une clef de montre qui a la forme d'un marteau.

Le président réprimanda sévèrement Rybine pour cette sortie qu'il qualifia d'inconvenante, et l'invita à avoir plus de respect pour les juges et à montrer plus de réserve devant un tribunal extraordinairement convoqué par Sa Majesté.

Évidemment irrité, le président tira du dossier une pièce de vers de Rybine intitulée : *La Fondation de Saint-Pétersbourg*, et en fit donner lecture :

« Il aimait donc bien peu son pays, celui qui a fui Moscou, Moscou de pierres blanches,

Moscou aux coupoles d'or, pour s'enfoncer dans les marais du Nord et y faire périr des milliers d'hommes, afin d'élever une ville condamnée à la mort dès sa naissance?

*

« Le Bohémien et le Calmouk, les peuples errants et pasteurs élèvent leurs tentes là où les porte le hasard. Ils ne laissent rien en arrière et traînent tout avec eux. Les sauvages conquérants, pour garder leur proie, établissent leur camp là où ils la trouvent; mais les peuples éclairés conservent leurs conquêtes sans déserter leur sol natal.

*

« Malheur au peuple dont la tête se sépare du cœur! Quand l'esprit ne sent pas les battements du cœur, le cœur cesse de suivre les volontés de l'esprit. Du haut de leurs collines, péniblement amoncelées, ils nous crient: «Li-

béraux, étrangers, traîtres! » — et si je prête bien l'oreille, je distingue dans ces injures un accent allemand.

*

« Étrangers vous-mêmes, car vous ignorez l'esprit du peuple que vous menez et qui vous guide malgré vous. Quels sont ces tshinns et ces croix avec lesquels vous éblouissez des esprits étroits? D'où viennent ces décrets par lesquels vous bridez l'essor du talent? Ils sont allemands.

*

« Insensés! mettre à un régime allemand ce peuple qui s'appelle le peuple russe et faire revêtir à un géant les habits d'un nain, est-ce là ce que vous appelez régner selon l'esprit de la nation? L'esprit est ici et non pas avec vous: venez l'étudier et n'osez pas le contrefaire!

*

« Avec vous quel rôle échoit au patriote? Assister à l'abaissement de son pays, compri-

mer ses plaintes, se consumer en vœux stériles, s'épuiser en vains efforts et mourir ; ou bien, fuir ce pays à la ruine condamné : car, quiconque oserait lever la main pour ôter de vos yeux le bandeau qui les couvre, ferait un crime de LÈSE-MAJESTÉ !

*

« Faut-il donc se soumettre, enfermer son esprit dans vos bureaux, se faire manœuvre et attendre, que l'âge ayant éteint l'imagination, vous livre un corps usé, docile à vos volontés, que vous décorerez alors d'un de vos noms injurieux, d'un de vos titres pompeux ? »

Cette lecture faite, M. le président demanda :

— Accusé, qu'avez-vous à dire pour vous justifier de cette pièce ?

Rybine fut un moment indécis ; la franchise le poussait à avouer ces vers, mais la prudence lui conseillait le contraire.

— Elle n'est pas de moi, s'écria-t-il résolûment.

— Alors vous direz de qui elle est.

— Je ne le puis.

— Votre devoir aussi bien que votre intérêt vous commandent de nommer l'auteur.

— Mon intérêt, c'est possible; mon devoir, non.

— En ce cas, vous assumez sur vous la responsabilité de ces vers, et messieurs les juges en apprécieront l'esprit.

— Je me repose sur le patriotisme de mes juges, répliqua Rybine, avec d'autant plus de confiance que je ne vois pas un seul Allemand parmi eux.

Cette flatterie produisit un certain effet, mais l'incrédulité prit le dessus, et l'esprit même que Rybine mettait dans ses reparties lui nuisait plus qu'il ne lui servait.

On renouvelait souvent les interrogatoires,

dans l'espoir d'arracher quelques aveux aux accusés, et ceux-ci étaient si impatients de leur détention qu'ils étaient prêts à concéder tout ce qu'on voulait pour aboutir à un résultat quelconque. En vain demandaient-ils à être confrontés avec leurs accusateurs, on leur répondait que la nature du procès ne comportait pas cette formalité. On revint plusieurs fois sur la fatale bague, et, quoique toutes les dépositions fussent unanimes pour en établir la futilité, on ne continua pas moins à l'envisager comme la principale pièce de l'accusation.

Un jour enfin, on fit comparaître Rybine de nouveau, et le président lui dit :

— Nous avons pris des renseignements sur vos antécédents; il paraît que vous êtes aussi mauvais parent que mauvais sujet : car quelle perversité ne faut-il pas avoir pour être condamné par son beau-frère, un homme qui vous a comblé de ses attentions et vous a tenu lieu de père? Roujéiéf, officier supérieur aux

gardes, aimé de ses camarades et justement estimé de ses chefs, nous a répondu sur votre compte qu'il a toujours pensé que vous tourneriez mal; tout enfant encore, vous étiez imbu d'idées libérales, et vous aviez, de tout temps, témoigné peu de respect pour les autorités.

— Je demanderai à Votre Excellence, s'il n'a été pris de renseignements sur moi auprès d'aucun autre que de mon beau-frère ?

— Répondez d'abord.

— Je n'ai rien à répondre, s'écria Boris, avec ce son de voix qui semble sortir du plus profond de notre être, alors que toute notre âme se soulève pour protester contre la violation des liens du sang.

Ramené dans sa prison, Rybine se jeta sur son lit et se prit à sangloter... C'était la première fois qu'il pleurait depuis qu'il était devenu grand, et il pleurait de honte, de honte pour son beau-frère.

— Cet homme n'est donc pas fait comme moi, s'écria-t-il, son cœur ne bat pas comme le mien, quelle tache pour notre famille!...

Les officiers de service au corps de garde où était retenu Rybine, l'avaient tous pris en affection. L'un d'eux, nommé Zaïtzof, lui témoignait surtout un vif intérêt; il était de service ce jour-là.

En entrant chez Rybine et le voyant tout en larmes, il lui demanda ce qui s'était passé; mais Boris le regarda avec des yeux effarés et ne lui répondit pas.

— Pourquoi ne pas vous confier à moi? lui demanda l'officier; et comme il n'obtenait pas de réponse, il le prit par la main et continua :

C'est mal à vous, Rybine, peut-être pourrais-je vous rendre un service. Il me répugne de garder un homme comme vous. Vous autres, gens lettrés, vous êtes l'espoir de notre pays,

vous êtes notre Jeune-Russie, et nous ne voudrions pas vous voir vous perdre.

Rybine lui fit part alors du rapport que son beau-frère venait d'adresser au tribunal.

— Mais on ne l'a pas cru, s'écria Zaïtzof; un parent qui dénonce son frère est un misérable qui mérite le mépris.

— Hélas! ils n'ont que trop ajouté foi à sa délation.

Zaïtzof ne se possédait pas d'indignation; après avoir questionné Rybine sur la position de Roujéiéf et sur ses relations précédentes, il s'écria :

— Non, il ne sera pas dit qu'un officier vous aura dénoncé et qu'un autre vous aura perdu. Ce serait trop d'opprobre pour notre état; et si Roujéiéf a fait une lâcheté, il n'en recueillera pas les fruits. Écoutez, Boris, vous êtes jeune, peu expérimenté, vous ne vous doutez pas de toute la perversité de votre beau-frère, c'est un infâme que je saurai dévoiler.

— Que voulez-vous faire? demanda Boris.

— Fiez-vous à moi, mais il faut me seconder. Écrivez au président que vous avez des révélations à faire, cela gagnera du temps. Vous aurez de mes nouvelles bientôt, et de bonnes, je l'espère.

Il écrivit sur-le-champ à son régiment, se fit porter comme malade et demanda un remplaçant. Une fois libre, il prit congé de son prisonnier, ne rentra chez lui que pour changer de costume, se fit amener des chevaux de poste et arriva le lendemain chez la mère de Rybine. En deux mots, il lui fit connaître la position de son fils que celui-ci avait cachée pour lui épargner des inquiétudes, et lui dévoila les machinations de Roujéiéf.

— Qu'il veuille ou qu'il ne veuille pas s'emparer des biens de Boris, dit-il, la prudence commande d'agir dans la pire des suppositions. Que Boris soit ou non condamné, l'es-

sentiel est de mettre en sûreté la plus grande partie de ses biens.

On convint de la marche à suivre. La tutelle devait être levée à la suite d'une demande antidatée et signée de Boris. Celui-ci devait donner un reçu de la somme déposée en son nom, au Conseil de tutelle, et souscrire des lettres de change au nom de Zaïtzof pour la valeur présumée de ses biens immeubles; de son côté, l'officier fit des contre-lettres au nom de madame Rybine, qui elle-même promit de réserver par testament à son fils seul tous ses biens personnels. En un jour, on eut acheté les tribunaux de district et du chef-lieu, et la fortune de Boris fut en sûreté.

Lorsque Zaïtzof revint à Moscou, il apprit que Rybine venait d'être fait soldat, et ses camarades envoyés en exil ou attachés aux chancelleries des gouvernements de l'intérieur, en qualité de simples copistes.

Il revit son jeune ami en capote de soldat.

— Comment me trouvez-vous dans cet accoutrement? lui demanda Boris en le voyant entrer. Puis il ôta son bonnet, et montrant ses cheveux coupés ras, il ajouta :

— *Votre noblesse* (1) trouve-t-elle que je puisse faire un bon soldat?

— Rybine... mon ami, lui répondit Zaïtzof en lui serrant les deux mains ; mais il ne put proférer que ces mots, son front s'affaissa sur l'épaule de Boris, et une pluie de larmes inonda le gros drap de la capote du nouveau soldat.

— Depuis que je vous connais, depuis que je vous vois ainsi, continua-t-il, je méprise mon uniforme et vous envie le vôtre. Mais ne craignez rien. Tant que les officiers russes seront des gentilshommes, vous ne serez soldat qu'au front, que dans les rangs, et ce sont eux qui ailleurs seront debout devant vous.

(1) Titre que le soldat donne à l'officier jusqu'au grade de major.

— Et les sergents, s'écria Rybine, vous ne pensez pas aux sergents. Quand un noble dégradé tombe sous leurs pattes, ils se vengent sur lui de tous les mauvais traitements qu'ils endurent de la part des officiers. Je vous avoue que je ne suis pas disposé à m'offrir en holocauste, et pourtant, si je riposte, mon affaire est faite, et les *Skvos-stroi* (les verges) m'attendent.

— Chassez donc ces idées. Pour combien de temps avez-vous de cette galère?

—« *Vpred do vysslougui,* » mon cher, ce qui veut dire : tant qu'il plaira à Dieu et au tzar. Or, vous savez le proverbe : « Dieu est haut et le tzar est loin. »

— Ne vous laissez pas abattre, Rybine, vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas. Entre nous, vous le savez, c'est désormais à la vie, à la mort. Pour être grand, car vous devez le vouloir et le devenir, il faut avoir souffert et passer par bien des tourments; l'expérience ne s'acquiert qu'à ce prix.

D'après ce que j'ai entendu dire, on a déjà parlé pour vous au colonel Vrangel, qui est un bon diable, quoique Allemand. Il a promis de demander comme une faveur personnelle que l'on vous plaçât auprès de lui; eh bien, le reste se trouvera. J'ai voulu quitter le service, tant j'étais révolté de la manière dont on vous a traité; mais je crois que je pourrai vous être plus utile sous le schako impérial, et je le garde. J'ai des parents puissants, ils s'intéresseront tous à votre sort. Si vous le voulez, nous allons aller de ce pas chez Vrangel, je vous ferai faire sa connaissance.

Les deux jeunes gens trouvèrent le colonel à table, prenant le thé avec sa fille. Dès qu'il les vit entrer, il leur cria :

— Bonne nouvelle, Messieurs, puisque vous croyez que je puis vous être utile à quelque chose. Je viens de recevoir l'avis que ma demande m'est accordée. M. Rybine est placé

près de moi en qualité de scribe. Vous aurez donc, ajouta-t-il en s'adressant à Boris, droit aux galons, si cela peut vous tenter; mais veuillez donc, Messieurs, prendre place auprès de moi. Ma fille, je te présente M. Rybine, poète-soldat.

A ces mots, la fille du colonel fixa ses deux yeux pleins de vie et de candeur sur Boris, qui se troubla involontairement et tourna avec embarras son bonnet entre ses mains.

— Puisque vous êtes, pour ainsi dire, mon esclave, continua le colonel, permettez que je dispose de vous en maître souverain. Je vous ordonne donc d'être de mes amis, et, comme je n'ai pas de secrétaire, vous en remplirez les fonctions auprès de moi, à moins que vous ne préfériez le service public au service privé, qui, du reste, ne sera pas très-pénible; je tiens à vous prouver, mon cher Zaïtzof, que les Allemands ne sont pas des mangeurs de Russes.

— Faites, colonel, répliqua Zaïtzof, faites

toujours, je ne demande pas mieux que de me laisser convertir, mais je vous préviens que je suis difficile à contenter sur ce point. En attendant, puisque vous voilà un peu rassuré, ajouta-t-il en s'adressant à Boris, je vous quitte et je vais à Pétersbourg pour tâcher de voir par moi-même comment les choses s'y passent.

Roujéiéf avait suivi avec un intérêt mêlé de crainte et d'espoir toutes les phases du procès intenté à son beau-frère, et croyait lui avoir porté le coup de grâce en témoignant contre lui. Ses agents l'instruisirent à temps des précautions prises par madame Rybine pour lui soustraire la fortune qu'il convoitait depuis si longtemps, mais il entrevit aussitôt le côté faible de toutes ces mesures, et en sourit de pitié. L'idée d'un procès avec sa belle-mère n'avait pour lui rien de répugnant, il lui paraissait facile

non-seulement d'annuler les lettres de change faites par Boris comme émanant d'un mineur, mais il espérait encore faire condamner ses tuteurs à restituer les sommes qu'il signalerait comme trop importantes pour avoir été mises à la disposition d'un enfant. Il savait que ce que fait l'argent, l'argent le défait plus facilement encore, et pensant avoir la loi pour lui, il ne doutait pas de réussir. Il voyait déjà ses intrigues couronnées de succès et espérait recueillir enfin le fruit de tant d'années de contrainte et de sourdes menées. La cupidité de cet homme étouffait en lui tout sentiment d'honneur, de devoir et de pitié pour le sort de Boris, de Boris qu'il avait vu grandir sous ses yeux, dont il avait dirigé la jeunesse et qu'il avait poussé à sa perte. S'applaudissant en secret de son machiavélisme qu'il croyait avoir dérobé à tous les yeux, il transigeait avec sa conscience, en se disant que son beau-frère se serait perdu d'une manière ou d'une autre.

Ce fut donc pour lui un coup de foudre lorsqu'il apprit que Rybine, au lieu d'être condamné à la privation de ses droits civiques, ne l'était qu'à la simple dégradation et que ses biens ne devaient être séquestrés que jusqu'à sa réhabilitation. Les mesures qu'avaient conseillées Zaïtzof étaient donc suffisantes pour dérober les propriétés de Boris à la séquestration, et il ne restait plus à Roujéiéf que d'épouser les intérêts du gouvernement en l'éclairant sur l'irrégularité des dispositions de sa belle-mère. C'est une lâcheté qu'il crut pouvoir s'épargner, puisqu'il ne devait en recueillir aucun avantage pour lui-même. Un peu plus, pensait-il, et je touchais au but de mes projets; au lieu de le pousser à un libéralisme stérile, que ne l'ai-je entraîné dans quelque conspiration, vraie ou feinte, que je me serais donné la gloire de dénoncer. J'en aurais profité doublement, le tzar m'eût récompensé et Boris aurait été en Sibérie.

Sur ces entrefaites, Zaïtzof arriva à Pétersbourg, et n'eut rien de plus pressé que d'instruire les camarades de Roujéiéf de sa conduite envers son beau-frère. Ceux-ci déclarèrent à l'unanimité ne plus vouloir servir avec lui; il se vit forcé de donner sa démission, sollicita en vain le commandement d'un régiment de ligne qui lui aurait fait faire sa fortune, et resta sans emploi. Sa femme, informée par madame Rybine de l'issue du procès de Boris, fut éclairée par Zaïtzof sur les intrigues de Roujéiéf. Des dames, enfin, qui s'étaient intéressées à Boris, ne cachèrent pas leur mépris pour son mari, et Anastasie en conçut un tel dégoût, qu'elle le quitta et alla habiter auprès de sa mère pour chercher à la consoler dans son malheur. Comme elle n'avait jamais consenti à passer ses biens au nom de son mari, celui-ci se trouva ainsi dans le plus complet abandon et la plus grande misère.

En attendant, le sort de Boris n'était pas à

plaindre. Son colonel l'avait pris en affection et le laissait parfaitement libre de ses actions. Sa fille n'avait pas respiré l'atmosphère empoisonnée du grand monde qui règle ses sentiments sur les ordres du pouvoir, et vend sa conscience et son honneur pour un sourire impérial. Elle ne voyait dans Boris qu'une victime de son esprit et de la perversité des autres que le malheur rendait plus intéressant encore.

L'amour et la souffrance font des poètes, et Boris ne le devint réellement que du jour où il se vit dégradé et aimé. Sa peine, au lieu de courber son âme, ne fit que l'épurer et l'élever. Il en appela à la gloire pour effacer l'injure qu'un ordre social absurde avait cru lui infliger. Parfois, il était tout disposé à savoir gré à Roujéiéf de ses intrigues qui lui avaient fait connaître l'amour et devaient le conduire à la célébrité.

Le colonel Vrangel vit sans alarme les dis-

positions de sa fille pour Rybine; il ne voulait pas contrarier ce qu'il appelait la volonté du sort, et ne songeait qu'aux moyens de délivrer son protégé. L'occasion s'offrit à lui un an après que Boris était entré au service sous ses ordres. L'empereur, passant à Moscou, fut charmé de la tenue du régiment de Vrangel, et lui en témoigna sa vive satisfaction. Profitant de ce moment, le colonel lui demanda la grâce de Rybine.

— Rybine? répondit l'empereur, c'est un poète et un libéral.

— Sire, c'est un bon soldat qui supporte son sort avec courage et regrette son passé.

— Soit donc; mais qu'il sache bien que c'est pour toi seul que je lui accorde sa grâce.

Vrangel courut apprendre à Boris la nouvelle de son pardon, et celui-ci, en le remerciant, le pria de mettre le comble à ses bienfaits en lui donnant la main de sa fille.

— Je savais bien que cela devait finir par

là, répondit le colonel en pressant Rybine dans ses bras.

Rybine n'eut jamais l'occasion de reconnaître le service de Zaïtzof, car il y a des obligations qui ne sauraient se payer dignement; mais il trouva moyen de se venger de Roujéiéf, en persuadant à sa sœur de lui faire une pension suffisante, et il y ajouta de lui-même une somme considérable.

LE BAL MASQUÉ.

LE BAL MASQUÉ.

La salle du Grand-Théâtre à Saint-Pétersbourg est une des plus vastes et des mieux ornées. Elle venait d'être dégarnie des fauteuils qui y remplacent les stalles, et le parterre avait été réuni à la scène qu'on distinguait néanmoins par l'élévation de son plancher. Dans le fond, les musiciens venaient les uns après les autres déposer leurs instruments. Il était minuit. La police obstruait les abords du théâtre, et ses officiers, impatients d'exercer leur surveillance, montraient par intervalle, leurs visages aux

portes intérieures. Des ouvreurs de loges, en livrée de cour galonnée, traversaient seuls de temps à autre la salle.

Au troisième rang des loges, on voyait un marchand qui, avide du spectacle d'un bal masqué, s'était installé avec sa famille, avant même qu'on eût baissé le lustre et allumé les quinquets. Il posait sa barbe sur la rampe, puis la caressait parfois de sa main. Sa femme, coiffée d'un mouchoir en soie d'azur brodé d'or, se penchait perpétuellement à son oreille pour le questionner sur tout ce qu'elle voyait et sur tout ce qui s'apprêtait. Trois filles, plus blanches et plus joufflues les unes que les autres, garnissaient le fond de la loge. La famille d'un employé venait de prendre possession d'une loge au second rang; devant rentrer chez elle avant la fin du bal, elle tenait à ne rien perdre du début.

Louganoff fut le premier élégant qui af-

fronta le vide de la salle, et la parcourut plusieurs fois dans toute sa longueur, comme un homme qui, ne sachant que faire de sa personne, avait bravement pris le parti de s'amuser ou de s'ennuyer, au gré du hasard. Il était brillant de jeunesse et d'élégance. Sa taille eût excité l'envie de plus d'une femme, en même temps que son œil doux et vif parlait à leur imagination. Sa cravate longue et d'une couleur éclatante, était enfermée dans un gilet blanc, et jointe par une épingle qui figurait un ours jouant avec une perle. En l'an de grâce 1840, ce sujet était fort goûté dans la Babylone du Nord. Était-ce parce que la perle figurait le globe terrestre et l'ours son maître futur?

Comme il ne se passe encore rien dans la salle qui soit digne de nous intéresser, nous pourrons donner notre attention à la toilette de Louganoff. Son habit sortait des ateliers de Boutou, et aurait pu par la légèreté de son

poids rivaliser avec ceux de Humann, mais il leur cédait dans l'élégante ampleur de la coupe. En revanche, sa botte maintenait la prééminence de la Russie sur les autres pays pour tout ce qui tient à l'industrie du cuir. Elle était littéralement collée à son pied et ne présentait pas un seul pli, pas un seul vide. Les hauts talons, qui venaient d'acquérir droit de noblesse à Saint-Pétersbourg, ne faisaient entendre qu'un bruit amorti, tant ils étaient doux et légers.

Sa démarche était aussi aisée que son corps était souple. Ses poses trahissaient une coquetterie peu commune parmi les hommes. Une gaieté insouciante, relevée par l'ardeur spirituelle de ses traits, en faisait un des cavaliers les plus accomplis de Saint-Pétersbourg. Si, malgré cela, ses succès dans le monde étaient à peu près nuls, cela tenait à l'inexpérience et à la timidité inséparables de son âge, bien plus qu'à son air peu mâle et à ses allures presque

féminines. Il n'en gardait du reste aucune rancune et paraissait n'avoir aucune prétention de plaire à d'autres qu'à lui-même.

Des idées plus futiles et plus enjouées les unes que les autres traversaient son cerveau et glissaient sur son front pendant qu'il observait le mouvement et les figures des arrivants. Il ne voyait personne à qui adresser la parole, et commençait à se fatiguer de son isolement, lorsque entra son ancien ami Drobine, qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans prendre garde aux assistants.

La mâle beauté de Drobine se mariait bien à l'élégante jeunesse de Louganoff et l'air sérieux du premier contrastait agréablement avec l'insouciance du second. On voyait que l'un avait déjà pénétré plus d'un mystère de la vie, tandis que l'autre ne faisait que les effleurer. Malgré ces dissemblances, les relations qu'ils avaient eus ensemble leur avaient appris qu'il

y avait une grande conformité dans leurs sentiments et dans leurs principes, si bien que l'amitié qu'ils s'étaient vouée l'un à l'autre n'avait rien perdu à leur séparation.

— Qui donc t'a arraché de ta campagne? demanda Louganoff.

— Je m'en suis défait, et j'avais hâte de revoir mes amis. Comment va ton service?

— Il m'inquiète peu. J'ai su me rendre la vie douce de ce côté. Mes chefs me laissent libre, à condition toutefois que je ne touche pas un sou de mes appointements. Et toi, as-tu enfin trouvé le puits d'or ?

— Oui, en ce sens que j'ai abandonné le soin de m'enrichir. Mais nous parlerons affaires une autre fois. Tu connais, n'est-ce pas, tout le monde ici ?

— De vue seulement. Je resserre le cercle de mes connaissances plus que je ne l'étends.

— Je suis comme dans un bois. Veux-tu

me faire le plaisir de me remettre un peu au courant de la société ?

— Volontiers. Je vais t'en faire un tableau peu flatteur, je t'en préviens, mais véridique.

Commençons par *le bas-fond* de la société, c'est un terme qui devient de vogue, je veux dire par l'étage supérieur des loges. Mais ne nous cassons pas le cou à regarder trop haut, prenons le premier.

Vois-tu à notre gauche une dame avec sa fille ? La mère a du rouge et la fille se met du blanc, quoi qu'elle vienne de naître à peine. Tu peux les voir tous les jours, entre trois et cinq heures, se traîner à la *Perspective de Nevski*, dans une méchante voiture attelée de quatre rosses de louage, et le soir tapisser les salons dans lesquels elles sont entrées de vive force. Les maris ne venant pas à elles, elles sont allées au-devant des maris, et ont répandu le bruit qu'un monsieur très-riche avait demandé la main de la demoiselle, mais ce monsieur a es-

quivé la botte et ces dames en sont jusqu'à ce jour pour leurs frais d'amabilité.

A côté, tu vois la riche famille des Koscheleff dont le grand-père a commencé par vendre du goudron et qui aujourd'hui est riche à millions. Comme tu vois, il y a de l'argent à gagner en Russie et des demoiselles à marier ; mais ce qui fait honneur à nos jeunes gens, c'est qu'ils ne sont guère tentés d'épouser des sacs d'argent. Ce n'est pas pour ne pas être éclipsés au premier rang que les Koscheleff se relèguent au second. Ils sont tout honteux de ne pouvoir y pénétrer, et c'est là une double maladresse de leur part.

Les Lavrentieff ont été plus adroits, ils ont su faire venir la cour chez eux. Ils vivent encore de leur diamant monstre, le diamant schah qui, à en croire les annales, aurait été dérobé au trésor de Perse par l'un de leurs aïeux qui l'aurait introduit à l'aide d'une incision dans son mollet, pour échapper ainsi à

la visite des douaniers. L'État, afin d'encourager le bon exemple, leur a acheté leur pierre à une prix immense, et à leur tour ils achètent du gouvernement des crachats et des cordons. Quand ils se sont avisés d'ouvrir leurs salons à la cour, le grand-duc s'est laissé tirer l'oreille, mais il a fini par y arriver. Le tour de l'empereur ne tardera pas à venir.

Mais laissons-là tous ces parvenus ou qui tendent à l'être, et passons à la haute volée qui pose dans les baignoires.

Tu reconnais sans doute notre cher Stscheloukhoff; il est aussi creux qu'auparavant. Sa voix glapissante sonne comme une clochette d'argent. Il est riche et sa femme est belle; il est content: que faut-il de plus?

Voici l'éclatante Marschaloff. Elle porte sur elle tout un trésor, et il faudrait être bien habile pour évaluer les pierres précieuses qui l'embellissent et la surchargent. Son mari est invisible, il a l'art de s'effacer derrière sa femme.

Son homonyme rivalise avec elle de beauté sinon de luxe. L'une est toujours gaie et l'autre pensive. La raison en est simple : l'une est riche et l'autre est pauvre.

La chronique scandaleuse est inépuisable sur cette femme à la parole féconde, qui est debout dans sa loge et qui la remplit à elle seule par son ampleur; ses intrigues deviennent de plus en plus banales; mais elle a le bon esprit de se consoler du délaissement de l'auguste personnage; on lui en sait gré, et c'est ce qui fait que son crédit n'a pas faibli; quiconque voudrait arriver ferait bien de briguer sa faveur.

Chut! voici la brillante Pétoukhoff, belle comme une statue antique, froide comme le marbre. Ses adorateurs lui rendent le mauvais service de citer des mots d'elle en les donnant comme spirituels. Elle pose mieux qu'elle ne parle. C'est le Nord avec ses effets de lumière, vaste, monotone et trompeur.

Dans l'enfoncement de la gauche se trouvent

les deux belles-sœurs ; l'une est laide et trompe son mari qui est beau, l'autre est belle et trompe son mari qui est laid. La première est applaudie et la seconde est excusable.

Vis-à-vis la Pétoukhoff, la femme du Nord, est le Midi jovial et sans prétention, exempt de préjugés et sensuel. Elle ne vaut ni plus ni moins que sa réputation; on est indulgent pour elle, parce qu'elle est indifférente pour la renommée. On cite comme un trait de témérité de sa part d'avoir préféré un joli garçon à l'homme puissant. Tant que celui-ci a eu le mauvais goût de s'en fâcher et de poursuivre son rival, le rival fut le plus heureux des hommes; mais la persécution venant à se ralentir, il y a eu, assure-t-on, un relâchement de rigueurs. C'est d'elle qu'il faut dire que si elle a beaucoup péché, elle a beaucoup aimé.

Voici un couple jeune et brillant; mais le bonheur le fuit. Le sultan a jeté les yeux sur la jeune mariée, et ses regards qui démoliraient

des rochers embrasent facilement les cœurs de nos dames pétries de vanité.

Je te le demande, notre ville ne ressemble-t-elle pas à une ville prise d'assaut, à cette différence près que l'armée des conquérants est représentée chez nous par un seul homme? car si nous conviions ici toutes les célébrités du même genre qui se sont abstenues de venir, la salle serait comble. Voilà, mon cher, la crème de notre société, la source de tout bien et de toute faveur, l'éclat de notre siècle!

Et maintenant veux-tu connaître notre *Jeune-Russie*, l'espoir, l'avenir, la gloire de notre pays? Tu la vois dispersée aux pieds de ces dames. Elle est bien née et bien musquée. Elle n'est plus ce qu'elle a été jadis, elle a étudié les cahiers des professeurs, les Codes de S. M. et les cartes topographiques du Caucase. Elle voyage peu, pour faire la cour au souverain, mais elle fait courir des chevaux et des yachts.

Elle ne met pas toujours du discernement dans ses amours, mais elle en subit les conséquences avec résignation. Elle est libérale, parce qu'au bal elle ne se lève pas quand le grand-duc paraît, motivant cette conduite sur ce qu'elle n'a pas eu l'honneur de lui être présentée; elle est libérale, parce qu'elle préfère les grades aux croix et ne bat ses valets qu'à la dernière extrémité. Son cercle est limité et d'un accès difficile. Pour y être admis, il ne suffit pas d'être de la noblesse de *pilier* (1), d'avoir un titre ou de la fortune, il faut du savoir-vivre. Ce n'est pas l'art de se ruiner qu'ils entendent par l'art de vivre; les uns, parmi ces messieurs, ne sont dorés qu'à la surface et les autres savent très-bien compter. Ce n'est pas non plus l'art sublime de la galanterie; le mauvais ton est devenu aujourd'hui grand ton. — Il faut, dit-on, prendre les gens

(1) La noblesse de pilier, *Stolbowoi* est celle dont l'origine a plus de cent ans.

tels qu'ils sont, et, en ce cas, nous devons tenir compte à ces messieurs de l'intention qu'ils ont d'être utiles à leur pays. C'est un commencement.

Ici Louganoff s'arrêta, et Drobine, qui l'avait laissé parler d'un trait, s'écria :

— Je ne reviens pas de ma surprise. Tu es aussi caustique que pénétrant, tu as approfondi le sujet. Serais-tu, par hasard, devenu libéral ?

— Pas si bête ! libéral, et pourquoi faire, s'il te plaît ? Pour servir de risée aux accapareurs de croix et de faveurs ? se sacrifier pour des hommes qui se plaisent dans la boue ? Il serait plus libéral de les y enterrer, peut-être alors sentiraient-ils le besoin d'en sortir. Mon seul souci est de vivre le plus gaîment possible, et ce que je te dis là, je me garderais de le dire à personne autre.

— Mais qui donc te l'a suggéré ?

— C'est dans l'air, mon cher. Je suis sûr que quiconque pense ne pense pas autrement, sans en excepter ceux-là mêmes qui ne parlent que comme des gens qui veulent parvenir. Il n'y a dans tout ce que je t'ai dit pas un mot qui soit de moi. Ce sont des lieux communs à la portée de tout le monde, mais les uns laissent la part du lion au maître et se voient trop heureux de pouvoir ramasser les miettes qui tombent de sa table de volupté; les autres le servent à cette même table, et personne ne murmure.

En ce moment, il se fit un mouvement particulier dans la foule. L'empereur, suivi du grand-duc héritier, entra dans la salle et se porta à grands pas vers le milieu, où il se vit aussitôt entouré de grands dignitaires. D'un geste il les congédia tous et, après avoir dit quelques mots au directeur des théâtres et tendu

la main à un ancien ambassadeur déchu qui prenait patience dans un poste de la cour, il resta seul avec le comte Orlof, son fils s'étant modestement retiré près d'une loge.

L'empereur avait l'air gai ou disposé à l'être, ce qui ramena le calme sur les traits de ses courtisans. Il était pâle comme un homme qui dépense sa vie plus qu'il ne la restaure. Son ventre rivalisait d'ampleur avec sa poitrine, qui était si bombée que bien des gens se demandaient, quelle pouvait être l'épaisseur de la cuirasse qu'il portait et sous le poids de laquelle il semblait plier, car il ne se mouvait que lentement. Tous ses gens de cour ne l'atteignaient qu'à l'épaule, et un auteur officiel n'eût pas manqué de dire qu'il dépassait tous les hommes comme le patriarche des forêts, le cèdre du Liban, dépasse tous les arbres. Son front était dégarni et, quoiqu'il parût par cela même plus élevé, on voyait néanmoins que la partie inférieure de son visage

était comparativement la plus développée. Son regard exprimait l'habitude du commandement et celle de ne rencontrer aucun obstacle à ses vœux. En observant plus attentivement son crâne, on reconnaissait que la vanité et l'obstination en étaient les traits les plus saillants. Celle-ci domine cependant l'autre : l'opiniâtreté fait taire en lui la voix de l'intérêt le mieux entendu. Il suffit qu'on lui désigne un homme digne d'être distingué et un autre méritant sa colère, pour qu'il poursuive le premier et comble le second de ses faveurs, du moment surtout que ce n'est pas un de ses courtisans qui lui fait faire cette distinction.

Aucun remords, aucun souci ne planait sur son front. Il paraissait ainsi légitimer le mot d'Helvétius, que l'homme qui est au-dessus de la loi commettra les plus grandes atrocités sans seulement en ressentir des regrets. Le comte Orlof, seul presque de la taille de l'empereur, le regardait fixement, et l'empereur paraissait

vouloir, par la familiarité, s'assurer de son dévouement. On eût dit que de grands mystères et des liens d'une intime intelligence unissaient ces deux hommes.

L'apparition de l'empereur avait produit des sensations différentes parmi les spectateurs : pendant que les uns l'admiraient à une distance respectueuse, d'autres semblaient ne pas faire attention à lui, usant de la faculté laissée à chacun, au bal masqué, de ne pas s'inquiéter de la présence du monarque. Il y en avait qui, avec une satisfaction d'écoliers révoltés, regardaient fixement le soleil, le chapeau sur la tête. Cependant, les deux premiers rangs des loges n'avaient des yeux que pour voir le tzar, et les dames des baignoires, tout en continuant leur riante causerie, suivaient les mouvements du monarque, et rivalisaient d'agaceries à qui l'attirerait.

Deux individus qui paraissaient être de cette

classe nombreuse des employés russes, sans qu'on puisse précisément distinguer à leur extérieur la nature de leur emploi, suivaient depuis quelque temps Louganoff et Drobine, lorsqu'un d'eux prenant la parole dit à ces messieurs :

— Avouez que c'est une soirée bien gaie : quoi de mieux que de voir face à face son monarque ? Il n'y a que notre souverain seul, qui soit si affable pour ses sujets.

Nos deux amis se donnèrent un coup de coude d'intelligence et ne répondirent rien. Le compagnon de l'orateur prit cette peine sur lui, et dit :

— Ils sont cependant bien à plaindre quelquefois, les rois les plus puissants. L'intérêt public leur commande des sacrifices devant lesquels un particulier reculerait. Supposez qu'un roi ait un frère et un frère aîné, une mauvaise tête, mais un excellent militaire, qui administre mal une province, si mal qu'il y

sème les germes de révolte et lui donne, les moyens de défense : une bonne armée. On vient au secours du frère, on étouffe la révolte; mais que faire du frère? Je vous le demande, messieurs, dit-il en s'adressant à Louganoff et à Drobine.

— Pardon, monsieur, répondit celui-ci, y a-t-il longtemps que vous êtes au service?

— Il y a quelque temps. Pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que je vous croyais bien novice, répondit Drobine en lui tournant les talons.

En ce moment, un domino brun se glissa auprès de l'empereur, qui, à sa vue, quitta précipitamment le comte Orlof, et courut après le masque; il lui tendit le bras en lui disant :

— Beau masque, je te retrouve. Puis, en changeant de façon, ainsi que c'est assez l'usage aux bals masqués russes, il ajouta : — Vous êtes de parole.

— Et vous-même, Sire ?

— Je suis fidèle au rendez-vous.

— Il ne vous a pas fallu un grand effort pour cela, vous ne manquez pas un seul bal masqué. Je voulais vous demander, si vous avez tenu votre promesse, si vous n'avez rien fait pour me connaître ?

— J'ai donné ordre que l'on ne vous épiât pas le moins du monde.

— C'eût été une recommandation de faire le contraire.

— Vous pensez donc qu'on m'obéit si peu ?

— Quand c'est pour vous servir, oui.

— Détrompez-vous, l'obéissance ne raisonne pas. Vous ne voulez donc pas me dire qui vous êtes ?

— Il n'y aurait plus de mérite pour vous à le deviner.

— Je m'en avoue incapable.

— Si tôt ? Je vous aurais cru plus persévérant.

— Auprès de la beauté les plus forts sont faibles.

— Ce que vous dites là est fort joli. Est-ce de vous, Sire?

— Et de qui donc? reprit l'empereur avec un peu d'humeur.

— Je ne voulais en avoir que la confirmation.

La durée de ce dialogue avait suffi au couple pour faire le tour des loges, et toutes les dames demandaient quel pouvait être ce masque que l'empereur entretenait avec une chaleur peu accoutumée. La jalousie, la crainte et la haine agitaient tour à tour ces petits cœurs. Personne ne pouvait les rassurer ou les inquiéter plus encore en les renseignant sur le masque que l'empereur entraîna dans le foyer, et fit asseoir auprès de lui sur une des chaises.

L'étiquette commandait la discrétion. Personne n'osait entrer dans le foyer, alors que l'empereur s'y était retiré. C'était tout au plus

si l'on se permettait de l'observer de loin, sans oser franchir la porte.

— Qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vue? demanda le tzar à son masque.

— J'ai lu Angélo.

— C'est précisément le livre qui se trouve sur mon bureau.

— Je le savais, et c'est pourquoi je l'ai lu.

L'empereur regarda le masque fixement dans les yeux, et fit un rapprochement avec sa taille, mais rien ne lui révéla le mystère dont se couvrait cette dame, que d'autres raisons lui avaient fait présumer être étrangère à la cour.

— Et vous-même, Sire, qu'avez-vous fait?

— Vous êtes curieuse.

— C'est notre tort et notre privilége.

— Vous devez savoir quelles sont à peu près mes occupations.

— Les destinées du monde, n'est-il pas vrai?

L'empereur fit un signe qui ne voulait pas dire non.

— Voulez-vous que je vous dise l'emploi de votre journée d'aujourd'hui ?

— Voyons, si vous devinerez juste.

— A onze heures, vous avez assisté à la parade montante.

— C'est juste.

— A deux heures, vous avez fait une visite à la princesse ***, et puis une autre à madame la générale ***.

— C'est ma foi vrai; seriez-vous jalouse?

— Je n'en ai pas le droit. A quatre heures vous vous êtes promené sur les quais de la Néva. Après dîner, vous avez été aux Français et maintenant vous voilà ici. Quand donc, Sire, vous êtes-vous occupé des affaires de l'État?

— Je ne me lève pas à onze heures, je suis plus matinal que cela.

— Mais le soin de votre toilette ?

— Elle n'exige pas autant de temps que la vôtre.

— C'est vrai ; vous n'avez changé aujourd'hui qu'une fois d'uniforme, mais il vous arrive d'en changer plus souvent. Et puis la tenue des différents régiments est un peu de votre ressort.

— Qui donc l'ordonnerait sans moi ?

— Il est étonnant, Sire, que vous trouviez le temps de suffire à toutes ces occupations.

— Mais comment faites-vous pour être si bien informée ?

— Vous n'avez pas de mystère pour vos sujets.

— Et vous même, me déroberez-vous plus longtemps les traits de votre visage ? Je les crois charmants.

— « Heureux qui croit, il a chaud sur cette terre » répondit le masque par un vers de Griboiédoff.

— Je me trompe rarement, mon œil est assez juste.

— En ce cas que vous importent mes traits? Vous les connaissez déjà.

— Vous serez donc toujours rebelle à mes vœux ?

— Il vous arrive si rarement de trouver de la résistance, vous devriez la souffrir, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait.

— J'ai si peu de temps à moi. Vous l'avez vu vous-même, tous mes moments sont pris. Pouvez-vous exiger de moi l'assiduité que peut apporter un jeune homme qui n'a d'autre soin que celui de plaire aux dames ?

— Mais comment pouvez-vous respecter une femme qui cède sans résister ?

— Je ne l'attribuerais qu'à mon mérite et lui saurais gré d'abréger mes tourments.

— Vous aimez ce qui vous flatte et ne méprisez-pas les flatteurs. Eh bien, puisque vous voulez, comme César, venir, voir et vaincre,

je me rends, mais pas à discrétion. Signerez-vous ma capitulation ?

— Quelle est-elle ?

— Vous voulez de moi tout ce qu'une fille possède, l'honneur. Je ne vous demanderai pas tout ce que vous avez, ce ne serait pas un moyen de nous entendre, mais puisque vous voulez aller vite, que me donnerez-vous ?

— Que demandez-vous ?

— Beaucoup.

— Parlez.

— C'est plus que vous ne voudrez.

— Mais parlez, de grâce.

— Non, Sire, vous n'êtes pas assez riche pour m'acheter. Brisons-en.

— J'exige que vous me disiez.

— C'est différent. Je veux, Sire, que vous donniez la liberté aux serfs.

— Que vous importent les serfs ? N'en ayez pas, si vous ne voulez pas.

— Les autres, Sire, ne demandent que pour

eux, et vous ne comprenez pas celle qui demande pour les autres.

Le front de l'empereur se couvrit de nuages. Ses yeux projetaient des rayons de méfiance et des regards qui voulaient percer le domino. Puis soudainement, et par un mouvement un peu brusque, il se saisit de la main du masque, déboutonna son gant et le rabattit. Le masque laissait faire, ne comprenant rien à cette expertise.

— C'est pourtant la main d'une femme, se dit le tzar, de manière cependant à être entendu du domino.

— Vous avez craint que je ne fusse un homme, un délégué des paysans?

— Mais qui êtes-vous donc?

— Un ange qui vient plaider auprès de vous le sort des millions d'êtres que vous retenez dans les fers.

— Je n'y suis pour rien.

— Vous en portez toute la responsabilité, du moment que vous le souffrez. Je me dis, Sire, qu'il y a des milliers de gens aisés et civilisés en Russie. Il ne tient qu'à vous de porter ce nombre à des millions. Y a-t-il chez nous quelques hommes de talent et de mérite? Il y en aurait cent fois autant, du jour où vous appelleriez les serfs à concourir avec les autres pour le bien du pays. Vous manque-t-il des officiers, vos finances sont-elles vides? Abaissez les barrières qui retiennent les paysans. Il y a là une souche vierge. Ce sont, Sire, autant d'images de Dieu sur cette terre; les retenir à l'état de brutes, c'est offenser Dieu, c'est insulter l'humanité.

— Mais, encore une fois, qu'y gagneriez-vous? demanda le tzar, surmontant son étonnement et sa colère.

— J'y gagnerais, Sire, de savoir mon pays l'égal des autres, de ne plus avoir à rougir pour lui à l'idée qu'il maintient encore l'esclavage.

Si j'étais homme, j'aurais donné mon sang, ma tête pour ce seul trait de plume de vous. Femme, que puis-je? donner mon honneur; prenez-le, mais signez le décret.

— En avez-vous un tout prêt?

— Non, Sire.

— Je l'aurais cru. Vous êtes une folle. Laissez-là la politique. Que vous importe ce que font les autres? Chaque pays a ses mœurs. Il nous faut des serfs pour maintenir l'armée, pour combattre l'étranger. La discipline ne peut être en vigueur qu'avec des gens accoutumés à l'obéissance dès l'enfance. Ma prééminence sur les autres rois n'est due qu'à la possibilité où je me trouve de faire tuer deux cents, quatre cent mille hommes, sans susciter de plaintes contre moi. Mais que vais-je vous parler de ce que vous ne pouvez comprendre?

— Parlez, Sire. Si mon esprit n'est pas fait pour vous suivre dans les hautes régions de

votre politique, j'ai un cœur pour distinguer le juste.

Cette flatterie fit son effet, l'empereur eut un moment de franchise.

— Croyez-vous, dit-il, que je puis tout ce que je voudrais? N'y a-t-il pas de la résistance autour de moi et la force des choses ne me domine-t-elle pas? Ne dois-je pas tous les jours céder à la fatalité?

— Napoléon croyait comme vous à la fatalité, mais il a fait ce que je vous demande, il a décrété l'abolition de l'esclavage en Pologne; il ne transigeait pas avec les abus et ne s'en remettait pas au temps du soin de faire le bien.

Ce rapprochement avec le grand homme fit penser le tzar qui reprit :

— Si je décrétais l'émancipation, les paysans se révolteraient et les nobles mourraient de faim.

— Si vous ne la décrétez pas, les paysans

égorgeront les nobles. Ils ne se résigneront pas éternellement à porter les haillons de l'esclavage.

— Ce que vous me demandez est impossible. Mettez un autre prix à notre transaction.

—Je n'appartiendrai qu'à un grand homme, et je vois que vous ne voulez pas accomplir mon rêve.

— Je vous en ai déjà trop dit à ce sujet. C'est une affaire d'État. Elle concerne mes conseillers.

— Mais vous ne savez donc pas, Sire, ce mot d'un de vos généraux : « Deux divinités dirigent la Russie, la Providence et l'aveuglement. » Or, la Providence se retire de ceux qui persistent dans l'aveuglement.

— C'en est trop, enfin, s'écria l'empereur, et je saurai bien qui vous a suggéré toutes ces sottes idées et l'insolence de vous moquer de moi ?

— Et votre parole de souverain, Sire?

Mais l'empereur n'entendait plus ces mots et pressait ses pas vers la porte.

Le masque crut prudent de ne pas se fier à la parole du tzar et, profitant du moment où l'empereur lui tournait le dos, il tira le cordon de sa robe qui fit tomber son domino en taffetas brun. Un autre de satin noir le remplaça. Il roula le premier sous son bras et se glissa dans la salle, sans être aperçu.

On chercha partout le domino brun, il avait disparu. Des aides de camp et des mouchards parcoururent le théâtre dans toutes les directions, il n'y avait pas un seul domino de taffetas brun. On ordonna une surveillance minutieuse dans les couloirs et à la sortie du théâtre. Ce fut en vain. Pas le moindre renseignement ne parvint à l'empereur sur le masque mystérieux qui venait de l'intriguer. Sa Majesté était irritée. Elle voyait le libéralisme se glisser à son bras et lui échap-

per comme un reptile, en le laissant consterné. Il y vit un présage et quitta la salle sombre et soucieux.

II

Louganoff avait une sœur qui lui ressemblait au physique, autant qu'elle différait de lui par l'esprit et le cœur. On aura, sans doute, remarqué mille fois avant nous que les filles ressemblaient ordinairement à leur père, et les fils à leur mère, ce qui explique la préférence que les pères donnent à leurs filles, et celle que les mères accordent aux garçons. Cela prouve aussi que les deux genres de beauté, celui de l'homme et celui de la femme, ne sont pas aussi différents qu'on est

porté à le croire. Les traits du père deviennent beaux dans la fille, et ceux de la mère, à leur tour, ne nuisent pas à leur fils. Les choses s'étaient passées autrement dans la famille Louganoff. Le frère comme la sœur ressemblaient tous deux à leur mère ; mais on eût dit que le premier avait hérité du cœur de sa mère, et la seconde de l'esprit du père.

Arcadie avait une douceur vraiment féminine, un esprit lucide, mais superficiel, quoique relevé par la malice, plus propre à la femme qu'à l'homme. Le caractère de sa physionomie plaisait aux hommes, moins aux femmes, qu'il raillait souvent avec peu de ménagement. Il avait du mépris pour celle qui vend ses charmes, et ne savait pas trouver l'amour désintéressé. Une femme est un être inachevé, disent ses détracteurs, et il existe entre elle et un tout jeune homme plus d'un point de ressemblance.

Véra, au contraire, avait un esprit sévère et

nullement caustique, un cœur qui décelait une trempe énergique peu en harmonie avec son âge et son sexe. On eût dit que la nature s'était méprise en lui donnant les qualités qui auraient plutôt convenu à son frère, et en dotant celui-ci des particularités qui auraient été plus appropriées à l'autre. Leur vie en commun avait contribué à compléter les dissemblances, en faisant contracter à Véra des habitudes de garçon, et en faisant prendre à Arcadie quelque goût de la femme. Cette mixtion s'était faite à leur insu, comme deux amis, à la suite d'une longue fréquentation, finissent par s'emprunter les penchants et parfois les travers l'un de l'autre. La position rendait cette originalité plus sensible encore : orphelins tous les deux, Arcadie était l'aîné et devait veiller à la fortune et à l'avenir de sa sœur qui se passait si bien de ses soins que c'était elle, au contraire, qui le guidait dans mainte occasion.

C'était un ménage curieux à voir. Arcadie avait son cabinet où tout était dans l'ordre le plus parfait. Rien n'y traînait. Ses pipes étaient symétriquement suspendues au mur, et les objets de toilette artistement étalés sur une table recouverte d'une nappe damassée, d'une éclatante blancheur. Ses papiers étaient soigneusement rangés : il n'y avait que des notes d'affaires et pas un seul billet doux. Si quelque livre s'égarait sur son bureau, c'était tout au plus un volume de Gogol, de Mérimée ou un numéro de quelque Revue russe en vogue dans le monde élégant.

Le cabinet de Véra était encombré de livres sérieux de toutes les langues et de tous les genres, mais qui, loin d'être soigneusement rangés et reliés, étaient éparpillés pêle-mêle, et lorsqu'Arcadie voulait à son tour y mettre de l'ordre, Véra le retenait par ces mots : — « N'y touche pas, tu dérangerais une idée ! » Lorsqu'il essayait de faire une observation sur la

nature de ces lectures, sa sœur lui disait : — « Mon ami, c'est mon seul plaisir; tu sais, je n'aime ni la danse, ni le monde; voudrais-tu me contrarier sur mon unique distraction? » Et il y avait tant de sincérité dans cette réponse, qu'Arcadie ne savait que céder et obéir. Une fille laide aurait été bien placée dans cet entourage; mais voir de beaux yeux s'appesantir sur de vilains bouquins, voir de petites mains soutenir de gros in-octavo, des boucles diaphanes ombrager le livre de quelque pédant érudit, c'était vraiment trop d'honneur pour messieurs les savants!

Comme on le voit, les rôles étaient intervertis; mais Véra, loin de faire valoir la supériorité que son esprit et l'énergie de son caractère lui assuraient sur son frère, prenait soin de s'effacer; et lors même qu'elle n'y parvenait pas toujours, son amour-propre lui suggérant parfois malgré elle des satisfactions involontaires, Arcadie y suppléait par sa bonté et comblait

ainsi la distance qui les séparait. Il s'était si bien, enfin, accommodé à ce renversement d'attributs, qu'il ne songeait pas à surveiller sa sœur; et dans les rares occasions où il croyait devoir intervenir, il prenait conseil de son cœur plus que de son esprit, et ressemblait alors, pour ainsi dire, à la femme qui, lorsqu'elle se risque à donner un avis à son mari, obéit à l'instinct qui lui fait deviner les choses qu'elle ne comprend pas.

La tournure sérieuse de l'esprit de Véra ne l'empêchait pas d'être aussi gaie que sa solitude le comportait; son humeur était d'une égalité sans exemple, elle ne connaissait ni la colère, ni la mélancolie qui assiége souvent les personnes isolées et studieuses. Elle ne prenait de science que juste ce qu'il fallait pour embellir son esprit, sans l'embarrasser d'un fatras lourd pour lui-même, insipide pour les autres. Elle s'assimilait avec une grande facilité les idées les plus profondes,

et leur prêtait un peu de son âme sereine et élevée. Pour juger de la facilité avec laquelle elle envisageait les questions les plus abstraites, nous allons, profitant de son absence, ouvrir un petit livre relié en chagrin vert et qu'on voit sur un des rayons de sa bibliothèque, entre Bentham et Cousin, ses auteurs favoris. Il est écrit de sa main et a pour titre : « *Pensées détachées.* »

« L'amour ne se commande pas ; pourquoi prescrit-on alors d'aimer la patrie et ses parents ? Il n'y a pas de mérite à le faire quand ils sont bons, et s'ils sont mauvais l'amour est impossible. Peut-on obéir à une mère qui commande le déshonneur, peut-on aimer le père qui le pratique ? L'amour de la patrie est un sentiment tout naturel, et il faut des causes majeures pour l'éteindre dans notre cœur. Les esprits ordinaires n'en sont pas capables.

Les rois devraient supporter la critique de leurs actes ou bien rendre leurs ministres responsables, en inscrivant en tête de leurs chartes ces mots sublimes : « Le roi ne peut mal faire. »

La littérature est rarement l'expression de son siècle. En France, sous la révolution, on faisait des madrigaux, et, sous le régime de la bourgeoisie, on y est devenu sanguinaire à l'excès. L'esprit se plaît aux contrastes de la réalité.

Les hommes d'esprit parviennent rarement parce que le sentiment de leur supériorité leur fait des ennemis ou des jaloux. Les imbéciles sont des instruments dociles ; les grands les recherchent aussi volontiers que les femmes; ils ne portent pas ombrage aux uns et amusent les autres.

Le devoir et l'intérêt ne sont pas aussi dis-

tincts qu'on le croit. La satisfaction de soi-même est inséparable de l'accomplissement de ses obligations. Elle est le plus souvent le mobile seul de la morale.

Il faut retourner la phrase de Voltaire et dire : le pauvre est fait pour beaucoup dépenser, le riche est fait pour beaucoup épargner.

Les hommes qui n'ont pas honte de leur pauvreté sont les plus riches.

Les grandes idées viennent du cœur, les grands sentiments viennent de l'esprit. Un homme d'un esprit droit et véritable ne peut donc être lâche, et l'homme probe ne saurait être imbécile.

Le paradis des pauvres d'esprit est sur cette terre, celui des grands esprits est dans

l'autre monde ou dans celui d'outre-tombe.

Un bon roi est un hasard, mais une majorité d'hommes supérieurs est une impossibilité.

Il devrait ne pas y avoir des choses trop petites pour les grands hommes. Dieu qui a fait les astres n'a pas dédaigné de faire des insectes.

Ceux qui veulent prouver l'absence de Dieu en démontrant la possibilité pour l'homme de faire des insectes prouvent le contraire de ce qu'ils veulent. Ils ne feront jamais rien de rien et le principe de toute chose est en Dieu seul.

En limitant les droits de l'aristocratie russe, on n'a fait qu'apprêter le gouvernement de la *démocratie nobiliaire* qui, comme on sait, a

perdu la Pologne. Le règne du mérite, de la capacité n'est pas incompatible avec l'aristocratie ; mais quoi de plus ridicule et de plus injuste à la fois que de voir les descendants de nos boyards recourir aux expédients des parvenus, des flibustiers, pour s'assurer les moyens d'existence ?

Comme on le voit, Véra avait médité sur ce qui avait occupé les hommes célèbres de tous les temps, mais ces lettres mortes avaient laissé un vide dans son âme, une soif d'action qui la tourmentait. Quand on s'est approprié les idées des autres et qu'on s'est fait des idées à soi, on veut les reproduire ou les appliquer. Si on ne le peut, c'est un poids qui retombe sur celui qui le porte et l'écrase. Il ne faut en accuser que celui qui fit ces deux choses: l'homme petit et le savoir immense, inépuisable. Dès qu'on a fait un pas dans la science,

on y est entraîné malgré soi; l'esprit fort après avoir rejeté le faux, et s'être assimilé le vrai, demande à le mettre en œuvre ou il périt, non sans laisser sur ses traces une traînée de ruines et parfois de sang. La civilisation est au prix d'une libre action; que ceux qui veulent la cause sans l'effet, soufflent la lumière, s'ils le peuvent.

Véra n'avait pas la satisfaction de faire agir son frère à sa place. Elle ne voulait pas troubler la sérénité de son âme, en dévoilant à ses yeux la profondeur du malaise de nos sociétés, sans pouvoir lui indiquer des moyens d'y remédier qui fussent à l'unisson de son énergie. Elle savait que tout le monde n'est pas fait pour la lutte et se gardait d'engager Arcadie dans le cratère du libéralisme actif. — Comme elle se désolait de ne pas être homme! Avec quelle satisfaction elle eût siégé à un conseil de l'empire et réduit au silence tous ces hommes qui n'ont de mérite qu'une vieillesse caduque et impuis-

sante, et qui se sont étudiés toute leur vie à tuer leur cœur pour servir leurs intérêts matériels. Comme elle aurait parlé haut au tzar et eût volontiers risqué son repos, sa fortune et sa vie, pour faire triompher ses principes ! Cette flotte qui pourrit dans un semblant de mer, chargée de canons qui se rouillent, et qui ne pourrait résister au premier choc d'une marine expérimentée, elle en aurait fait une flotte commerçante, qui aurait porté les produits russes à tous les pays, et en aurait rapporté des produits étrangers. Cette armée qui, quand elle ne sert pas aux divertissements du tzar, sert à ses oppressions, elle l'aurait employée aux travaux qui enrichissent l'État et glorifient le gouvernement qui les fait exécuter. Elle voyait les fers des serfs tomber à un seul mot, et elle posait de ses mains la pierre fondamentale du monument qui devra perpétuer le souvenir de ce fait.

C'est vers le tzar que se reportaient tous ces

vœux, c'est vers lui qu'elle tendait les bras, soit qu'elle songeât à ce qu'avaient fait les autres peuples, soit qu'elle pensât à ce que devait faire la Russie, pour s'assurer la prééminence intellectuelle et morale, la seule qui séduisait son imagination. Cet homme qui tient dans ses mains les fils de l'existence de millions d'êtres, ces existences qu'il embrouille ou qu'il brise dans son aveuglement, et qu'il aurait pu, par un maniement intelligent, disposer en un sublime accord, captivait tout son être. Quoique tzar, se disait-elle, il n'en est pas moins homme, avec les faiblesses et les forces d'un homme, accessible à la voix de la gloire et du devoir. Beau comme il est, il ne saurait être étranger à de beaux sentiments. Sans doute, ceux qui l'ont approché, n'ont pas su toucher son cœur et faire vibrer en lui la corde sensible. Aucune des femmes qui l'ont connu n'a su lui ouvrir la voie de la gloire et de l'immortalité. Oui, pensait-elle, il y a bien des taches dans son règne

et des taches de sang, mais la gloire efface tout, et s'il me laissait le soin de son avenir, je le sauverais sans doute.

Le bal masqué offrait un moyen aisé d'approcher l'empereur et de lui parler, même sans être reconnu de lui. Véra voulut en profiter, et s'étant rendue à l'assemblée de la noblesse, elle aborda hardiment le tzar. Elle eut soin, pour cette fois, d'éviter le domaine politique qu'elle savait ne pas être du goût de l'empereur. Elle s'était bornée à l'intriguer sur le terrain de ses amours et était parvenue à exciter sa curiosité, si bien que Sa Majesté voulut continuer la conversation et lui fit promettre de venir au grand théâtre. Déjà alors, Véra était rentrée un peu désillusionnée. Au lieu d'une imagination souveraine, elle n'avait trouvé en lui qu'un sensualisme assez vulgaire, un langage brusque et qui se faisait violence en visant à l'amabilité. Mais l'idée de servir son pays l'en-

thousiasmait, et elle espérait de grands résultats de sa seconde entrevue. Cette fois, son désappointement fut complet. La fixité et la fausseté des idées du tzar lui parurent être l'absence de toute idée. Le prestige de sa grandeur s'était évanoui à ses yeux, et son cœur mis à nu, elle n'y avait rien vu de ce que son imagination s'était plu à y placer.

Un jour, Arcadie, rentrant d'une soirée, trouva sa sœur qui veillait sur quelques volumes fraîchement débarqués. Il se précipita dans son cabinet, en s'écriant :

— Cette fois, ma sœur, je crois être décidément amoureux.

— Tu crois? lui demanda Véra avec un doute provocateur, car elle gourmandait souvent son frère sur son indifférence pour les femmes, disant qu'un homme qui n'avait pas

connu l'amour ignorait les sentiments généreux qu'il provoque.

Et peut-on savoir, continua-t-elle, quelle est la bienheureuse sur laquelle est tombé ton choix ?

— C'est une femme mariée.

— Serait-ce une indiscrétion que d'insister pour connaître son nom ? reprit Véra avec une curiosité railleuse.

Arcadie la nomma, confus et honteux.

— Et qu'espères-tu ?

— Elle m'a permis de l'aimer.

— Tu lui en as donc demandé la permission?

— Oui ; j'ai trouvé cette manière d'entrer en matière franche et neuve.

— Et qu'est-ce qui t'a séduit en elle ?

— Tout, jusqu'au bouton qui retenait son fichu de dentelles noires et à l'éventail qui figurait Hector prenant congé d'Andromaque.

— Enfant !

— Un bouton charmant, je n'ai cessé de le

regarder. Il était en émail vert orné d'une fleur en diamants. Bien sûr, la fleur voulait dire quelque chose. J'ai envie de me commander une épingle dans ce genre. On me saura gré de cette attention... Ah, si elle voulait n'aimer que moi ! ajouta-t-il avec un soupir de doute et d'espoir.

— Et son mari ?

— Son mari est en disgrâce et il voyage. Mais elle a tant d'adorateurs ! Cependant elle m'a dit qu'elle n'aimait pas à être obsédée.

— La coquette !

— Qu'importe, pourvu qu'elle pense à moi ? Nous avons eu une très-longue conversation. Elle m'a parlé de toi.

— De moi ?

— Elle savait que j'ai une sœur et m'a questionné sur toi. Elle désire te connaître. Je lui ai raconté ton aventure avec l'empereur.

— Malheureux, qu'as-tu fait ? Je ne te l'avais dit que sous le sceau du secret.

— C'est bien aussi à cette condition que je lui en ai fait part. Elle m'a promis d'être discrète. D'ailleurs je t'ai grondée, mais le mal n'est pas aussi grand que je l'avais pensé d'abord. Tu ne peux pas vivre toujours comme une recluse. La curiosité est le défaut des filles d'Ève, et ne devrais-tu avoir de la femme que ses défauts...

— Mais si je ne t'avais pas tout dit, si je t'avais caché une grande partie ?

— De la dissimulation avec moi, c'eût été bien mal.

— Eh bien, apprends que l'empereur doit être furieux contre moi, qu'il donnerait beaucoup pour savoir qui je suis, qu'après l'avoir intrigué au bal masqué de l'Assemblée de la noblesse, je l'ai revu à celui du théâtre, et là, je lui ai fait une leçon de politique.

— De quoi te mêles-tu, de grâce ! s'écria Arcadie hors de lui.

— Il me demandait ce qu'il n'aurait pas dû, et ma foi, je lui ai demandé à mon tour, ce qu'il ne sait pas donner, la liberté des serfs.

Ici, Véra raconta tous les détails de sa seconde entrevue avec l'empereur, qu'elle avait jusqu'ici cachée à son frère. Celui-ci prit un air magistral et parut sérieusement en colère. Il ne savait comment caractériser l'espièglerie de sa sœur qui, après avoir écouté ses reproches, le gronda à son tour sur l'imprudence qu'il avait eue de se confier à une personne dont il n'était pas sûr et qui, ayant appris une partie du secret, ne tarderait pas à savoir le reste. Arcadie promit qu'il mettrait tout en jeu pour s'assurer de la discrétion de sa dame, et, heureux de trouver un prétexte de plus pour revoir bientôt celle qui faisait battre son cœur, il se laissa aisément apaiser.

Le malheur voulut que, pendant quatre jours, Arcadie ne pût rencontrer la dame de

ses pensées ni chez elle, ni dans le monde. Il se morfondait doublement, lorsqu'un matin, il reçut l'invitation de passer aux bureaux de la police secrète.

Le général Dérévnef fit savoir à Louganoff, que S. M. désirait que sa sœur se mariât. Louganoff, consterné, s'inclina profondément et se garda de s'enquérir de la raison de cet ordre : il savait que le gouvernement russe avait le privilége de ne pas raisonner, et exigeait qu'on fît de même en lui obéissant. Il osa pourtant risquer cette question :

— Se marier, à qui, Votre Excellence ?

— A qui bon vous semblera, fut la réponse.

— Et quand ?

— Dans le plus bref délai.

Louganoff se retira, heureux d'en être quitte pour si peu. Il était porté à savoir gré à l'empereur de ne pas en avoir exigé davantage : car qui donc, se disait-il, l'empêchait de

faire prendre à sa sœur le voile, de la reléguer dans quelque ville de province, ou même de la pendre, pour crime de lèse-majesté? Confus de voir le mystère de sa sœur découvert, et découvert par sa faute, il vit s'évanouir son amour pour la dame au joli bouton et au magnifique éventail. Il pensa un moment à cacher cette injonction à sa sœur et à amener lui-même le dénouement voulu, dont il lui aurait dérobé les ressorts; mais l'idée de laisser à Véra tous les embarras, pour la punir de son excentricité, et la curiosité de la voir se débattre contre la fatalité russe, qui a nom le tzar, prévalut.

Véra reçut cette nouvelle avec le mépris que tout acte de despotisme excitait en elle, quoiqu'au fond elle ne fût pas désolée de voir l'empereur intervenir dans son sort.

— Ériger le mariage en peine, c'est lui porter le coup de grâce, s'écria-t-elle judicieusement.

— Ce n'est pas comme une peine qu'on te l'inflige, mais comme un moyen de calmer ton imagination, répondit Arcadie, enchanté de prendre enfin sa revanche, et de paraître grave, à son tour.

— On ne peut disposer ainsi de la main d'une personne.

— Mais on ne t'impose aucun choix, on t'en laisse toute la liberté et tous les embarras. Tu peux prendre l'aide de camp ou le gentilhomme de la chambre qu'il te plaira.

— Je les ai tous en horreur, et il n'est pas dit du reste, que celui que j'aurai choisi, sera obligé de me prendre. D'ailleurs, je ne veux pas me marier. J'ai une antipathie pour le mariage.

— Tu veux donc devenir vieille fille ? demanda Arcadie avec sang-froid.

— Non, mais je ne veux pas du joug du mariage. C'est en moi un principe à l'état de conviction. Le mariage est la tombe de l'a-

mour, a dit un homme célèbre. Des liens indissolubles sont des chaînes auxquelles on cherche toujours à se soustraire.

— Je crois, au contraire, répondit Arcadie, que le mariage est la base de tout ordre. Les obligations qu'il impose sont autant de liens qui maintiennent l'amour. Sans elles, l'amour ne durerait pas.

— Que sais-tu, comment peux-tu juger ? fit Véra avec un geste d'impatience.

— Je juge comme tout le monde.

— Tout le monde est dans l'erreur ; la vérité n'est comprise que des esprits supérieurs.

— L'esprit de tous est le meilleur esprit, et l'opinion générale doit être la seule règle de notre conduite.

— Kant le dit, mais Kant n'est pas exempt d'erreurs. D'ailleurs, il n'est pas compétent en matière de mariage, il n'a jamais été marié.

— A ce compte tu ne l'es pas plus que lui.

— C'est affreux, dit Véra prête à fondre en larmes. Tous les malheurs me viennent aujourd'hui à la fois, l'empereur me découvre et mon frère se révolte !

III

L'existence de Drobine avait, à son début, ressemblé à celle d'une quantité de jeunes nobles russes qui, après avoir payé leur tribut accoutumé à la patrie, après avoir servi pendant quelques années, se retirent dans leurs terres. Il avait, lui aussi, passé cinq ans à mettre au net, puis à rédiger lui-même des papiers parfaitement insignifiants, quoique officiels, lorsque, dégoûté de ce travail aussi aride qu'ingrat, il se rappela que son père lui avait laissé quelques centaines de paysans dans

le gouvernement de Toula pour le bonheur desquels il n'avait encore rien fait. Il résolut de leur immoler son avenir administratif qui, à dire vrai, n'étant placé sous le patronage d'aucun personnage influent, ne promettait guère d'être brillant. Il laissa donc là les soucis de l'État et alla se réfugier au sein de l'indépendance et du repos.

Il trouva ses paysans couverts de haillons, la maison paternelle menaçant ruine et servant d'asile aux corneilles, le jardin envahi par les herbes et dévasté par les animaux, et une espèce d'intendant qui seul vivait dans l'aisance au milieu de ces décombres et de cette misère. Il congédia le bailli, fit faire un massacre général des oiseaux qui s'étaient si impudemment installés chez lui et rendit sa maison habitable, en en restaurant une partie. Puis il voulut venir en aide à ses paysans, donna une vache à l'un, un cheval à l'autre, une charrue au troisième, et fit si bien, qu'au bout d'un an,

il se trouva en déficit de plusieurs milliers de roubles. La seconde année il parvint, grâce à plus de parcimonie dans ses dépenses, à les mettre au niveau de ses recettes. Au lieu d'imiter les voisins qui entretiennent à leur service autant de gens qu'il y a de fonctions spéciales à remplir auprès d'eux, il avait fait cumuler les emplois. Son jardinier lui servait de cocher, son domestique de cuisinier et la femme de ce dernier remplissait l'office de blanchisseuse, en même temps que ceux de ménagère et de boulangère.

Ces arrangements une fois terminés, il put s'occuper de l'accroissement de ses revenus. Il vendit ses pâturages, multiplia ses cultures, augmenta ses engrais, améliora son bétail, se pourvut de machines, et obtint à la fin de cette année, un résultat qui le fit rentrer dans ses déboursés. Il entrevit enfin la possibilité de parvenir à une certaine prospérité, mais à deux conditions : l'une d'y consacrer toute son exis-

tence, et l'autre de sacrifier à son intérêt celui de ses paysans. Or ce dernier lui tenait plus à cœur que le sien propre. Il comprit que le bonheur des serfs, son unique ambition, n'était pas compatible avec l'esclavage, que ce n'était pas en cultivant la parcelle de terrain qui leur était dévolue et qu'ils n'avaient pas les moyens d'engraisser, que ce n'est pas en donnant plus de moitié de leur temps au seigneur, qu'ils pouvaient prétendre à l'aisance. L'idée d'avoir des esclaves lui répugnait et ses droits ne lui paraissaient pas suffisamment établis. Il ne disait pas, comme tant d'autres, que l'achat avait légitimé la possession, car il savait qu'on ne pouvait pas acheter des hommes, et que si la terre habitable n'eût pas été le monopole des nobles, tous les rapports auraient été différents. Couper les vivres à une armée c'est la réduire à capituler, occuper un sol, c'est forcer les hommes qui y vivent à passer par vos conditions. Il se demandait souvent en quoi il était tellement

meilleur que ses paysans, pour les posséder en propre, pour avoir tout pendant qu'ils n'avaient rien, pour être riche dans l'oisiveté pendant qu'ils étaient misérables dans le travail. Il pensa que Dieu lui demanderait un compte sévère, non-seulement de ses actions, mais même de son indifférence pour cet état de choses, du moment qu'il lui avait donné assez d'intelligence pour en concevoir toute l'injustice. Il vit que le travail était la seule source de la richesse, soit qu'on produise soi-même et qu'on recueille le fruit de son labeur, soit qu'on fasse travailler d'autres à sa place et qu'on s'approprie les résultats de leurs efforts ; il comprit que la richesse acquise par le premier mode était la seule vraie et juste, et, puisqu'il voyait toutes les carrières ouvertes pour lui, il ne recula pas devant l'idée de sacrifier sa fortune et d'en tenter une nouvelle.

Il ne voulait pas imiter ces prétendus philanthropes qui croient faire une merveille de

générosité, en abandonnant aux paysans l'usufruit des terres, contre un immense intérêt et en leur retirant leur sollicitude; ces fainéants qui, pour jouir en paix de leurs revenus, en sacrifient une partie afin d'acheter l'insouciance et l'oisiveté. Il savait que la propriété seule pouvait relever le paysan à ses propres yeux et le réhabiliter aux yeux d'autrui, lui donner cette valeur morale, ce sentiment de sa dignité, cette vraie indépendance enfin, sans laquelle il n'y a pas pour lui de moyen d'action et partant point de richesse. Ne voulant pas faire les choses à demi, il s'imposait la totalité du sacrifice, et la perspective de la misère ne l'effrayait pas. La satisfaction de remplir un devoir par amour du juste balançait à ses yeux toutes les pertes. Il était jeune, enthousiaste et, comme tel, il se passionna pour cette grande idée avec toute l'ardeur d'un noble cœur. Lui aussi voulait tenter l'aventure, courir le monde et redemander aux hommes ce

qu'il aurait fait pour les hommes. Il y avait quelque chose de sublime à laisser tous ses biens, à descendre dans le peuple, et à se faire pauvre dans l'intérêt de plus pauvres que lui. — Je n'ai pas gagné ma fortune, se disait-il; tous les jours, l'eau, le feu viennent renverser les ouvrages de l'homme et le plonger dans la misère. Supposons qu'un de ces fléaux soit venu me frapper, il me restera au moins la consolation d'avoir fait une bonne action et la possibilité de regagner par moi-même ce que j'aurai donné aux autres.

Sa résolution bien arrêtée, il attendit la fête de son village, pour en faire part à ses paysans. Après avoir prié avec ferveur, il les rassembla dans la cour, leur fit servir un repas splendide et leur parla de la sorte :

« Amis, j'ai essayé de travailler à votre bonheur, mais je vois que je ne puis réussir. Vous seuls pouvez parvenir à l'assurer. Je me

retire donc et vous laisse maîtres de toutes mes terres, de toutes mes bâtisses et de tous mes instruments. Jouissez-en à votre aise et soyez riches et heureux. Tout ce que vous voyez ici vous appartient, prés et bestiaux, champs et forêts. Tirez-en un bon parti, et vous m'aurez récompensé de ce que je crois devoir faire pour vous. »

Les paysans restèrent ébahis de surprise et ne surent que répondre. Ils laissèrent Drobine s'en aller sans le remercier; mais, lui parti, et ses serviteurs ayant confirmé ce qu'il venait de dire, il se fit une grande rumeur dans la foule.

— Comment! s'écriaient les uns, notre maître veut nous affranchir, et nous le laisserions faire sans lui baiser les mains et les pieds, sans lui laisser de quoi vivre? Nous — serions riches et lui deviendrait pauvre pour nous, disaient les autres. Pas de cela, pas de cela! firent tous d'une voix, et toutes les joues étaient

animées, et des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

On délibéra séance tenante, on fit le relevé de ce que coûtait et de ce que pouvait rapporter le bien, et tous les paysans se rendirent en foule chez Drobine.

— Nous ne te laisserons pas partir comme cela, notre maître, s'écriaient-ils, une fois en sa présence, nous ne voulons pas de tes bienfaits que nous ne pouvons reconnaître! Tu ne nous gênes pas plus que le fils du bon Dieu ; reste avec nous.

Mais Drobine leur réitérant sa volonté inébranlable, le *starosta* prit la parole au nom de tous :

— Ce ne sera alors, dit-il, qu'aux conditions suivantes : Tu garderas d'abord ta maison, notre bon maître, nous mourrions de chagrin si tu devais ne jamais revenir parmi nous. Vois-tu, partout où le bon Dieu te guidera, tu sauras que tu as un toit et des cœurs qui te sont

dévoués, et tu viendras nous voir, nous conseiller. Il ne fait pas bon d'habiter les villes pendant les chaleurs, tu viendras ici quand tu n'auras rien de mieux à faire. Ce sera ta campagne. Nous soignerons ton jardin, nous y travaillerons tous, les uns après les autres; les femmes auront soin des fleurs et des allées : tu verras comme cela sera tenu. Ce sera donc ta propriété. Mais ce n'est pas assez. Nous n'avons que faire de tous les revenus, nous deviendrions trop fiers et trop riches. Nous n'avons pas besoin de porter du drap bleu. Il suffit que nous ayons des chemises rouges et des bottes, si le bon Dieu et toi veulent enfin permettre que nous soyons chaussés. Nous avons calculé qu'il nous resterait encore quelques milliers de roubles à t'offrir par an, nous les portons à six, afin d'être bien exacts, car enfin, notre bon maître, de quoi vivrais-tu?

— Laissez-moi ce soin, répondit Drobine,

je saurai bien trouver de quoi pourvoir à mes besoins.

Non pas, non! Que dirait le monde? que nous t'avons tout pris sans te rien donner. Et puis, il n'est pas bon à un gentilhomme de courir après son pain. Tu accepteras nos six mille roubles, ou nous resterons, comme par le présent, des serfs, trop heureux de te garder.

— Enfin, puisque vous le voulez absolument, et croyez que cela ne vous gênera pas, j'accepte.

Ce fut alors une joie sans égale ; les bonnets volèrent, des cris d'allégresse retentirent dans l'air, des feux de joie furent allumés dans le village. On alla chercher le prêtre pour arroser d'eau bénite les maisons. Les chœurs et les danses ne discontinuèrent pas. Le cri : « Nous sommes libres! » vola de bouche en bouche, et les femmes elles-mêmes ne se possédaient pas de ravissement. On eût baisé la terre sur laquelle se serait posé le pied de Drobine, on eût

déchiré ses habits, et il agit sagement en se dérobant ce jour à tous les yeux. Il ne put pourtant se soustraire à la visite du pape, qui, après avoir entendu de sa bouche la confirmation de cette nouvelle, ne cessa de contempler Drobine comme un juste, comme un grand homme, comme un élu du ciel. Pour compléter sa journée, Drobine remit au prêtre un legs qu'il destinait à l'église.

Le lendemain, le contrat fut signé. Drobine admit les clauses que les paysans avaient voulu y insérer, se promettant de ne pas en exiger l'accomplissement, tandis que ceux-ci se promirent d'être scrupuleux dans l'exécution. Il voulut pourtant ne pas quitter son domaine sans voir par ses yeux le changement que le nouvel ordre de choses devait produire. Ce spectacle fut digne de lui et le récompensa de ce qu'il venait de faire. Il vit les paysans et les paysannes se rendre aux travaux en chantant et en revenir de même. Le bonheur bril-

lait dans leurs traits et il dut leur défendre expressément de venir baiser sa main, car, personne ne voulait le laisser passer sans lui donner cette marque d'affection. Les travaux se firent avec un zèle, une intelligence et une économie dont on aurait cru incapables des gens jusque-là étrangers aux soins de leurs intérêts. Le sillon de la charrue fut plus profond, la coupe des blés, des herbes devint plus égale; on ramassait, on écartait les cailloux qui, jadis, obstruaient les champs, on en arrachait avec un soin minutieux les herbes inutiles ou malfaisantes; les chevaux eux-mêmes, mieux nourris, avaient l'air de porter le joug plus gaîment. Les potagers de chaque paysan s'arrondirent aussitôt et furent ensemencés de légumes et de plantes nouvelles. Les uns s'adonnèrent à l'élève des abeilles, d'autres s'essayèrent à la confection du beurre, ceux-ci plantèrent des cerisiers ou des pommiers. Personne ne craignit d'étaler ce qu'il avait, et

l'un rivalisa avec l'autre dans l'embellissement de sa cabane. Drobine visita la hutte de chacun de ses paysans et les complimenta tous sur la propreté qu'ils avaient introduite. — Nous savons, lui disaient-ils, que c'est ce qui vous plaît le plus, et nous voulons nous montrer dignes de vos bienfaits. Drobine fut en extase et se dit que, s'il eût prévu toutes ces métamorphoses, il les eût provoquées, dût-il lui même revêtir la bure et les *sandales*. Il voulut conseiller et diriger leurs essais et leur recommanda d'unir leurs efforts. Ainsi il leur apprit à faire leur beurre et leurs fromages, en commun en chargeant une femme de cette direction, afin de non-seulement suffire à leurs besoins, mais de pouvoir en vendre au dehors. De même il voulut que la confection des toiles fut abandonnée aux femmes les plus habiles dans cette partie, afin que les autres pussent consacrer leur temps exclusivement à d'autres soins. Mais ce qu'il eut le plus de peine à leur faire adopter, ce fut de

faire leurs repas en commun. Lorsqu'ils virent enfin la grande économie qui en résultait, ils s'y résignèrent, et ce procédé ne fit qu'accroître la bonne intelligence qui les seconda merveilleusement dans tout le reste. Les petites charrettes qui servaient à l'usage de chaque paysan en particulier furent, à leur tour, remplacées par quelques grands charriots adaptés aux travaux en commun. Les sentiers et les routes s'agrandirent à la suite de cette innovation, et les chevaux chétifs et faibles furent remplacés par des animaux robustes; lorsque enfin il se forma tout un magnifique troupeau de vaches et un autre de brebis, Drobine put prédire un sort brillant à son village. C'est ainsi qu'il passa une année, la plus remplie et la plus heureuse de sa vie, et dans cette seule année il vit le bien-être de ses paysans s'accroître trois fois autant qu'il n'avait pu le faire dans les trois années précédentes. Effet admirable de la toute-puissante liberté! Les autorités elles-mêmes con-

çurent du respect pour ces résultats, et se gardèrent d'inquiéter ou de pressurer les nouveaux affranchis. Drobine put donc quitter son domaine sans inquiétude pour le sort qui l'attendait; mais il ne s'arracha qu'avec peine à ses amis. On le porta littéralement sur les bras dans sa voiture, qu'on traîna jusqu'à la grande route, et on lui fit promettre de revenir bientôt avec femme et enfants.

IV

Sire, se dit Véra, lorsque la nuit lui eût enfin porté conseil, vous n'aurez pas avec moi le dernier mot. Vous croyez que je suis une étourdie qui a besoin d'un mari pour savoir se conduire; indulgent pour vous-même, vous êtes sévère pour les autres. Je vous prouverai que j'exécute ce que j'ai pensé, que je suis fidèle à mes principes.

Je vous l'ai dit, j'appartiendrai à l'homme qui aura eu le courage d'exécuter ce que je vous demandai, qui, oubliant ses intérêts per-

sonnels, aura donné la liberté à ses serfs. Il n'est pas possible que dans le bel empire de Russie, il ne se trouve pas un seul homme qui n'ait accompli ce que j'ai rêvé; et comme cet acte demande du cœur, de l'énergie, il serait bien malheureux qu'il ne fût pas jeune et digne d'être aimé.

Lorsque Arcadie entra chez sa sœur, celle-ci lui communiqua sa résolution et le pria de la porter au général Dérevnef.

Arcadie se jeta à son cou, de joie, et s'écria :

— Je n'aurais pas mieux choisi, ton mari est tout trouvé, c'est Drobine; il n'y a pas deux hommes qui aient fait ce qu'il a fait. Il a donné la liberté à ses serfs, se résignant à la misère, à la lutte; et s'il a conservé de quoi vivre, c'est qu'il a eu la main forcée, ses paysans l'ont obligé à recevoir une pension en signe de leur reconnaissance.

— Comment, et tu ne m'en as pas parlé plus tôt? s'écria Véra, avec étonnement.

— Il n'a pas voulu que cela se sût. C'est à peine si j'ai pu lui arracher ce secret. La modestie est une de ses nombreuses vertus.

— Mais acceptera-t-il?

— N'avons-nous pas l'empereur pour le contraindre au besoin? Je cours chez lui.

— Fais-moi le plaisir de ne lui rien cacher, pas même ma conversation avec l'empereur. S'il la désapprouve, je n'aurai que ce que je mérite.

— Tu as donc des regrets?

— Le faut-il?

— Non, parce que, si je réussis, comme je l'espère, je réponds de ton bonheur.

Quand Arcadie eut exposé à Drobine ce qui l'amenait chez lui, celui-ci lui tendit la main, en lui disant :

—Je m'étais promis de ne jamais faire un pas

pour me marier, et tu vois que ce n'est pas ceux qui cherchent le plus qui trouvent le mieux mais aussi je m'étais promis de ne pas refuser celle qui viendrait à moi. — Que ce soit mes actions ou ma personne qui plaise à ta sœur, peu importe; j'aime autant, j'aime mieux, que ce soient mes actions : mon mérite y est au moins pour quelque chose. — Je serai heureux de joindre mes efforts aux tiens pour assurer le bonheur de ta sœur, mais prie-la en mon nom d'abandonner la politique. Je tâcherai de supplanter les livres, mes rivaux.

— Je crois, répondit Arcadie, que son essai a été trop infructueux, pour qu'elle ne te fasse pas le sacrifice de sa politique; quant à ses livres, je te préviens que tu auras là un rude ennemi à combattre.

L'empereur, en apprenant que mademoiselle Louganoff ne consentait à épouser que celui qui aurait affranchi ses serfs, ordonna de faire prendre des renseignements au ministère de l'intérieur, et riait complaisamment à l'idée que ce serait quelque vieillard qui, près de rendre son âme à Dieu, et n'ayant pas d'héritier, aurait fait cette folie. Il fut contrarié de savoir que c'était un jeune homme qui n'avait suivi que ses inspirations. Cet exemple lui fit songer sérieusement à ce qu'on pouvait avec de l'enthousiasme et de l'énergie. Il voulut un moment faire intimer l'ordre aux futurs de quitter la capitale aussitôt après leur mariage, mais ses conseillers l'en dissuadèrent, et Drobine vint de lui-même au-devant de ses vœux, en exigeant que la cérémonie se fît à la campagne.

Elle fut suivie d'un grand bal travesti. Le maire du village figura le roi, et un marmiton fit le fou; mais son rôle fut l'opposé des rôles des fous de la cour : au lieu d'insultes, il fut

chargé de débiter des flatteries aux maîtres, les autres ne leur disant que des vérités.

A peine Drobine fut-il installé dans son domaine, que les paysans des environs vinrent en masse le supplier de les acheter pour les mettre en liberté. Les conditions qu'ils offraient eussent assuré à Drobine des revenus immenses, qu'il n'aurait pu retirer d'aucun autre placement; mais pour ne pas faire une concurrence trop redoutable à l'empereur, il n'usa de ces offres que modérément, et fut consolé du bien qu'il s'empêchait ainsi de faire, par la vue de quelques autres propriétaires qui se mirent à imiter, par calcul, ce qu'il avait fait par philanthropie.

Sa femme trouva dans de nouveaux soins l'oubli de la politique, et dans l'étude du cœur humain une occupation qui la détourna des sciences et des livres.

M. ZWÉTAIEFF.

M. ZWÉTAIEFF.

Les affaires de M. Sonoff sont dans un état prospère. Il fait en cela une exception aux libraires-éditeurs qui, en Russie aussi, ne sont riches que d'illusions et ne vivent que d'espoir. Mais M. Sonoff procède au rebours de ses confrères. Il ne se soucie guère de compter des célébrités parmi les auteurs qu'il s'attache, ne se flatte pas de publier des œuvres brillantes, et ne met pas son amour-propre à accoler son nom à des noms illustres voués à l'immortalité. En cela, le sieur Sonoff n'est pas aussi peu clair-

voyant qu'on serait porté à le croire. Le résultat le prouve, un résultat sonnant et qui se résume en un capital plus que respectable. A en juger d'après cela et le peu de succès de ceux qui ont suivi une ligne opposée, il a sans doute raison de croire que rien n'est plus ruineux que d'éditer des célébrités. Non pas qu'il n'apprécie ou qu'il dédaigne les productions d'un ordre élevé; loin de là, il s'agenouille devant elles, les achète parfois, les lit souvent, mais il croit que ces sortes d'ouvrages ne s'adressent qu'à l'élite de la société, qui ne fait pas vivre les libraires. En commerçant habile, il sait que la masse des consommateurs est seule propre à enrichir les producteurs, et que les écrits les plus lucratifs, sont ceux qui s'adressent au peuple. Si c'est là de l'égoïsme et de la cupidité, ils ne sont pas dénués de patriotisme; M. Sonoff sait lui-même leur donner ce vernis, en disant qu'il éclaire les masses, qu'il se dévoue aux masses, et que

les sommes qu'il en retire ne sont pour lui qu'une simple fiche de consolation en place de la gloire qu'il laisse aux autres. Il fabrique des A B C, des catéchismes, et rarement des grammaires, car la grammaire russe, aride et embrouillée qu'elle est, ne lui paraît pas de défaite. Il pense que du moment que les nobles s'en passent, il ne serait pas bienséant que les rustres n'en fissent pas de même.

Il ne dédaigne pas l'estampe, et affectionne surtout certains sujets vulgaires et coloriés. La mappemonde russe est une de ses spécialités. C'est là une chose curieuse et qui mérite les honneurs des musées et des bibliothèques les plus en renom. Le lecteur ne l'a certes jamais vue, et je serais fort embarrassé d'en nommer l'auteur. Comme les choses les plus utiles ou les plus populaires, la mappemonde russe a sans doute pour inventeur un génie inconnu ou bien une quantité d'Homères ambulants. Le Russe, rustique et primitif, pense que la

terre entourée d'eau, repose sur un poisson ou une baleine immense, mais invisible, et qu'en conséquence il se dispense d'indiquer; quant à l'eau, il la représente par un cercle bleuâtre qu'il intitule : La grande mer Océan. Une église indique Moscou et a pour inscription : « Le pays orthodoxe. » La France est représentée par un carré irrégulier, arbitrairement tracé et désigné par la qualification de pays riche en vins. Les limites des empires et des royaumes sont confondues, le paysan russe faisant bon marché de la politique.

Le tableau burlesque et populaire de l'enterrement d'un chat par les souris sort aussi des ateliers de M. Sonoff. Ces deux gravures sont fort recherchées par les paysans, et on les voit dans presque toutes les auberges des grandes et des petites routes, à côté des portraits de l'empereur Alexandre et de Napoléon, de l'entrée des alliés à Paris, etc.

Mais les sources les plus essentielles des re-

venus de M. Sonoff sont les romans. Les portiers et les laquais sont ses pratiques les plus assidues, car le goût de la lecture est descendu, en Russie, comme à Paris dans les antichambres et les loges des *dvorniks*. Les romans en font les principaux frais, et, à défaut de romans originaux, les romans traduits et accommodés au goût de ce public occupent le premier rang. A côté des romans de brigands, les plus en faveur sont les romans moraux, et surtout ceux qui traitent de filles échappant à la séduction. — « Il y a une forte demande de filles naïves et innocemment persécutées, dit M. Sonoff avec une bonhomie mercantile; on ne saurait donc trop avoir de ce genre de produit. »

M. Sonoff ne vend pas ses livres par exemplaires, il trouve que ce n'est pas expéditif, ni au poids, qui est un moyen trop peu lucratif, il vend à la mesure, à l'*archine* ou au mètre, à la brasse ou à la voie. — Voulez-vous des romans ou des livres assortis? Faut-il com-

mencer de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, à la juive ou à la russe? » Ses commissionnaires exploitent les provinces les plus éloignées, et les colporteurs que l'on voit dans les villes principales traîner sur les épaules d'immenses sacs doubles remplis de livres, sont, pour la plupart, de ses aides en librairie. La foire de Nijni est son entrepôt principal; c'est là qu'il écoule tout ce qui le menace de stagnation dans ses magasins.

Sonoff ne manque pas d'auteurs, il en a plus qu'il ne lui en faut, mais il préfère les traducteurs, parce que les traductions sont des livres acceptés d'avance par l'opinion publique, propres à épurer et à diriger le goût des lecteurs. Il subordonne ainsi la nationalité au progrès, mais il rachète ce libéralisme par son culte de la moralité.

Parmi tous les traducteurs, il n'en connaît pas de meilleur que M. Zwétaieff. Charmant homme que ce M. Zwétaieff, tant qu'il n'est

pas gris, ce qui ne lui arrive pas six jours sur sept, car il a pour principe de se reposer six jours et de travailler le septième. Aussi n'est-ce pas chose aisée pour Sonoff que de mettre la main sur lui : dès qu'il a touché n'importe quelle somme, il devient invisible aussi longtemps que dure l'argent; mais le vide de son gousset le ramène infailliblement chez M. Sonoff qui, pour ne pas le laisser échapper, l'enferme à clef et le surcharge de travail.

Une fois que Sonoff s'est emparé de Zwétaieff, il a soin de placer devant lui une demi-rame de papier et un litre d'eau-de-vie. Zwétaieff ôte ses bottes, assurément afin d'avoir le cerveau plus dégagé, et se met en devoir de satisfaire son patron. Il écrit avec une plume d'oie, mais d'oie qui vole, et il remplit une main de papier en aussi peu de temps qu'il vide la bouteille d'eau-de-vie. Or, pour cette dernière opération, on ne lui trouverait pas d'égal en vitesse dans toutes les Russies; la Po-

logne seule pourrait peut-être lui offrir quelques émules. Un dictionnaire est pour lui chose inutile, il est le dictionnaire vivant, et jamais une locution ne l'embarrasse; cette locomotive littéraire va à travers monts et vaux sans broncher et sans revenir sur elle-même. Ne lui demandez pas comment il a appris le français, — cela lui est venu tout seul, vous dira-t-il; je l'ai appris de moi-même. Ce mot est un mystère pour quiconque ne connaît pas l'aptitude des Russes à apprendre et à imiter, aptitude qui tient du miracle. Il ne parle pas le français, il le comprend; il ne l'écrit pas, mais il le lit, pour lui-même et à voix basse; car s'il lisait haut, personne autre que lui ne le comprendrait. La première page qu'il a traduite lui a coûté une peine inouïe; mais une fois vaincue, cette peine a été décroissant, et à la centième page, il a trouvé la facilité qui, depuis, a fait de lui un traducteur consommé. Entre autres exercices, dans ses moments per-

dus, celui qui lui a le plus servi, c'est d'avoir appris par cœur et médité à loisir les enseignes françaises à Moscou. Grâce à la traduction qui se trouve en regard, il a pu rapprocher, commenter les mots et les phrases; mais comme il n'a jamais fait parler un Français ou jaser une Française, la prononciation est restée pour lui à l'état de problème. Ce tour de force l'a encouragé à se mettre à la piste de la langue allemande. Il s'y est pris plus aisément encore. Il s'aboucha avec un honnête ouvrier allemand auquel il enseigna le russe, à l'instar des philosophes grecs, en plein air, dans les promenades publiques, et duquel il apprit en échange l'allemand, à table et entre deux verres, disant que la lumière ne lui venait qu'en buvant, comme la vérité ne gît que dans le vin.

Ses prétentions s'accrurent à proportion de ses succès : Pensant qu'un homme qui sait deux langues vaut deux hommes, et celui qui en sait trois en vaut trois, il a voulu être payé et

traité en rapport de son savoir, et M. Sonoff est au désespoir des exigences de ce que, lui aussi, appelle son auteur. Jadis il le contentait en lui donnant un *dvougrivenoï* (80 cent.), puis il a fallu arriver à un *poltinnik* (2 francs), et plus tard il fut question d'un rouble argent (4 francs), chaque fois que M. Zwétaieff, après un jour ou deux de travail, venait déposer sur le bureau de Sonoff la matière d'un volume (1). Et puis, ne voilà-t-il pas que l'eau-de-vie russe est devenue trop vulgaire pour M. Zwétaieff; à mesure qu'il s'est introduit des idées françaises dans son cerveau, son gosier a pris du goût aux eaux-de-vie de France. M. Sonoff a protesté longtemps contre ce désaveu de patriotisme, mais Zwétaieff, faisant de cette clause une condition *sine qua non*, Sonoff a dû céder et a remplacé le *jeraphéitsch* par du cognac.

M. Zwétaieff était petit et il était marié à une

(1) Historique.

femme qui avait la tête et le cou de plus que lui. Elle le battait comme plâtre, expression qui n'est pas plus vulgaire qu'il n'est commun en Russie de voir les maris battre leurs femmes. Elle vengeait dignement son sexe. Elle battait son époux, lorsqu'il rentrait chez lui un peu trop aviné, ou lorsqu'il ne rentrait qu'après une longue absence mal motivée ; lorsqu'il n'y avait pas d'argent à la maison, lorsqu'il n'avait pas soin de ses habits, et le plus souvent sans aucun motif plausible, à valoir sur ses péchés futurs. Voyant la force du côté de la femme, le mari usait de la ruse; il cherchait à se tenir droit lorsque ses jambes se refusaient à le porter, à faire de grands yeux, lorsqu'il sentait qu'ils se faisaient petits par l'effet du vin. Mais ces stratagèmes n'échappaient pas à la pénétration de sa femme; au moindre doute, elle l'attirait vers elle, le faisait respirer, et lorsqu'il sentait le vin, les coups se chargeaient de le corriger de sa vilaine et

coûteuse habitude. Une fois, il voulut se venger, et se venger à la manière des femmes, en trompant sa chère moitié, mais celle-ci avait l'œil à tout, et l'ayant surpris un jour en conversation criminelle avec la fille d'un *jamtschyk*, le reconduisit par les cheveux au domicile conjugal et lui administra de sa médecine ordinaire une dose propre à le faire renoncer à tout jamais à ses entreprises galantes.

Une correction ne venait jamais seule pour Zwétaieff; ce dernier malheur lui en amena un autre, mais qui, par un de ces caprices du sort, devint pour lui, une source de bonheur et constitua une véritable révolution dans sa carrière.

Depuis quelque temps, les invectives contre Napoléon étaient assez demandées dans un des cercles de lecteurs desservis par M. Sonoff, et, en libraire à l'affût des bonnes idées, celui-ci chargea Zwétaieff d'intercaler dans une de ses traductions quelques attaques à l'adresse du

petit caporal. Zwétaieff s'en acquitta si bien, à ce qu'il crut du moins, qu'il prétendit cette fois signer le livre de son nom. Le malheur voulut que l'empereur mariât cette année une de ses filles au duc de Leuchtenberg, ce qui obligea la cour de Saint-Pétersbourg à observer certains ménagements envers la famille de Bonaparte. Le livre de Zwétaieff ne passa pas inaperçu, on le trouva répréhensible, et l'ordre fut donné d'incarcérer l'auteur au corps de garde. On ne crut pas devoir lui communiquer le motif de ce procédé délicat, lui croyant assurément trop d'esprit pour ne pas deviner lui-même sa grande et immense faute.

Dès que madame Zwétaieff eut appris l'incarcération militaire de son mari, elle se transporta à ce nouveau domicile, à pas précipités, et l'on aurait pu reconnaître ses intentions belliqueuses, à la manière dont elle faisait aller ses bras, tout en dévorant l'espace. Elle trouva son mari profondément enseveli

dans de tristes pensées sur son malheureux sort. Elle l'en tira par une vive secousse.

— Te voilà donc malheureux, lui dit-elle, je te trouve enfin. Vois où t'a mené ton inconduite, qu'as-tu fait pour être mis *aux arrêts?*

— Tu m'obligerais en me l'apprenant, répondit Zwétaieff.

— Tu auras été ramassé ivre.

— Mes jambes sont incapables d'une telle supercherie; et d'ailleurs, si c'était là le motif de mon arrestation, on m'aurait déjà relâché depuis longtemps.

— Eh bien, tu auras coudoyé sur les boulevards quelque grand personnage.

— Je ne crois pas m'être rendu coupable d'une telle monstruosité.

— Tu ne sais jamais ce que tu fais. Ceci t'apprendra à veiller sur ta conduite.

Une pluie de coups apprit en effet au pauvre Zwétaieff que le lieu où il se trouvait ne le garantissait pas des caresses de sa femme.

— Assez, finis..., s'écria-t-il, Akoulina Nikolaévna!... je te jure que je suis innocent, je suis blanc comme une colombe.

Akoulina Nikolaévna, ayant ainsi donné un libre cours à sa mauvaise humeur, et voyant que son remède à tous les maux de ménage n'amenait pas l'explication de ce changement forcé de domicile, courut chez le *nadziratel* (le commissaire de police) qui eut la courtoisie de satisfaire à sa légitime curiosité.

Renseignée sur la culpabilité de son mari, elle revola près de lui, tout en répétant en chemin les bonnes et excellentes choses qu'elle aurait à lui dire.

— Ah, tu te mêles de politique, s'écria-t-elle, en arrivant, ah! tu injuries l'empereur des Français. Je t'avais bien dit que tu te frottais à de plus forts. Et que t'a-t-il fait ce Bonaparte pour ne pas le laisser en repos? Tu n'as que ce que tu mérites. Je t'ai toujours dit que tes relations avec ce juif de Sonoff ne te mé-

neraient à rien de bon. Tu ne fais que te souiller chez lui et tu uses à y courir plus de bottes qu'il ne t'en paye.

— Ah pour cela, ce n'est pas vrai, Akoulina Nikolaévna, j'ai soin d'ôter mes bottes quand je travaille chez lui.

— Oui, mais tu gardes ta redingote. Au lieu de cela si tu t'appliquais à donner des leçons qui te sont mieux payées, tu n'en serais pas venu où te voilà. Et que vas-tu devenir maintenant que les parents de tes élèves apprendront que tu as été au corps de garde, pour une raison politique; car c'est très-politique, le motif pour lequel tu es enfermé.

Les coups venaient prêter à ce discours une force irrésistible.

— C'en est trop enfin, s'écria Zwétaieff poussé à bout; Akoulina Nikolaiévna, tu n'es pas juste. Je suis bien assez à plaindre, pour que tu te dispenses de me battre. Assez plaisanter, faites taire vos mains.

En achevant ces mots, le doux et docile Zwétaieff prit les terribles mains de sa femme dans ses mains inoffensives et en déposant sur elles un baiser, conjura l'orage et ramena le calme dans la chambre d'arrêt passablement scandalisée par ces esclandres.

II

A quelque chose, dit-on, malheur est bon et le malheur de M. Zwétaieff lui fut bon à plus d'une chose : sa réclusion bouleversa ses idées, excita son ambition et donna à ses affaires une face nouvelle. Les six semaines qu'il passa au corps de garde lui firent approfondir sa position : il la trouva peu digne de ses talents divers, et l'idée d'y apporter quelques changements lui vint naturellement. La conduite de Sonoff l'indigna au plus haut point : ce grand bouquiniste se comportait envers lui en homme vulgaire.

Non-seulement il s'était soustrait aux foudres de la censure et de la police et avait laissé Zwétaief porter seul le poids de sa faute à lui, mais il ne songea même pas à le secourir ou à le consoler dans son chagrin. Zwétaieff s'était donc décidé à rompre avec lui, et, ce premier parti bien établi, il ne douta pas qu'il ne pût tirer un meilleur parti de ses moyens. Sa femme, la digne Akoulina Nikolaévna, s'était peu à peu rassérénée et eut pour lui quelques attentions bienveillantes. Elle lui apporta, entre autres, un paquet de numéros de la *Gazette de Moscou,* pour le distraire dans sa solitude, lecture éminemment inoffensive, puisqu'elle est publiquement autorisée.

En parcourant la partie des nouvelles officielles, Zwétaieff tomba sur les ordonnances concernant l'introduction de la langue russe dans les provinces de la Baltique. Elles rendaient l'étude de cette langue obligatoire dans toutes les écoles et en imposaient la con-

naissance à quiconque prétendait à un emploi public.

— Bien fait ! s'écria Zwétaieff ; c'est une belle langue que la nôtre ; et n'est-ce pas une honte de l'entendre estropier par tous ces Allemands qui nous commandent ? Je voudrais bien mettre la main à une œuvre aussi civilisatrice. Notre gouvernement est sage et juste : comme il n'a qu'un seul poids et une seule mesure, il ne veut avoir qu'une seule loi et une seule langue pour tous ses sujets, indifféremment.

S'enthousiasmant de plus en plus pour cette idée, Zwétaieff reconnut en lui l'étoffe d'un professeur de langue, qui, faisant marcher la politique à côté de la règle, et au besoin joignant l'exemple à l'enseignement, pourrait rendre de grands services à son gouvernement. Les émoluments étaient le moindre avantage attaché à un poste de ce genre : l'uniforme, les grades, les croix qui en dépendaient, parlaient bien autrement à son imagination, et il se pro-

mit de mettre tout en œuvre pour ne pas manquer sa nouvelle vocation. Mais comment? Là apparaissaient toutes les difficultés. Il avait bien le droit de donner des leçons, grâces à son diplome d'*outschitel;* mais du droit à son exercice convenable la distance est immense.

Les circonstances le servirent au delà de ses prévisions. Une fois mis en liberté, il courut à ses leçons; mais là les prédictions de sa femme se réalisèrent; il se vit remplacé partout. Une seule personne crut devoir lui exprimer des doléances : on lui dit que, son absence se prolongeant, et lui-même ne donnant aucune nouvelle de lui, on s'était vu forcé d'en venir à cette extrémité, qu'on regrettait pour soi aussi bien que pour lui, et qu'on serait enchanté de réparer, si faire se pouvait.

Comme celle qui lui parlait ainsi n'était rien moins ni rien plus qu'une ancienne gouvernante du gouverneur de Reval, Zwétaieff la prit au mot et lui dit qu'elle pourrait en effet

lui rendre un grand service en le recommandant à son ancien élève pour une place de maître de langue russe, soit dans le ressort de son administration, soit dans celui des deux autres gouvernements allemands. Les petites gens sont souvent plus serviables et même plus influentes que de grands personnages. Le gouverneur de Réval n'avait rien à refuser à sa compatriote : il s'intéressa à son protégé, et quelques mois après, Zwétaieff se vit en effet appelé à Réval pour y occuper la place de professeur de langue russe à l'école du district.

— Maintenant que nous voilà fonctionnaires publics, Akoulina Nikolaévna, dit Zwétaieff à sa femme, il ne faut plus nous battre; il faut laisser cela aux hommes du peuple et être madame pour tout de bon. Songeons à représenter dignement la *mère-Russie* dans ce pays d'hérétiques.

— Je n'entends pas de cette oreille, mon

petit pigeon, lui répondit sa femme. Il ne faut pas se dessaisir de ses bonnes habitudes. Avoue donc que si je ne t'avais pas mis à la raison, il ne te serait jamais venu la bonne idée de demander cette place. Que Dieu prête vie à cette chère dame allemande qui t'a si bien protégé. Quant à moi, je connais mes devoirs, je te maintiendrai dans le bon chemin; il faudra bien que tu marches droit, sinon, gare à toi!...

— Mon âme, répliqua Zwétaieff, car il était très-tendre, alors surtout que tout lui souriait, je te promets de ne te contrarier en rien; mais je te jure qu'il faut cesser de me battre. Fais cet effort.

— Eh bien, si tu ne veux pas boire, je te promets de ne pas te donner une chiquenaude.

— Soit, je ne boirai que les dimanches.

— En ce cas, je ne te battrai que les lundis.

Nous ne suivrons pas M. Zwétaieff dans l'exer-

cice de son professorat à l'école de district. Il y apprenait plus qu'il n'enseignait, et consacrait tout son temps à se perfectionner dans l'allemand et à s'apprêter aux examens d'un maître supérieur, afin d'arriver au gymnase. On lui avait fait entrevoir cette place qu'on avait de la peine à faire remplir; car, malgré la facilité réputée des Russes à apprendre des langues étrangères, le nombre de ceux qui savent l'allemand est très-borné. Au bout d'un an et demi de travail, Zwétaief remporta cette nouvelle victoire, et se vit installé au gymnase avec un nouveau grade et un nouvel uniforme.

Là, sa position fut aussi délicate qu'elle lui parut importante. Il se considérait comme le représentant de l'élément russe, de son peuple et de son pays, au milieu de l'élément allemand, des provinces conquises et d'une population plus avancée en civilisation que celle de la Russie ne l'est en général. Il était le seul fonctionnaire russe dans la ville de Rével; la douane

ne lui paraissant pas une institution intelligente; il y allait donc de l'honneur de son pays non moins que du sien propre. Les difficultés le stimulaient : il les aborda de front. Il entra en plein dans l'esprit allemand, et, non content de s'identifier avec lui autant que les exigences de sa position le commandaient, il voulut briller et éblouir son auditoire. Il se fit alors une grande lutte en lui. Plus il s'appropriait du génie allemand, plus il sentait faiblir en lui l'esprit russe ; mais aussitôt celui-ci, reprenant ses droits, le châtiait de son délaissement et le ramenait à sa source, où, loin de retremper ses forces, il les sentait faiblir et son intelligence s'embrouiller. Pour capter la confiance et l'estime de ses élèves, il prétendit reculer les bornes de la science allemande, élargir, perfectionner la langue; mais à peine s'éloignait-il des sentiers battus, qu'il s'égarait et ne faisait du nouveau qu'autant qu'il faisait fausse route. Il oubliait que toute langue faite a un moule

qu'un étranger ne refait pas à sa guise. Ses écoliers ne cherchaient qu'à le tourner en ridicule, et, forts du sentiment inné de leur langue, ils lui faisaient souvent subir d'humiliantes défaites. Sa prononciation prêtait aux mystifications, et ses élèves, en le singeant, le faisaient rougir plus d'une fois. Il comprit enfin la nécessité de renoncer à ses prétentions trop ambitieuses, et se rabattit sur la langue russe. Abrité par l'autorité que lui prêtait son poste, il s'appliqua à justifier la prééminence russe, en l'étendant au domaine intellectuel. A l'entendre, les poëtes allemands étaient des écoliers auprès des poëtes russes ; Derjavine et Poushkine des génies, comme aucun autre pays n'a jamais pu produire. Il fallait l'entendre déclamer, traduire et commenter l'ode à Dieu du premier. Il était admirable dans cette strophe :

« Les esprits éclairés, émanant de ta lumière, ne sauraient pénétrer tes causes. Ils ne peuvent que s'élever vers toi, se perdre dans

ton éternité sans limites, et verser des larmes de reconnaissance. »

Il était admirable alors qu'il disait avec Pouschkine *aux calomniateurs de la Russie :*

« Vous êtes terribles en paroles, essayez donc de l'être en actions. Le Russe n'est-il qu'un colosse malade et affaibli; et le géant russe, couché sur son lit de repos, n'a-t-il plus la force de visser sa baïonnette d'Ismaïl ? ou bien la parole du tzar est-elle impuissante? ou bien sommes-nous trop peu? De Perme à la Tauride, des roches froides de la Finlande jusqu'à la Colchide flamboyante, brillante de son armure d'acier, le pays russe ne se lèvera-t-il pas? »

M. Zwétaieff avait mission d'entretenir ses élèves sur l'histoire de la Russie. Inutile de dire qu'il le faisait tout à l'avantage de son pays. La conquête des Normands était, à ses yeux, une fable inventée par l'ignorance des malveillants. Il n'y avait pas de blasphèmes qu'il ne prodiguât aux Tatars, à leur barbarie et

à leur cruauté devenues maîtresses de la douce civilisation russe. Aussi célébrait-il dignement les victoires de Dmitry et d'Ivan. Arrivant à la conquête des provinces de la Baltique, il démontrait tout l'avantage que celles-ci retiraient de la domination russe. Comme le règne de Nicolas était en dehors de ses investigations, il n'en parlait que pour l'instruction particulière de ses élèves, dans les moments de loisir, et toujours en termes louangeux et pompeux. Il aimait surtout à revenir sur l'anecdote suivante : On venait d'adjuger la ferme des vins à un marchand, lorsque, sous le troisième coup de marteau, un noble offrit un million en sus. On consulta l'empereur par télégraphe, et Sa Majesté fit répondre qu'on eût à considérer le marché comme conclu, aucun avantage ne pouvant racheter la violation d'une loi.

— Qu'est-ce, disait M. Zwétaieff, qu'un million à côté de la bonne réputation du monar-

que? Le tzar est chez nous la loi vivante; mais tel est le désintéressement de celui qui règne heureusement aujourd'hui, qu'il admet la validité de la loi. En effet, Messieurs, ce qui est écrit avec la plume ne peut être enlevé avec la hache.

Unissant la pratique à la théorie, souvent M. Zwétaieff, en entrant dans la salle de l'audience en grande tenue, restait en contemplation devant le portrait de Nicolas; puis, posant révérencieusement sa main au-dessus de ses yeux, afin de concentrer la lumière, il s'écriait avec un accent qui paraissait venir du cœur, mais toujours avec l'accent désespérant russe : « *Grosser Mann!* grand homme! »

Ses élèves lui jouaient des tours impayables, et cherchaient à l'embarrasser par toutes sortes de questions, auxquelles Zwétaieff répondait avec un calme imperturbable et une candeur toute joviale.

Comme il s'était adjoint la particule *de*, un

de ses écoliers lui demanda de quel droit il s'arrogeait ce privilége.

— C'est un droit que j'ai pris, répondit-il, tout fonctionnaire russe étant noble, celui qui habite ces provinces doit suivre l'usage qui y distingue les nobles de ceux qui ne le sont pas.

Pour se conformer au décorum que son nouveau poste exigeait, il s'était donné une servante allemande dont il se faisait suivre dans ses promenades avec sa femme. Un jour qu'il surprit un de ses élèves en train de faire la cour à sa domestique, il le réprimanda paternellement :

— Monsieur, Monsieur, lui cria-t-il, pas si gai (*flott*) avec la fille.

— Vous êtes bien sévère, lui répondit celui-ci, comme il venait de quitter le bras de sa femme, vous jouez bien avec votre épouse.

— C'est différent, répliqua l'excellent professeur, c'est ma légitime.

A une de ses leçons, en parlant du Cau-

case, il disait que les rocs de ce pays atteignaient souvent la hauteur d'un cavalier à cheval.

Un élève lui fit observer qu'il commettait un pléonasme.

— C'est égal, répondit Zwétaieff, c'est pour être plus clair.

Un fin trouve toujours un plus fin qui le mène, et quelque habile qu'ait été M. Zwétaieff, il n'atteignait pas à la cheville le type du fonctionnaire allemand.

La prétention du gouvernement russe, d'abord cachée, puis bientôt avouée d'extirper l'esprit allemand dans les provinces de la Baltique, avait soulevé les cœurs de tous les patriotes.

L'excentrique russomanie de M. Zwétaieff ne pouvait manquer d'attirer leur attention. Un des inspecteurs d'écoles le prit au sérieux et

voulut le perdre par là même où il excellait. Trop de zèle au service est de l'excès, et les réminiscences politiques d'un maître de langue ne sont pas sans danger. L'inspecteur rapporta donc au ministre, que M. Zwétaieff se permettait trop de hors-d'œuvre politiques dans ses leçons, et excitait l'esprit de ses élèves par des manifestations déplacées. Zwétaieff fut mandé à Saint-Pétersbourg, pour rendre compte de ses actions et de ses tendances; sa place fut occupée par un autre provisoirement, d'abord, et puis son absence se prolongeant, on en disposa tout à fait. Notre professeur protesta énergiquement de son dévouement à l'orthodoxie, à l'autocratie et à la nationalité, ces chevaux de bataille de M. Ouvarof; mais le fait d'avoir été dénoncé par un supérieur était une faute grave aux yeux d'un ministre assez rusé pour ne pas vouloir d'éclat là où des menées sourdes paraissaient le moyen le plus praticable.

M. Zwétaieff fut replacé dans une ville secon-

daire de la Livonie. Il en éprouva toutes les douleurs d'une ambition trompée, puis il eut recours à sa consolatrice fidèle, qu'il avait délaissée dans ses beaux jours : la bouteille. Soit qu'il en eût trop usé, soit que le chagrin l'eût miné, il s'est éteint, non sans être aimé et regretté de ceux mêmes qui le tournaient en ridicule. Que la terre allemande lui soit plus légère que ne l'a été pour lui l'esprit allemand !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

	Pages.
DÉDICACE	V
AVERTISSEMENT	VIII
Prologue	1
L'Ami des Polonais	29
L'Esclave Française	97
L'Espion	123
La Vierge de Koursk	191
Une Dégradation	215
Le Bal masqué	276
M. Zwétaieff	359

ERRATUM.

Page 90, ligne 6, *au lieu de :* où se peignait le mépris ; *lisez :* peignit le mépris.

MAR 5 - 1917